CHARLES MAY

LA CHASSE AU NÈGRIER

FLAMMARION

LA CHASSE AUX NÉGRIERS

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

WINNETOU, L’HOMME DE LA PRAIRIE.

LE JUSTICIER.

LA CARAVANE D'ESCLAVES.

LE TRÉSOR DES MONTAGNES ROCHEUSES.

COUVERTURE ET ILLUSTRATIONS
DE
MARGUERITE FIORA

CHARLES MAY

LA CHASSE

AUX NÉGRIERS

(*Suite de « La Caravane d'Esclaves »*)

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Droits de traduction, d’adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1934
by Ernest Flammarion

LA CHASSE AUX NÉGRIERS

CHAPITRE PREMIER

Une fois revenu à son bateau, le « Père la Cigogne » s'était hâté de partir. La nuit était claire. On détacha le bateau et on le conduisit au milieu du fleuve, où les Niams-Niams se mirent hardiment à ramer. En l'attendant, ils avaient mangé et s'étaient reposés. Le bateau fendit les flots à toute vitesse sous la pression de leurs bras musclés.

Habitués au climat et aux conditions du pays, ils pouvaient soutenir des efforts considérables. L'étranger, par contre, s'il tient à sa santé, doit être économe de ses forces. C'est pourquoi le Belge s'enveloppa dans sa couverture et se coucha à l'avant du canot pour goûter quelques heures de sommeil.

Il connaissait suffisamment le charme du paysage nocturne sur le fleuve pour pouvoir s'en passer pour une fois. Il s'endormit profondément. A son réveil, le soleil était déjà très haut au-dessus du bois de palmiers situé sur la rive droite, vers lequel le « Fils du Mystère » se dirigeait maintenant. Il tira sa montre et constata avec stupéfaction qu'il avait dormi jusqu'à dix heures du matin.

La moitié des Nimis-Niams se reposait, en attendant de relever l'autre moitié qui ramait. D'ailleurs le courant, très rapide à cet endroit, permettait d'aller vite sans faire trop d'efforts.

Toute la journée, on n'essaya pas d'approcher de la rive. Mais vers la fin de l'après-midi, un incident se produisit qui les força à débarquer. On s'approchait d'un coude brusque du fleuve. La rive droite, plus élevée, masquait ce qu'il pouvait y avoir au-delà. Alors, le pilote se leva, mit sa main en cornet autour de son oreille, écouta quelques instants, et dit :

— Chou haida ? Rina... qu'entends-je ? On chante.

— Où donc ? Sur le fleuve ? demanda le Belge.

— Oui. Des gens viennent. Qui est-ce ? Ce n'est tout de même pas Abou-el-Mot avec ses bateaux.

— Nous ne devons pas nous laisser voir. Vite, gagnons la rive.

— Laquelle ?

La gauche. Nous pourrions nous cacher dans les roseaux.

Le « Fils du Mystère » obéit et dirigea le bateau vers la gauche. Lorsqu'on fut arrivé assez loin pour apercevoir ce qui se passait derrière le coude du fleuve, l'homme aux cheveux gris prit sa longue-vue. A peine avait-il jeté un regard, qu'il s'écria :

— Vite, demi-tour. A droite, ou nous allons être découverts. Je vois deux bateaux, et des hommes qui courent sur la rive.

A l'instant même, le pilote lança le gouvernail de l'autre côté. Les rameurs s'escrimèrent avec une telle violence que le bateau manqua chavirer.

— Des gens sur la rive ? demanda le « Fils du Mystère ». Les bateaux étaient donc à l'ancre ?

— Non. Ils marchaient. J'ai vu les voiles.

— Alors, c'est qu'on les remorque pour qu'ils aillent plus vite. S'il y a deux bateaux, ils sont à Abou-el-Mot. J'ai été très imprudent de vous obéir quand vous m'avez commandé d'aller à gauche. J'ai entendu les gens chanter. Ils ne chantent que lorsqu'ils remorquent ou poussent un bateau à la perche. Heureusement qu'il y a là un petit filet qui pourra nous cacher.

Il dirigea le bateau vers cet îlot et jeta l'ancre. C'était le seul endroit qui pût offrir un abri sur la rive droite. Mais l'île était si basse que les occupants du bateau durent se coucher pour éviter d'être vus.

Le blanc admira l'ouïe du jeune pilote. Lui-même n'entendait toujours rien, bien que le jeune homme prétendît que le son se rapprochait. Mais bientôt le chant frappa son oreille. C'était une interminable mélopée où revenaient sans cesse les syllabes *li* et *hé*.

Le premier bateau apparut. Ses deux mâts étaient chargés de voiles. Sur la rive droite, une douzaine d'hommes étaient attelés à un câble accroché au mât d'avant. A l'arrière, près du pilote, se tenaient deux hommes d'aspect caractéristique. L'un était une longue silhouette en vêtement arabes, l'autre était vêtu d'une espèce de caleçon atteignant à peine le genou. Une peau de panthère était jetée sur ses épaules, et il était coiffé d'une sorte de pain de sucre tout recouvert de coquillages et du sommet duquel pendaient des perles bariolées. Son visage n'était pas tout à fait noir.

— Le grand, c'est Abou-el-Mot, dit le « Fils du Mystère ».

— Vraiment ? Il faut que je le regarde.

Il plaça sa longue-vue sur le rebord du canot et la dirigea vers le célèbre chasseur d'esclaves.

— C'est vrai qu'il ressemble à la mort. Un véritable squelette. Et qui donc est l'autre ?

— C'est un *Beng-did* (grand chef) des Nuehrs. Chez eux, seuls les chefs ont le droit de porter cette coiffure. Vois-tu les noirs qui poussent le bateau à la perche, en chantant ? Ce sont des Nuehrs. Je le vois à la façon dont ils portent leurs cheveux.

— Ainsi donc, Abou-el-Mot arrive plus tôt que je le pensais. Combien de temps nous faut-il pour atteindre la sériba Mandunga ?

— Nous y arriverons au coucher du soleil. Elle est sur la rive droite. C'est pour cela qu'Abou-el-Mot suit la rive gauche. Si nous n'avions pas fait demi-tour aussi vite, ces gens nous auraient déjà découverts. Ils manquent de provisions. Aussi se hâtent-ils et ne se fient-ils pas au vent.

Le premier bateau passa. Le second, un peu plus petit, apparut. Il était lui aussi remorqué. Son pont était couvert de Nuehrs.

On entendait toujours la mélopée, de moins en moins forte au fur et à mesure que les deux navires remontaient le courant. Au bout d'un quart d'heure, le « Fils du Mystère » se leva et dit :

— On ne peut plus nous voir, maintenant. Mais j'ai tremblé lorsqu'ils ont passé devant nous. Grâce à Allah, nous n'avons pas été découverts. Partons.

On leva l'ancre et le bateau reprit sa course interrompue. Les rameurs redoublèrent d'efforts pour rattraper le temps perdu.

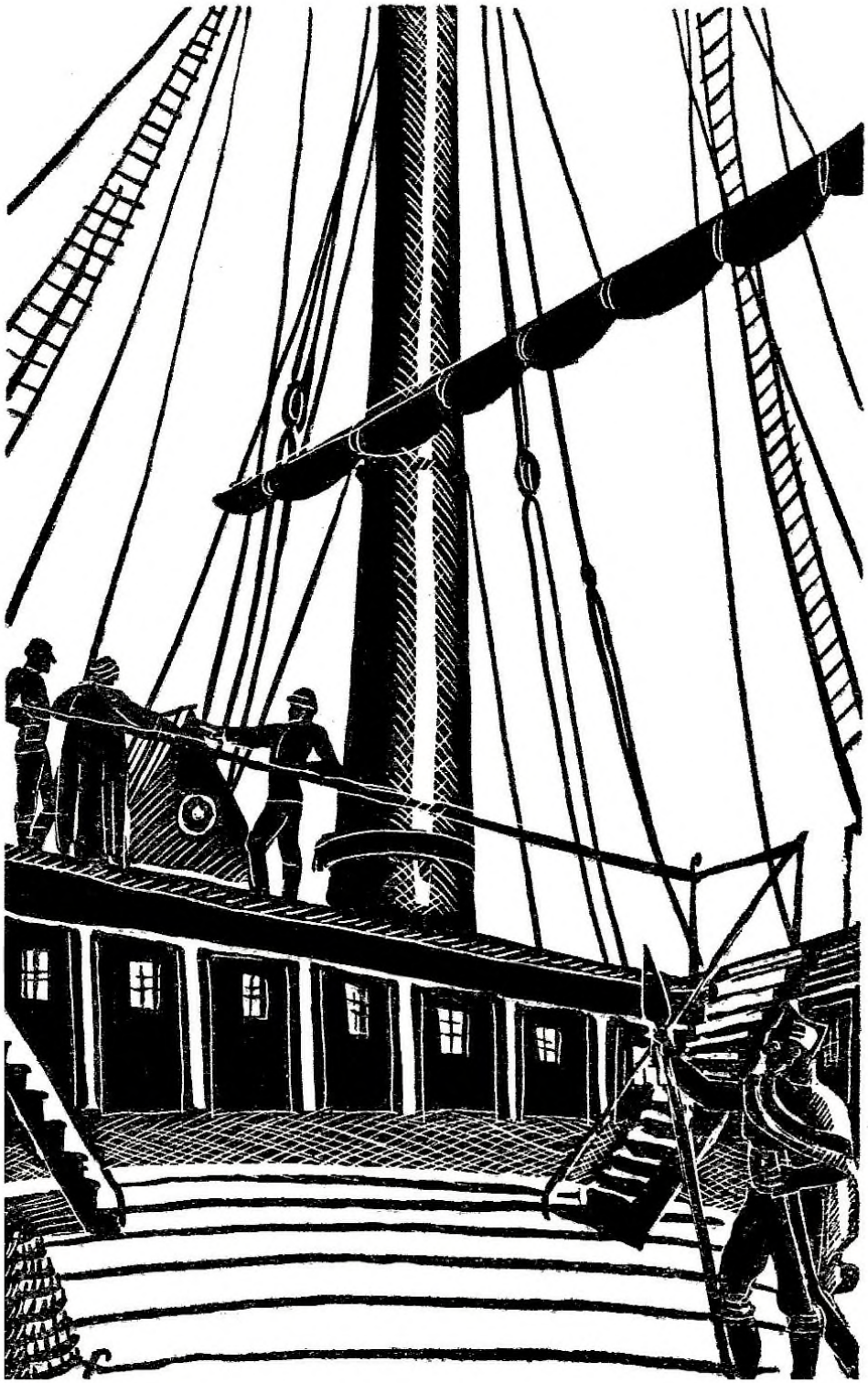
Le pilote ne s'était pas trompé. Au moment même où le soleil disparaissait derrière les arbres de la rive gauche, on aperçut sur la rive droite une large *michra*. Ce mot désigne à la fois un lieu d'accostage pour les bateaux, un abreuvoir pour les troupeaux, et le chemin qui mène du sommet de la rive au bord du fleuve.

— Voici la *sériba*, dit le « Fils du Mystère ».

— Ça ? fit le Belge en examinant l'endroit. Mais on ne voit rien !

— Parce qu'elle est sur la hauteur, et non sur la rive. Je connais le maître auquel elle appartient, et je sais que nous serons les bienvenus chez lui.

Il dirigea le bateau vers la *michra* et aborda. On jeta l'ancre et l'on amarra le bateau aux poteaux plantés à cet usage.



Le Belge croyait que leur arrivée avait passé tout à fait inaperçue. Il se trompait. A peine avait-il mis pied à terre qu'une voix s'écria de derrière un buisson voisin :

— Halte ! Qui êtes-vous ?

Il dirigea son regard de ce côté et vit plusieurs canons de fusils pointés vers lui à travers les branchages.

— Baissez vos armes, répondit-il. Nos intentions ne sont point hostiles.

— D'où venez-vous ? fit une voix, sans que personne apparût. Répondez ou je tire.

Le « fils du Mystère », qui avait été jusque-là occupé à amarrer le bateau, apparut enfin et répondit :

Tu peux croire que nous sommes des amis. Je reconnais ta voix, *El Chakhar* (Le Ronfleur). Sors !

— Ce jeune homme connaît ma voix, fit la voix du buisson. Je n'ai donc rien à craindre. Nous venons.

Les branchages s'écartèrent, et l'on vit apparaître un vieillard à barbe grise tenant un long fusil. Il était suivi de deux hommes blancs, mais aussi peu vêtus que des noirs.

— D'où me connais-tu donc ? demanda-t-il en s'approchant. Est-ce toi le jeune garçon qui voulait tant connaître Abou-el-Mo t ?

— Oui, c'est moi.

— Par Allah, est-ce toi qui tirais mieux que moi ? Tu as beaucoup changé à ton avantage. En ne te revoyant plus, j'ai pensé qu'il t'était arrivé un malheur chez Abd-el-Mot. Je suis heureux de m'être trompé. Sois le bienvenu.

Il tendit la main au jeune homme qui la lui serra et demanda :

— Le maître de la sériba est-il là ?

— Non. Il est allé jusqu'à Yaou, à cheval, pour chercher de la poudre. Il m'a chargé de surveiller la *michra*. Tu sais qu'on peut s'en rapporter à moi.

— Oui, tu es le plus ancien askari de cette sériba. As-tu vu passer deux bateaux à voile ?

— Oui, mais nous ne leur avons pas adressé la parole.

— Sais-tu qui s'y trouvait ?

— Non. Le fleuve est trop large à cet endroit pour qu'on puisse reconnaître les gens, et ils serraient de près la rive droite.

— C'était Abou-el-Mot.

— Lui ? Que Satan le dévore ! S'il était passé plus près, je lui aurais envoyé une balle. Mais quel est cet étranger et que veut-il ? fit-il en désignant le Belge.

— C'est un ami très paternel, répondit le pilote, qui désire passer quelques jours ici pour attendre des connaissances qui doivent venir le chercher.

— Qu'il soit le bienvenu. Conduis-le là-haut au lieutenant qui commande en l'absence du maître. Vous pouvez laisser ici votre bateau. Je le garderai.

Le « Fils du Mystère » se dirigea vers la michra de l'allure d'un homme qui connaît parfaitement le chemin, et fit signe à l'homme à cheveux gris de le suivre. Les Niams-Niams suivirent en silence.

On se trouvait sur l'emplacement d'une ancienne forêt considérablement éclaircie. La rive était très haute et abrupte, mais on l'escaladait sans difficulté, car le chemin était élargi par les troupeaux qu'on menait boire tous les jours à cet endroit.

En arrivant en haut, le Belge aperçut la sériba. Elle était plus grande que celle d'Abou-el-Mot, et possédait une chose très rare, à savoir une tourelle de bois entourée d'une étroite galerie. C'était

le minaret de la sériba.

Devant la porte de la forte enceinte se trouvait un poste de garde qui laissa entrer les nouveaux venus sans leur adresser une question. On apercevait maintenant les nombreux tokouls dont se composait l'établissement. Une intense animation régnait entre les cases. On eût dit qu'on se préparait à une expédition guerrière.

A droite et à gauche du minaret on voyait deux tokouls de dimensions plus vastes.

— A droite habite le maître et à gauche le lieutenant, expliqua Abd-es-Sirr au blanc. Comme le maître n'est pas là, nous devons nous présenter au lieutenant.

A peine avaient-ils atteint le tokoul de gauche que son occupant en sortit. Il regarda les arrivants d'un air surpris. Mais à peine eut-il reconnu le jeune homme qu'il s'écria :

— Enfant, c'est toi ! Nous te croyions perdu. Sois le bienvenu et dis-nous qui tu nous amènes. Ce sont des Niams-Niams. Faut-il en faire des esclaves ?

Il était peut-être encore plus vieux que le « Ronfleur » qui montait la garde au bord du fleuve. Il serra la main du jeune homme qui lui répondit :

— Ce sont mes frères, car j'habite chez eux. Je viens te présenter cet effendi étranger qui voudrait être ton hôte pour quelques jours.

Il désigna le Belge. Le lieutenant lui tendit la main et lui dit :

— Qui que tu sois, je te souhaite la bienvenue, puisque ce jeune garçon t'amène. Qu'il conduise tes Niams-Niams vers nos nègres, qui leur feront bon accueil. Je te réserve le tokoul destiné aux visiteurs. Suis-moi.

Il conduisit l'homme aux cheveux gris vers une case dont on apercevait dès l'abord la destination, car elle avait l'air beaucoup plus propre et beaucoup mieux bâtie que les autres, bien que construite des mêmes matériaux. Le sol en était recouvert de peaux de bêtes, et la banquette qui en garnissait le pourtour était chargée de couvertures moelleuses. Une lampe pendait au milieu, et l'on avait même ménagé quelques fenêtres sur les côtés.

— Cette maison est la tienne, dit le lieutenant. Mets-toi à ton aise. Je vais t'envoyer un serviteur qui aura l'ordre de t'apporter tout ce que tu désireras. Je viendrai te voir lorsque tu seras reposé.

A peine le lieutenant avait-il quitté le tokoul que l'on entendit au dehors retentir le son du tambourin, et une voix perçante s'écria :

— Hâtez-vous à la prière ! El moghreb est là ! Le soleil va disparaître à l'occident. Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamet est son prophète... Allah akbar, allah hou akbar...

Le Belge s'approcha de la fenêtre et aperçut le muezzin sur le balcon du minaret. En bas, les gens s'agenouillaient pour prier. De sa fenêtre, il pouvait apercevoir en ligne droite la porte par laquelle il était entré. A peine le muezzin avait-il commencé son appel que plusieurs hommes y étaient apparus, qui ne semblaient pas appartenir à la sériba. Ils étaient eux aussi tombés à genoux. Après la prière, ils se levèrent et se dirigèrent vers le tokoul du lieutenant.

C'étaient des soldats, non pas des askaris, mais de vrais soldats, car ils portaient tous, à l'exception d'un seul, l'uniforme du vice-roi. Un officier les précédait. Il portait les insignes de Kolarghasi (capitaine). Près de lui marchait un petit bonhomme également en uniforme, mais quel uniforme ! Il portait une culotte bleue qui lui parvenait à peine au genou, par là-dessus un vieil habit rouge anglais, orné d'énormes épaulettes françaises. Sa tête était coiffée d'une espèce de turban d'où tombaient de longues plumes. Il n'avait, sous son frac grand ouvert, ni chemise ni veste. Il portait également une ceinture de cuir où étaient passés deux pistolets et un couteau et, accrochées, plusieurs pochettes bourrées. Il tenait à la main un vieux fusil très lourd, d'un calibre extraordinairement fort.

Avec l'officier, cet homme entra chez le lieutenant. Les quatre soldats qui étaient venus avec

eux s’arrêtèrent devant la porte. Ce fut tout ce que le Gris put voir dans la lueur du jour tombant. La nuit se fit. Un nègre vint allumer la lampe et lui porter une cruche de merissa et quelques galettes encore chaudes.

Peu de temps après, le « Fils du Mystère » vint demander au Belge comment lui plaisait son logement.

— Très bien, répondit-il. Mais toi, où habites-tu ?

— Dans le tokoul du Ronfleur, qui sera très heureux de m’y trouver lorsqu’il sera relevé de sa garde.

— J’ai été très surpris d’apprendre que vous vous connaissiez. Es-tu déjà venu ici ?

— Oui. J’y suis resté plusieurs mois.

— Quand ?

— Il y a quatre ans.

— Qu’y faisais-tu ?

— C’est un secret.

— Vraiment ? J’ai entendu qu’il s’agissait d’Abd-el-Mot. Tu les connaissais donc déjà, lui et Abou-el-Mot ?

— Oui, effendi, mais c’est une chose dont je ne parle pas.

— Bon. As-tu vu les étrangers qui viennent d’arriver ?

— Oui. J’ai assisté à leur conversation avec le lieutenant. L’officier a remonté le fleuve sur une *dahabieh* (grand vaisseau du Nil) jusqu’au voisinage de la sériba, et il a demandé la permission de jeter l’ancre à la michra.

— Tu n’as pas appris s’il y a des voyageurs à bord ?

— Non. Il ne m’en a pas parlé.

— Il est possible que le frère de mon compagnon se trouve sur la dahabieh. Je vais aller le demander au capitaine.

— Il n’est plus là. Il est reparti avec ses soldats pour chercher le bateau. Mais son compagnon, celui qui porte un vêtement de babral (perroquet), est resté ici. Veux-tu que je te l’envoie ?

— Oui.

Le « Fils du Mystère » sortit et, peu après, l’homme à l’habit rouge fit son entrée. Son visage était marqué de petite vérole. Sans doute à la suite de cette maladie, sa barbe ne se composait que de quelques poils, qu’il avait abondamment gommés et qui hérissait son menton. Il s’inclina à l’orientale et dit :

— J’apprends que tu es un effendi et que tu désires me parler. Qu’as-tu à me dire ?

— Je voudrais savoir d’où vient la dahabieh sur laquelle tu es arrivé.

— De Fachoda.

— Y a-t-il des passagers ?

— Des soldats

— Pas de civils

— Quelques-uns.

— Qui donc

— Avant tout, moi.

— Tu n’es donc pas soldat ?

— Non. Je porte l’uniforme par goût, et parce que mon voyage a un caractère belliqueux.

— Veux-tu me dire ton nom ?

— Tu n’arriverais sans doute pas à prononcer mon véritable nom. On m’appelle habituellement Abou-el-Hadacht-Charin, le « Père des Onze Poils ». J’ai avec moi mon camarade Abou Dihk, le « Père du Rire », ainsi qu’un grand savant et effendi, dont je suis l’ami et l’aide de camp.

— Quel est son nom ?

— Abou-el-Arba-Iyun, le « Père des Quatre Yeux ».

Des Quatre yeux ? Il porte donc des lunettes ?

— Oui.

— Et où va-t-il ?

— Chez les Niams-Niams et, avant, à la sériba qui appartient à Abou-el-Mot.

Le Belge bondit.

— C’est un étranger, un Français. Il s’appelle Lenoir.

— Oui ; c’est bien son nom. Le connais-tu ?

— Non, mais je connais son frère qui est parti à sa rencontre. Alors il est ici, il va arriver sur la dahabieh.

— Oui. Je vais descendre à la michra pour l’accueillir.

— Je t’accompagne. Il faut que je le salue à son arrivée.

— Volontiers.

Ils quittèrent le tokoul et se dirigèrent vers la rivière. Le Ronfleur y était encore avec ses hommes. Le bateau par lequel le Belge était arrivé était toujours amarré. Ils s’y installèrent.

— Ainsi donc, tu es son ami et son aide de camp. Depuis quand ? demanda le Gris.

— Depuis Fachoda. Nous avons fait connaissance dans le désert, où nous avons tué deux lions et battu les Homr qui voulaient nous attaquer. C’est un homme très savant et très brave.

— Je le sais.

— Et il ne fait rien sans moi.

— Vous êtes donc très bien ensemble ?

— Certes. D’autant plus que je suis moi aussi un savant.

— Toi ?

— Mais certainement. Je sais le latin...

— Où l’as-tu donc appris ?

— Avec l’illustre Mathieu Wagner, avec lequel j’ai parcouru tout le Soudan. C’était mon compatriote.

— Ton compatriote ? Mais il était Hongrois.

— Mais je suis moi-même Magyar, de Nagy-Mihaly, près d’Ungvar. Le docteur Lenoir est si heureux de pouvoir parler français avec moi dans ce coin perdu...

— Comment ! tu parles le français aussi ? J’en suis très heureux, car je suis Belge.

Le « Père des Onze Poils » bondit de joie et s’écria, en français cette fois :

— Comment, quoi ? Belge... vous êtes ?

— Mais oui.

— Oh, ça c’est absolument admirable... Je connais votre pays.

— Mais comment t’appelles-tu de ton vrai nom ?

— Ouskar Istvan.

— Ça, par exemple ! Mais vous avez un drôle d’accent.

— Comment, un drôle d'accent ? Je connaître parfaitement la langage français. J'ai donc étudié la psychologie, science du langage.

— La psychologie, science du langage ? Ah ! ça c'est trop drôle !

Et le Belge éclata de rire.

— Alors, vous moquez-vous sur moi ?... s'écria le Hongrois vexé.

Il se leva d'un geste rageur et sauta sur la rive.

— Alors au revoir... adieu... Allah isaalimak. J'ai vous quitter.

Le Gris s'aperçut qu'il avait affaire à un original. Il fit un geste pour courir à sa recherche et s'excuser, mais à ce moment il aperçut une lumière sur l'eau. Ce devait être la dahabieh. Il resta dans le canot.

La lumière se rapprochait. Il aperçut bientôt que c'était un feu allumé sur le pont, qui éclairait les voiles. Le bateau glissa lentement jusqu'en face de la michra, abattit sa voilure, et jeta l'ancre. Le Ronfleur et ses hommes saisirent au vol l'amarre et l'attachèrent. Au moment où la passerelle s'abattait sur la rive, le Gris s'avança et s'écria en français :

— Ohé ! Le docteur Lenoir est-il à bord ?

— C'est moi, répondit une voix. Mais qui donc parle français à la sériba Madunga ? Je reconnais un accent belge. Qui êtes-vous ? Quelle surprise...

— Pour une fois, vous avez raison, je suis Belge.

Le Gris s'avança vers un homme de haute taille qui franchissait la passerelle, et l'entoura de ses bras.

— Laissez-moi vous embrasser... de la part de votre frère.

— De mon frère ? De Joseph ? Vous le connaissez donc ?

— Et comment ! C'est mon camarade. N'avez-vous pas trouvé son messager à Fachoda ?

— Oui. Et j'ai reçu sa lettre.

— Eh bien, je suis l'ornithologue dont il vous a parlé.

— Ah, c'est vous ? Mais que faites-vous ici ? Je vous croyais chez les Niams-Niams. Et où est mon frère ?

— Il était inquiet et nous sommes venus à votre rencontre. Je suis parti en avant. Il me suivra.

— Mais pourquoi est-il resté en arrière ? Où est-il ?

— Nous en parlerons plus tard. Dites-moi d'abord si vous voulez passer la nuit là-haut, dans la sériba, ou à bord. Ils m'ont donné un tokoul magnifique où il y a largement place pour nous deux.

— Merci, mais je préfère rester à bord. J'ai une excellente cabine, et j'espère que vous me ferez le plaisir de la partager.

— Très volontiers.

Il le conduisit à bord. Un serviteur noir ouvrit la porte de la cabine. Le Belge poussa un cri d'admiration en en constatant la luxueuse installation. Une lampe de bronze éclairait les coussins, les glaces et les ornements précieux répandus à profusion.

— Mais vous êtes donc devenu millionnaire ? s'écria-t-il.

— Non, fit Lenoir en souriant. Toutes ces merveilles appartiennent, non pas à moi, mais au vice-roi d'Égypte. Ce navire est une dahabieh du gouvernement.

— Mais comment se fait-il ?... Vous êtes peut-être l'invité d'un pacha à trois queues qui voyage à bord ?...

— Non. La dahabieh a été mise à ma disposition. J'en suis le maître, et l'équipage est à mes ordres.

Le Gris hocha la tête.

— Vous avez une veine de tous les diables, savez-vous ?

— C'est vrai. Mais asseyez-vous et mettez-vous à votre aise.

Il avait fait un signe au serviteur noir. Il frappa dans ses mains, et le noir entra, portant deux chibouques, suivi d'un second noir qui se mit en devoir de leur verser un café odorant dans des findjans (tasses) d'argent.

— Pour une fois, savez-vous, fit le Belge, j'ai l'impression de vivre une des mille et une nuits. Et quand je goûte ce café, j'imagine que la nourriture doit être à l'avenant.

— Avez-vous dîné ?

— Pas encore.

— Eh bien, nous allons dîner ensemble, et vous verrez que vous avez deviné juste.

— Mais dites-moi ce que vous avez fait pour qu'on vous donne cette dahabieh ? Vous l'avez peut-être prise en location. Combien payez-vous ?

— Pas un sou.

— Pas possible ! Mais c'est tout simplement miraculeux !

— Oh ! le miracle est très simple. Je me suis trouvé chez Ali-Effendi-Abou Hamsah-Miah, le moudir de Fachoda. Je lui ai dit que j'étais un peu médecin. Or un de ses jeunes fils, en jouant, avala un dé d'ivoire qui lui resta dans l'œsophage. L'enfant allait mourir étouffé lorsqu'on m'appela, et je réussis à faire expulser l'objet. Le père en conçut une joie et une reconnaissance telles qu'il se déclara prêt à exaucer tous mes vœux. J'ajoute qu'il désire ardemment s'emparer d'Abou-el-Mot.

— Abou-el-Mot ? s'écria Le Gris, surpris d'entendre prononcer ce nom.

— Oui, tel est le nom d'un homme que vous ne connaissez sans doute pas, mais auquel vous aurez affaire ces jours-ci si nous restons ensemble.

— Le connaissez-vous ?

— Hélas, oui. C'est le plus fameux chasseur d'esclaves du Haut-Nil, qui, à l'occasion, ne dédaigne pas le métier de pillard de caravanes. Un peu avant Fachoda, il m'a attaqué pour me dépouiller et me tuer. Mais vous voyez qu'il n'y est pas parvenu. J'ai capturé ses hommes et les ai transportés à Fachoda, où ils ont été châtiés. Mais lui a réussi à s'échapper.

— Quel dommage ! Si vous l'aviez gardé, sa carrière était finie.

— Certes. Il lui en aurait coûté la tête. Le moudir brûle du désir de le capturer. Savez-vous que je l'ai entendu parler à ses hommes ? Et j'ai appris qu'il avait depuis longtemps projeté une expédition chez les Niams-Niams. Il savait que deux savants blancs se trouvaient chez ce peuple et avait juré de les tuer.

— Diable ! Et il s'agissait de moi et de votre frère !

— Oui. Je n'en étais pas sûr tout d'abord, parce que je croyais que mon frère était seul là-bas. Mais lorsque j'eus appris par sa lettre qu'il avait trouvé en vous un compagnon, j'acquis la certitude qu'il s'agissait de vous. Et à la suite de tout cela, me voici en route dans cette dahabieh avec cent cinquante soldats et leur capitaine.

— Ainsi, vous voulez capturer cet Abou-el-Mot ? Excellente chose !

— Oui, mais assez dangereuse. C'est le plus fieffé bandit qui soit. Mon départ de Fachoda a malheureusement été retardé d'un jour. Cela a donné à Abou-el-Mot une avance qui n'a pu être rattrapée qu'avec peine. Le vent nous a été favorable. Nous avons engagé des Chillouks, puis des Nuehrs, pour haler le bateau. Mais quand nous arrivâmes à Diakin, Abou-el-Mot en était parti depuis deux jours. J'appris qu'il avait recruté plus de trois cents Nuehrs pour son expédition chez les Niams-Niams. Il avait loué à Diakin un sandal et un noquer. Et jusqu'à présent, nous ne l'avons

pas encore rattrapé.

— Savez-vous combien d'avance il a sur vous ?

— Non. L'eau ne laisse pas de traces qui permettent d'en juger. Mais nous sommes allés aussi vite que possible, tantôt à la voile, tantôt halés. Et comme notre dahabieh est un vaisseau remarquable, j'imagine que les chasseurs d'esclaves ne doivent pas être bien loin.

Le Gris eut un sourire. Après un silence, il demanda :

— Où donc est le messager que nous vous avons envoyé ?

— Ici, à bord. Ce « Fils de la Fidélité » est jeune, mais il nous a rendu de grands services. Sans lui, nous serions encore loin. Il connaît le Nil et ses chenaux comme pas un.

— C'est parce qu'il l'a souvent descendu avec son ami Abd-es-Sirr. Mais pour quoi faire ? Personne n'en sait rien.

— Qui donc est Abd-es-Sirr, le « Fils du Mystère » ?

— Nous verrons plus tard. Dites-moi d'abord qui est le phénomène qui se dit votre ami et votre aide de camp ?

— Mais je n'ai pas d'aide de camp. Que voulez-vous dire ?

— L'homme en habit rouge, qui se prend pour un savant.

— Ah, le Hongrois, ou plutôt le Slovaque. On l'appelle le « Père des Onze Poils ». C'est un type épatant. Fidèle, dévoué, intelligent et courageux. Savez-vous qu'il a tué deux lions avec moi ?

— Il me l'avait dit, mais je n'en étais pas sûr. Mais vous dites qu'il est intelligent. A sa conversation, on ne le dirait pas.

— Alors, il vous a entrepris, vous aussi ? Il est un peu original et il a la marotte de se prendre pour un savant. Vous apprendrez à mieux le connaître. Il y a également ici un de ses amis, dont le nom est Hadji Ali et qu'on appelle le « Père du Rire ». Il prétend connaître la terre entière. Mais ce sont des braves gens, si on sait les prendre.

— Et moi qui me suis moqué de lui ! Il s'est fâché et s'est sauvé. Je voudrais m'en excuser.

— Inutile. Si vous le traitez bien, il l'oubliera.

Un coup frappé à la porte interrompit leur entretien. Le « Père des Onze Poils » entra. Sans daigner regarder le Gris, il s'adressa en français, pour bien marquer sa maîtrise de ce langage, à Lenoir.

— J'annonçai vous un visite. Il vient la lieutenant de la sériba.

— Tu es monté là-haut ?

— Oui. Je me suis monté parce qu'en bas a parlé moi une mal polie homme, répondit Ouskar en jetant un regard de défi au Gris.

Et le lieutenant t'a parlé de moi ?

Oui. Il a voulait savoir si vous restez sur cette bateau ou monterez à la sériba. Il avoir l'intention vous inviter dîner, et m'envoie annoncer son visite.

— Très bien. Lorsqu'il arrivera, tu l'introduiras.

Le « Père des Onze Poils » se retira dignement. A peine avait-il refermé la porte derrière lui qu'il la rouvrit et s'écria :

— La lieutenant commandant la sériba.

Le lieutenant aux cheveux gris fit son entrée en s'inclinant profondément. Ses hommes lui avaient appris que le bateau appartenait au vice-roi. Son passager était donc sans doute un très haut fonctionnaire auquel il convenait qu'il vînt rendre ses devoirs. Mais sa visite avait encore un autre but dont il se garda bien de parler. Le commerce des esclaves était formellement interdit. Cependant sa sériba n'avait été installée que pour capturer et vendre des noirs. Le moudir de Fachoda le savait

et, par conséquent, l'effendi arrivé sur la dahabieh devait le savoir aussi. Qu'était-il venu faire ? Recherchait-il des noirs captifs ? Il n'y en avait heureusement pas à la sériba à ce moment. La prudence lui commandait, en tout cas, de venir présenter ses respects à l'effendi et d'essayer, à cette occasion, de pénétrer ses intentions.

Lenoir comprit immédiatement l'arrière-pensée du lieutenant. Il fit venir du café et une troisième pipe, invita le vieillard à s'asseoir, et entama avec lui une conversation banale et courtoise, en se gardant bien de faire allusion à la sériba ni à la traite des esclaves. Il déclara qu'il resterait jusqu'au matin et passerait la nuit à bord. Il lui annonça également que le Belge n'avait pas l'intention de retourner à la sériba.

Une demi-heure après, le lieutenant prenait congé, tout aussi avancé qu'avant, et même plutôt soucieux. L'attitude réservée de Lenoir ne lui parut rien présager de bon ; et il envoya aussitôt un messager à cheval à Yaou pour chercher le maître. Il savait que ce dernier était déjà en chemin, puisqu'il se proposait d'arriver le lendemain à midi, mais il valait encore mieux hâter son retour.

— Il a eu peur, fit Lenoir après le départ du vieillard. Je pourrai peut-être en profiter.

— Peur de vous ? interrogea le Belge. Pourquoi ?

— Parce qu'il m'a pris pour un fonctionnaire du gouvernement. J'ai permis à mes soldats d'aller à terre et de visiter la sériba. Ils y raconteront qu'ils ont l'intention de capturer Abou-el-Mot. Cela l'inquiétera davantage, car il se dira que j'ai les mêmes intentions sur sa sériba.

— Vous vous trompez peut-être. Je sais pertinemment que les gens d'ici haïssent Abou-el-Mot.

— Tant mieux. Je pourrai peut-être les décider à se joindre à moi. Je ne pouvais pas savoir qu'Abou-el-Mot recruterait tant de Nuehrs. Certes, mes deux cent cinquante hommes valent bien trois cents Nuehrs, mais il faut encore compter avec les cinq cents hommes de sa sériba. Je serais très content de pouvoir prendre du renfort ici.

— Mais vous n'avez aucun besoin d'attaquer Abou-el-Mot, fît le Belge, hésitant toujours à poursuivre ses révélations.

— Comment cela ?

— Parce que vous ne vous y êtes décidé que pour sauver votre frère et moi, ce qui n'est plus nécessaire.

— Oui, mais même en ce cas, je dois renier ma promesse au moudir de Fachoda. Sans compter que je ne vois pas encore mon frère. Vous ne m'avez pas encore dit où il est ni pourquoi il est resté en arrière. J'attaquerai Abou-el-Mot, ne fût-ce que pour le punir de m'avoir attaqué. Certes, je ne puis prévoir le résultat. Je ne vous demande pas non plus de vous joindre à moi. Vous pouvez l'attendre tranquillement ici.

— Moi, attendre ici pendant que vous serez en danger ? Ce serait du joli ! Pour qui me prenez-vous ? Non, je vais avec vous. D'autant plus que je suis persuadé que l'affaire n'est pas si difficile qu'elle vous le paraît. On n'aura aucun mal à capturer le vieil Abou-el-Mot, car sa sériba est vide à cette heure. La garnison qu'il y avait laissée s'est soulevée, a mis le feu partout et s'est enfuie.

Lenoir le regardait, muet d'étonnement.

— Ce n'est pas possible, fit-il enfin.

— Mais si. J'étais là-bas hier soir avec votre frère et j'ai vu les ruines fumantes.

— Comment ? Vous vous êtes risqués dans l'antre du lion ?

— Puisqu'il n'était pas là. Je l'ai croisé aujourd'hui.

— Vous l'avez vu, en personne ?

— Lui et ses deux bateaux. Il était sur le sandal, près du pilote. Le chef des Nuehrs était à son côté.

— Dites-moi vite à quel endroit et à quelle distance d'ici.

— Il nous a fallu une heure pour parvenir ici. Je suppose donc qu'en remontant le courant avec la dahabieh vous mettrez quatre heures pour arriver à l'endroit où nous l'avons croisé.

— Par conséquent, s'il s'arrête pour la nuit, je pourrai le rattraper avant demain soir.

— C'est bien possible. Ils n'ont plus de provisions et doivent s'arrêter pour chasser et pêcher s'ils ne veulent pas mourir de faim.

— Comment le savez-vous ?

— Le chasseur d'éléphants me l'a dit.

— Quel est ce chasseur d'éléphants ?

— C'est... ah, je vois qu'il faut tout vous dire. J'ai voulu d'abord vous connaître et voir si vous étiez bien l'homme que votre frère m'a décrit. Voici...

On s'imagine l'intérêt avec lequel Lenoir accueillit le récit du Gris. A peine était-il terminé qu'il bondit et s'écria, arpentant la cabine :

— Mais c'est inouï. La sériba en cendres. Les gens en révolte. Mon frère parti pour Omboula. C'est trop risqué. Il n'aurait pas dû faire ça.

— Et laisser assassiner ou réduire en esclavage les pauvres Belandas ?

— C'est vrai... A sa place, j'en aurais fait tout autant. Mais où sont les deux noirs Belandas : Lobo et Tolo ?

— Ils sont encore dans le bateau. Je n'ai pas voulu les laisser monter à la sériba avant de savoir si l'endroit me plairait. J'ai chargé le « Fils du Mystère » de veiller sur eux. Tout à l'heure, quand j'étais dans le bateau avec le « Père des Onze Poils », Tolo dormait, et Lobo le veillait.

— Ils ne doivent pas rester là-bas. Je vais les faire monter à bord de la dahabieh.

Il sortit pour en donner l'ordre, et rencontra le « Fils du Mystère » avec le « Fils de la Fidélité » qu'il était venu saluer. Il les emmena tous deux dans la cabine pour les faire participer à l'importante délibération qui devait maintenant voir lieu.

A minuit, ils se couchèrent, et furent éveillés dès le lever du soleil par la prière des soldats. Lenoir et le Belge se levèrent. ils avaient décidé d'aller à la sériba pour persuader le commandant de leur fournir une troupe en renfort.

Entendant du bruit, le Hongrois pénétra dans la cabine après avoir frappé, et, sans jeter un regard sur le Belge, il s'adressa à Lenoir.

— Un nouveau visite de sériba. Elle voulait parler à Monsieur Docteur.

— Qui est-ce ?

— Hasab-Mourad le maître de la sériba. Elle faisait encore la nuit quand il a arrivé. Et pas voulu partir sans être parlé avec effendi,

— Introduis-le et fais venir des pipes et du café.

Hasab-Mourad était un digne Égyptien rappelant plutôt un marchand de tapis qu'un farouche chasseur d'esclaves. En rentrant, il s'inclina presque jusqu'à terre. Lenoir lui fit signe et observa un silence plein de dignité jusqu'à ce que l'on eût apporté le café et les pipes.

Cela fait, il prit la parole :

— J'apprends que tu es le maître de Madunga. Tu désire me parler ? J'écoute...

Après quelques instants de réflexion, Hasab-Mourad commença :

— Je suis revenu de voyage cette nuit et ai appris ton arrivée. Je me suis empressé de venir à bord de la dahabieh pour t'exprimer mon respect.

— Je n'y ai point droit, car tu es plus âgé que moi.

— L'envoyé du gouvernement est plus chargé d'ans que le vieillard le plus vieux.

— Tu fais erreur. Je ne suis pas ce que tu crois.

L'égyptien eut un sourire fin qui semblait signifier : « A d'autres. Je sais à quoi m'en tenir. » Puis il répondit :

— Allah seul a le droit d'ouvrir la bouche à l'homme. Je respecterai ta discrétion. Combien de temps veux-tu rester à ma michra ?

— Le temps que durera notre entretien. Fais-tu encore la traite des esclaves ?

— Effend i ! protesta l'égyptien. La loi l'interdit et je l'observe fidèlement.

— Peux-tu me le prouver ?

— Exige des preuves, et s'il est en mon pouvoir je te les fournirai.

— Dis-moi donc franchement si Abou-el-Mot va encore à Ghasouah.

— Oui. Il capture encore des esclaves. Qu'Allah le maudisse !

— Tu dis la vérité, je le sais. Il est sur le point d'entreprendre une nouvelle expédition, et je suis venu pour le capturer. Qu'en dis-tu ?

Le visage de Hasab-Mourad s'éclaira de joie. Abou-el-Mot était son concurrent le plus dangereux, en même temps que son ennemi personnel. Si l'on mettait fin à son activité, la sériba doublerait sa prospérité. Aussi répondit-il :

— Puisse-t-il recevoir le châtiment de ses crimes !

— Je vois que tu as appris à haïr le péché de la traite. Je veux débarrasser le voisinage de ta sériba de la présence de ce négrier. Mais je ne sais pas si j'y parviendrai. J'ai appris trop tard qu'Abou-el-Mot avait recruté des renforts, et je ne sais pas si mes troupes suffiront à le réduire à l'impuissance.

— Effendi, s'écria Hasab-Mourad ravi, c'est le devoir de tout fidèle sujet de contribuer à faire régner la justice. Puis-je te proposer mes hommes ?

— Oui. Je n'attendais pas moins de toi. Mais que demandes-tu en échange ?

— Rien. Je me ferais couper la main plutôt que d'accepter une piastre. Mais je te demande de me laisser venir à la tête de mes hommes. Je serai naturellement sous tes ordres.

— Accordé. Combien d'hommes réuniras-tu ?

— Je ne veux pas dégarnir tout à fait ma sériba. Je choisirai trois cents de mes meilleurs guerriers.

— Trois cents ? Cela suffirait pour assurer le succès. Mais mon bateau n'en contiendra pas tant.

— Tu ne veux donc pas passer à terre ?

— Pas encore. Il nous faudrait trois jours pleins pour atteindre la sériba d'Abou-el-Mot et je dois arriver avant. Mais y aurait-il des bateaux dans le voisinage ?

— Il y en a, effendi.

— Où ? Chez qui ?

Après une assez longue hésitation, l'Égyptien répondit :

— Effendi, j'ai donné ma parole de ne pas le révéler. Les gens qui ont des bateaux les cachent quand ils ne s'en servent pas. Il y a des mayehs qui communiquent avec le fleuve et dont l'entrée est masquée par des roseaux... Je peux avoir deux noquers, ce qui suffirait exactement pour trois cents guerriers.

— A quelle heure au plus tard peux-tu les avoir ici ?

— Si je fais vite, nous pourrons partir au complet vers midi.

— Bien. Hâte-toi. Je t'attendrai jusqu'à midi juste.

L’homme s’éloigna, enchanté de sa visite matinale. Mais Lenoir était lui aussi très heureusement surpris de recevoir un renfort inespéré. Il commença par faire part de ses décisions au capitaine du navire. Il n’y avait sur la dahabieh que quelques soldats de garde. Les autres étaient allés retrouver leurs camarades à la sériba.

Au-dessus du portail de la sériba, l’étendard du Prophète était déployé. Partout ce n’était que préparatifs guerriers. Mais près de l’entrée, un cercle d’oisifs s’était formé pour écouter un récit du Hongrois.

Ce dernier était monté sur une planche posée en travers de deux tonneaux de poudre. Auprès de lui se trouvait son inséparable camarade, le « Père du Rire ».

— Oui, s’écriait le Hongrois. Valeureux guerriers, écoutez le récit de notre exploit. Nous avons tué Assad Bey, le dévorateur des troupeaux. Nous l’avons vaincu, lui et sa femme, et avons capturé leur fils. Hadji Ali, ai-je dit vrai ?

— Ce n’est pas un mensonge, confirma le « Père du Rire » en faisant une grimace qui voulait être grave et qui n’arriva qu’à faire éclater de rire tous les assistants.

Et le Slovaque poursuivît son récit. Le Belge et Lenoir arrivèrent à la sériba juste à temps pour voir les deux inséparables s’embrasser et se réconcilier après une de leurs inévitables disputes.

— Quels drôles de types ! fit le Gris. Est-ce que cela leur arrive souvent ?

— Plusieurs fois par jour. Et notez bien qu’ils ne peuvent pas vivre l’un sans l’autre.

— Que se passe-t-il ? s’écria tout à coup le Belge. Ce n’est pourtant pas encore l’heure de la prière.

Le Fakir était au sommet du minaret. Il lança soudain son appel.

— Debout, croyants ! Rassemblez-vous pour interroger l’heure de la chance. Hâtez-vous de vous rassembler pour savoir si vous devez vous mettre en route à midi.

Aussitôt après retentit le son de la daraboukka (tam-tam) appelant les soldats au rassemblement. Les deux blancs les suivirent.

Ils virent tous les occupants de la sériba rassemblés sur une place, le visage tourné vers un tokoul, au sommet duquel était fichée une demi-lune. C’était la case du fakir.

Au moment où ils arrivaient. Hasab-Mourad sortait de sa maison. Les apercevant, il vint au-devant d’eux et les salua très bas.

— La réponse du fakir sera-t-elle favorable ? demanda Lenoir.

— Oui, effendi.

— Comment le sais-tu ?

— Voici comment, répondit-il en tirant de sa poche deux pièces d’argent. Avec un sacrifice comme celui-là, l’heure est toujours propice. Allah aime que l’on fasse des présents à ses serviteurs.

Il se hâta de disparaître dans la case du fakir. Quelques instants après, ils en ressortaient tous deux. Le fakir s’écria :

— Écoutez, croyants. J’ai ouvert le livre de la destinée... Je vous annonce victoire et trois fois victoire. Vous battrez les ennemis et enverrez leurs âmes en enfer. Allah est Allah et Mahomet est son prophète.

— Allah est Allah et Mahomet est son prophète, répétèrent quatre cents voix.

L’assemblée se dispersa. Hasab-Mourad donna ordre à son Bach Mouni (intendant) de faire une distribution de tabac et de merissa qui fut accueillie par de longs cris de joie, et invita les deux Européens à se restaurer chez lui.

Il les servit de sa propre main et leur offrit ce qu’il y avait de meilleur dans la sériba. Il tenait à se les concilier le plus possible. Un peu plus tard, un nègre arriva et lui chuchota quelque chose à l’oreille.

— Effendis, dit Hasab, j’apprends que les deux bateaux viennent d’arriver à la michra. Si vous le voulez, vous pouvez les examiner à loisir, car les soldats n’ont pas encore embarqué. Permettez-moi de vous accompagner...

Il les conduisit à la rive où les deux noquers étaient ancrés près de la dahabieh.

— Regardez-les, s’écria-t-il avec une visible fierté. Votre navire est bon, certes, mais mes bateaux ont été construits sur mes indications à la mangarah (chantier) de Quaoun. Leur proue aiguë leur permet de fendre les eaux sans difficulté, et, sauf votre dahabieh, il n’est pas sur tout le Nil de navire qui puisse les égaler.

— Tant mieux, fit Lenoir. Les trois bateaux pourront ainsi naviguer de conserve.

Ils pénétrèrent dans les deux bateaux dont l’intérieur n’offrait rien de particulier. Puis Lenoir conduisit l’Égyptien sur la dahabieh. Arrivés sur le pont, Lenoir lui dit :

— Je vais te montrer une chose que tu n’as certainement pas encore vue ce matin. Suis-moi.

Ils se rendirent sur le gaillard d’arrière, sur lequel on voyait une espèce de long coffre de bois monté sur deux roues et mobile dans tous les sens.

— Que crois-tu qu’il y ait là-dedans ? demanda Lenoir à l’Égyptien.

— Je n’en sais rien.

Lenoir ouvrit alors une petite porte placée à l’avant et repoussa le coffre, décrivant un petit canon dont l’affût était monté sur un rail circulaire, ce qui permettait de pointer la pièce dans toutes les directions.

— Medsa !... Omm ed daouvar. Un canon, une mère du dragon, s’écria l’Égyptien émerveillé. La victoire est à nous.

— Je l’espère, répondit Lenoir. Ceci, c’est pour combattre sur l’eau. Mais pour combattre sur terre, j’ai encore bien mieux, vous allez voir.

Il écarta alors quelques nattes qui semblaient former un tas, et démasqua une petite pièce dont l’affût et les roues étaient attachées par des cordages, pour l’empêcher de rouler par-dessus bord.

— Encore un canon, s’écria Hasab-Mourad. Mais je n’en ai jamais vu de semblable.

— Je le crois sans peine. C’est une nouveauté même en Europe. Le khédive en a reçu quelques-uns en présent du Bilad-el-Ingeliz (Angleterre), et en a offert deux à Jaffar Pacha pour la lutte contre les chasseurs d’esclaves. Voici l’une de ces « mitrailleuses », comme on les appelle. Elle peut tirer cinq cents et même jusqu’à six cents coups en une minute.

— Mais alors il ne nous faudra même pas deux minutes pour être débarrassés de toute l’armée d’Abou-el-Mot.

— C’est peut-être moins facile que vous le croyez. Mais nos chances sont bonnes.

L’heure du départ avait sonné. Les trois cents guerriers de la sériba s’embarquèrent à bord des noquers, qui sont des embarcations non pontées, cependant que les cent cinquante soldats de Fachoda reprenaient leurs places sur la dahabieh.

CHAPITRE II

A LA POURSUITE DU NÉGRIER

A midi juste, au moment où l'appel à la prière retentissait dans la sériba, on leva l'ancre. Les bahriji (marins) repoussèrent à grands renforts de ia rabb, ia rabb (ô Seigneur ! ô Seigneur !), les embarcations de la rive, où les femmes et les enfants de guerriers poussaient en signe d'adieu de perçants « loulouloulou ».

Hasab-Mourad avait dit vrai. Ses deux noquers naviguaient aussi bien que la dahabieh, et Lenoir constata avec joie que cette circonstance piquait l'émulation des mariniers.

Chacun des noquers, ainsi que la dahabieh, avait son reis (capitaine) et son mousmamel (pilote). El Chakher (le Ronfleur), capitaine d'un des noquers, ne cessait d'exhorter ses hommes tantôt en les flattant, tantôt en leur adressant de violentes invectives au milieu desquelles revenaient sans cesse les noms d'Allah et de son prophète.

Le noquer du Ronfleur était parti le dernier. Mais il s'efforça tant et si bien qu'il finit par doubler le second noquer, aux acclamations de l'équipage. Il s'agissait maintenant de rattraper la dahabieh. Mais, malgré toutes ses objurgations, il n'y réussit pas, parce que sa voilure était trop petite. Pourtant, ses efforts ne furent pas dépensés en pure perte. Ils eurent pour résultat que les trois embarcations maintinrent une allure exceptionnellement rapide.

Avant même la prière de l'après-midi, la dahabieh atteignit le coude de la rivière où le Belge avait croisé les bateaux d'Abou-el-Mot. Il signala le fait à Lenoir.

— Il a donc un peu moins d'un jour d'avance sur nous, répondit ce dernier. Nous naviguerons toute la nuit, à la faveur de la lune. Nous en rattraperons ainsi une grande partie.

— Mais les matelots tiendront-ils le coup ? demanda le Gris. Ils travaillent comme des fous et transpirent à croire qu'il y a une inondation au Caire.

— Ils peuvent former deux équipes. Il y a assez de soldats pour les aider. Je vais en avertir Hasab-Mourad.

Il envoya un canot au noquer du Ronfleur, sur lequel se trouvait le maître de la sériba.

Puis les deux Européens s'installèrent à l'ombre de la grand'voile pour admirer le paysage.

Alors, Abd-es-Sirr, le « Fils du Mystère », s'approcha d'eux et demanda à Lenoir :

— Effendi, as-tu le temps d'écouter la réponse que je dois faire aujourd'hui ?

— Assieds-toi avec nous et parle.

Le jeune homme accueillit l'invitation flatteuse avec une modestie pleine de dignité.

Je t'ai déjà parlé, commença-t-il. Mais tu vas savoir l'essentiel. Je ne sais pas qui était mon père. Mais c'était certainement un Arabe, car les mots que j'ai retenus de cette époque appartiennent tous à la langue arabe.

— Dans quel dialecte ?

— C’est difficile à dire, car ils sont fort nombreux.

— Et où le brigand t’a-t-il emporté ?

— Je n’en sais rien. Tout ce dont je me souviens, c’est que je me suis trouvé au milieu de noirs, et qu’une femme, qui était un peu moins noire que les autres, m’aimait beaucoup. Elle s’en alla avec moi, au loin. De longs jours durant, elle m’a porté dans ses bras. Puis elle s’est couchée. Je me suis endormi à son côté. Quand je me suis réveillé, elle ne bougeait plus. Elle était morte de faim et de fatigue. J’avais faim, et je me mis à pleurer. Alors une femme qui m’avait entendu vint m’emmener dans un village voisin et me donna à boire et à manger. Puis des noirs arrivèrent, qui tâtèrent mes bras et mes jambes, et me donnèrent à manger sans arrêt pendant plusieurs jours. Ils me battaient quand je m’arrêtais de manger.

— Des cannibales.

— Oui, effendi. Je l’ai appris plus tard. Mais à l’endroit d’où la femme s’était enfuie avec moi, on m’obligeait également à manger. Je crois donc que les noirs de là-bas étaient aussi des cannibales.

— Et sais-tu où se trouvait l’endroit où tu étais ?

— J’étais chez les Jambarri.

— Sur le Haut Congo. C’est très loin d’ici.

— Très loin. Alors vint un homme blanc qui portait un turban vert et des « bandouglat » (babouches) vertes. Il fut très bon pour moi et m’emmena au delà du fleuve, à Mawembe.

— La capitale des Koruru.

— Tu connais donc le nom de ces peuples, effendi ?

— Oui, je l’ai lu dans des livres. Mais qui était cet homme blanc ?

— Un iman errant, qui voyageait de peuplade en peuplade pour les convertir à l’islam. Arrivé chez les Jambarri, il avait appris que je devais être mangé. Alors il m’acheta, et m’adopta comme son fils, parce qu’il comprenait les paroles de prières que ma mère prononçait et que j’avais retenues : *Allah il allah, we Mohammed rassoul Allah*.

— Il avait reconnu que ton père était musulman, et sa foi lui commandait de t’adopter.

— Il comprenait aussi les autres mots que je connaissais. Mais je ne pus rien lui dire de plus. Je pus cependant lui décrire très exactement le visage du brigand. Il me faisait répéter cette description chaque jour, me disant que c’était mon seul espoir de retrouver mes parents. Et c’est grâce à lui que je sais aujourd’hui qui était le voleur.

— Vit-il encore ?

— Oui. Tu sauras son nom tout à l’heure. L’iman m’emmena avec lui et j’appris le langage de tous les peuples qu’il visita. Mais il ne me parlait jamais qu’arabe. Il m’apprit aussi tout ce qu’il savait, ainsi qu’à nager, à ramer et à tirer. J’acquis ainsi toute espèce de connaissances. Quand j’eus douze ans, nous arrivâmes chez les Bongos, où il mourut subitement, me laissant ses quelques biens et sa bénédiction. Or quelques jours après sa mort arriva chez les Bongos un homme venu recruter des guerriers. Je reconnus en lui celui qui m’avait enlevé. Sans dévoiler ma personnalité, j’essayai de faire partie de son expédition pour avoir l’occasion de me venger. Mais il me trouva trop jeune et me refusa.

— As-tu entendu son nom ?

— Oui, et tu vas l’entendre. J’appris que les guerriers étaient recrutés pour la chasse aux esclaves, et qu’ils remonteraient le Nil jusqu’à une sériba. Alors, je cachai le meilleur bateau des Bongos, y plaçai quatre avirons, une voile et mes armes, pris une provision de kisra et de fruits, et attendis que l’étranger partît dans son noquer avec les Bongos. Alors, je montai dans mon canot et les suivis, me dissimulant de mon mieux.

— Quelle hardiesse pour un si jeune homme !

— Effendi, la vengeance donne du courage. Je voulais apprendre de lui le nom de mon père, puis le tuer. Je naviguai trois jours derrière le noquer. Le premier jour, mon bateau chavira et je perdis mes armes et mes provisions. Je résistai deux jours à la faim. Puis je vis le noquer passer devant une michra dont il eut soin de se cacher. Je me dis que les gens de l'endroit étaient sans doute des ennemis de l'homme que je suivais, ce qui m'encouragea à aborder là pour mendier un peu de kisra et me renseigner sur le noquer. Le premier homme que je rencontrai sur la rive fut le Ronfleur, celui-là même qui voyage avec nous. Il s'occupa de moi et répondit à mes questions. Je ne lui confiai pas mon secret. Mais je savais que je pouvais abandonner la poursuite. Je restai quelque temps à la sériba d'Hasab-Mourad pour voir si l'on pouvait le décider à combattre mon ennemi. Mais, bien qu'il le détestât, il se sentait trop faible pour l'attaquer. Seul, je ne pouvais rien entreprendre. Je pouvais certes attaquer à l'improviste mon ravisseur et le tuer, mais je ne pouvais pas apprendre de lui le nom de mon père. Il me fallait chercher d'autres alliés. Les Djours avaient leurs villages dans le voisinage. J'allai chez eux et dissimulai mon canot sur la rive. Je m'aventurai même jusqu'au village, qui est tout proche de la sériba de mon ennemi. Mais j'appris, hélas ! que les Djours étaient ses alliés.

— Ah ! maintenant, je sais qui c'est, s'écria le Gris. C'est Abou-el-Mot. Tu connaissais le gros chef des Djours et son village.

— Non, ce n'est pas lui. C'est Abd-el-Mot, qu'Allah le maudisse. Je poursuivis ma route pour me chercher des alliés. Et c'est ainsi que j'arrivai chez les Sandeh, que vous appelez Niams-Niams. Ils m'accueillirent amicalement, et le fils de leur chef devint mon ami. Je lui confiai mon secret, au « Fils de la Fidélité », et il promit de m'aider. Nous ne pouvions pas prêcher ouvertement la guerre, car Abou-el-Mot n'avait pas encore offensé les Niams-Niams. Mais nous nous appliquions à semer la haine contre lui. Avec mon ami et une bande de jeunes guerriers, nous avions projeté, à l'insu du roi, père de mon ami, de faire prisonnier mon ennemi. J'aurais alors pu l'obliger à révéler le nom de mon père. Mais, au moment où nous allions l'exécuter, le « Fils de la Fidélité » dut se rendre auprès de toi à Fachoda. Il connaissait bien la plus grande partie du chemin, celle qui est la plus dangereuse, car nous étions souvent allés, sous prétexte de chasser, jusque vers la sériba pour savoir si mon ennemi était encore là. C'est alors que ton frère et le « Père de la Cigogne » trouvèrent le temps long et, te croyant en danger, voulurent aller à ta rencontre. Je leur dis que je connaissais la rivière et ils me prirent comme pilote. Le « Père de la Cigogne » t'a raconté le reste.

— Je te remercie de tes renseignements, et je t'aiderai à atteindre ton but.

— Je suis ton serviteur, effendi.

Il se leva et partit.

— Heureux le père qui retrouvera un tel fils, fit Lenoir en le regardant s'éloigner.

— Moi aussi je l'aime bien, fit le Gris. Tiens, s'écria-t-il en se levant d'un bond et en désignant le ciel : les voilà.

— Qui donc ? fit Lenoir inquiet.

— Ces oiseaux.

— Ah ! oui, je vois.

— Ce sont des ibis, et même des ibis sacrés, *ibis religiosa*. Vous savez que c'était un animal sacré dès la plus haute antiquité. On les embaumait même souvent.

— Oui, c'est vrai. J'ai vu des momies d'ibis.

Cependant Lenoir avait scruté les rives à l'aide de sa longue-vue pour essayer de découvrir les traces du campement des Nuehrs. Mais il n'en vit aucune. Il en conclut donc que le chasseur d'esclaves ne s'était pas arrêté pour la nuit et qu'il y avait par conséquent lieu de se hâter.

Après la prière du soir et le dîner, Lenoir se retira dans la cabine avec le Belge, et ils se

couchèrent sous leurs moustiquaires.

Ils se réveillèrent de bon matin et apprirent de la bouche du « Fils du Mystère » que le voyage nocturne s'était déroulé sans incident. La journée n'en eut pas davantage, si ce n'est la visite de Hasab-Mourad à bord de la dahabieh. On continua à naviguer pendant la seconde nuit.

Vers le soir, Tolo s'était réveillé de son sommeil léthargique. Ses nerfs étaient calmés, à la grande joie de son compagnon Lobo, dont les blessures étaient en bonne voie de guérison.

Au lendemain matin, alors qu'on s'approchait de la sériba incendiée, il fallut prendre des mesures de sécurité. Lenoir envoya en reconnaissance le « Fils du Mystère » et son ami le « Fils de la Fidélité ». En quittant la sériba Madunga, on avait pris en remorque le bateau sur lequel le Gris était venu avec les Niams-Niams. On y posta les mêmes rameurs, et les deux jeunes gens s'y embarquèrent pour précéder les trois canots. Cependant, ces derniers continuèrent à s'avancer le plus vite possible.

A la tombée du jour, Lenoir se plaça lui-même à la proue de la dahabieh pour guetter le signal convenu. Mais, avant même qu'on fût parvenu à l'endroit désigné, les deux jeunes gens revinrent. Leur canot accosta la dahabieh et ils montèrent à bord. Lenoir constata avec satisfaction que personne ne manquait à l'appel, mais il s'inquiéta de leur retour prématuré.

— Ne t'effraie pas, effendi, fit le « Fils du Mystère », tout s'est bien passé.

— Quelqu'un vous a-t-il remarqués ?

— Personne n'a pu nous voir. Nous étions bien cachés sur la rive. Je n'ai pas voulu aller à la sériba de peur d'être reconnu par les Djours qui m'y ont vu récemment. Le « Fils de la Fidélité » y est allé, et n'a été vu que par un seul Djour.

— Mais il le rapportera à Abou-el-Mot.

— C'est impossible, car Abou-el-Mot est déjà parti à la poursuite des révoltés.

— Avec combien d'hommes ?

— Avec tout le monde. La sériba est vide. Il n'y avait que ce Djour qui fouillait dans les ruines.

— Je me suis approché de lui, intervint alors le « Fils de la Fidélité », et je lui ai dit que je venais du village de Melan pour m'engager chez Abou-el-Mot, et il m'a répondu que je n'avais qu'à m'en retourner, car c'était impossible.

— Mais tu l'as interrogé ?

— Oui. C'était un vieux bavard qui n'a même pas attendu mes questions pour me raconter tout ce que je voulais savoir.

— Et qu'as-tu appris ?

— Voici : les cinquante révoltés, avec les marchandises et les bêtes qu'ils ont enlevées, sont à deux jours et demi de marche au-dessus de la sériba, sur la rive droite du Nil. C'est là qu'ils veulent attendre le retour d'Abd-el-Mot, décider ses hommes à se joindre à eux, le dépouiller et peut-être même le tuer.

— Mais comment le sait-on ?

— Par un sous-officier qui est revenu pour attendre Abou-el-Mot et le lui dire. Cet homme, qui voulait rester fidèle à son chef, a été obligé par l'adjudant et les autres à suivre les révoltés. Il a profité de la première occasion pour s'échapper. C'est ce qu'il raconte, mais je ne le crois pas.

— Tu veux dire qu'il ment ?

— Oui. Il est certainement parti de son propre gré, car, comme sous-officier, il a droit à une grosse part du butin. De plus, si l'adjudant fonde une sériba, il aura une situation certainement meilleure que celle qu'il occupe actuellement. Mais il s'est sans doute disputé avec lui en chemin, et a pensé qu'il aurait davantage intérêt à revenir et à jouer l'innocent, afin de se faire payer sa

trahison par Abou-el-Mot.

— Oui, mais les cinquante révoltés se douteront de quoi il s'agit et s'empresseront de se mettre hors de portée d'Abou-el-Mot.

— Non. Ils le croient mort. Il est allé au bord de l'eau avec deux d'entre eux le soir, a fait semblant de tomber et a plongé après avoir crié au secours. Puis il est remonté à quelque distance de là, et cependant qu'on le croyait mort et dévoré par les crocodiles, il s'est fait un radeau et a regagné la sériba au moment même où Abou-el-Mot y arrivait avec le sandal et le noquer. Abou-el-Mot, en apprenant de lui ce qui s'était passé, et en trouvant la sériba incendiée, a eu un accès de rage folle. Puis il est allé au village des Djours pour les interroger, et ensuite il s'est rembarqué avec les trois cents Nuehrs et le sous-officier pour aller châtier les révoltés.

— Alors il n'a laissé personne à la sériba ?

— Pas un homme ; j'ai regardé partout, ainsi que dans les alentours. Ensuite j'ai regagné le bateau et ai préféré revenir t'avertir.

— Vous avez bien fait. Mais pourquoi Abou-el-Mot a-t-il décidé d'aller par eau ? Les chevaux et les chameaux vont pourtant plus vite que les bateaux.

— Il ne pouvait pas trouver d'animaux parce qu'Abd-el-Mot les avait déjà tous prêtés aux Djours. Il veut naviguer sans arrêt et espère arriver en deux jours.

— Je suis sûr que tu dis la vérité. Mais je veux m'en convaincre par mes propres yeux. Conduisez-moi à la sériba. Pendant que les bateaux suivront plus lentement, j'examinerai les lieux. Est-ce loin ?

— A une demi-heure d'ici.

— Que les bateaux partent dans une heure. J'aurai ainsi le temps de tout voir. Partons.

Les deux jeunes gens s'embarquèrent et il les suivit après s'être armé et avoir donné les instructions nécessaires au Reis. Le « Fils du Mystère » prit le gouvernail et réussit à les faire arriver à destination avant même le délai indiqué.

Le jeune pilote avait voulu éviter la perte de temps qu'aurait entraînée la recherche d'un point d'accostage dissimulé, et se proposait d'aller directement au mouillage. Comme Abou-el-Mot était parti, il n'y avait rien à craindre. Mais en s'approchant, ils y virent la lueur d'un grand feu. Les Niams-Niams freinèrent immédiatement la course du bateau.

— Un feu, dit Lenoir. Qui est là ? Les Djours vous auraient-ils trompés. Abou-el-Mot est-il revenu ?

— Certes non. Ce ne doivent être que des Djours.

— Que font-ils ?

— Ils pêchent. Tant que la sériba a existé, ils ne pouvaient avoir directement accès au fleuve. Ils veulent certainement rattraper le temps perdu et ont allumé un grand feu pour attirer le poisson.

— Tu as sans doute raison. Mais soyons prudents. Accostons ici et glissons-nous jusqu'au feu pour voir ce qui se passe.

Ainsi fut fait. Tous les rameurs restèrent à bord. Lenoir et les deux jeunes gens se dirigèrent précautionneusement vers le feu.

Arrivés à bonne distance, ils y virent cinq noirs du village des Djours. Ils avaient construit un radeau sur lequel ils avaient allumé un feu. Le radeau était tout près de la rive. Un seul homme s'y tenait pour entretenir le feu. Les autres sur la rive harponnaient les poissons au passage. Ils avaient déjà fait un riche butin.

— Allons-y, dit le « Fils du Mystère ».

— Pas encore, dit Lenoir. Je veux d'abord voir l'emplacement de la sériba.

— Viens, ce n'est pas loin. A une minute par le bois.

Ils s’avancèrent en silence. Arrivé à la lisière du bois, Lenoir vit les vestiges de la sériba. Rien ne bougeait aux alentours. Certain qu’Abou-el-Mot était parti, il revint vers le feu.

— Restez ici, dit-il. Ces gens vous connaissent. Vous avez déjà été dans leur village. Il ne faut pas qu’ils vous voient. Parlent-ils arabe ?

— Pas tous. Mais le gros, leur chef, connaît suffisamment cette langue pour te renseigner.

Lenoir s’avança et salua les noirs. Ceux-ci, effrayés d’entendre une voix étrangère, bondirent, et, poussant un cri d’effroi, s’enfuirent dans le bois. L’homme du radeau, oubliant les crocodiles, piqua dans l’eau la tête la première et s’en alla aborder non loin du radeau, dont les occupants jugèrent préférable de ne pas révéler leur présence.

Un seul était resté, c’était le chef. A peine avait-il fait mine de s’enfuir que Lenoir l’avait empoigné par sa chevelure. Il ne fit pas un mouvement mais poussa des hurlements de terreur qu’on dut entendre jusqu’à l’autre rive.

— Silence, fit Lenoir. Je ne te ferai pas de mal.

— Ia sheïtan, ia sheïtan el mlih, amahn, amahn, rahmi (Diable, bon diable, pitié, grâce)..., criait-il sans oser bouger.

— Tais-toi donc. Je ne suis pas le diable. Je ne te ferai rien. Réponds à mes questions et je m’en irai.

— Alors, bien, questionne-moi vite.

— Bien. Mais si tu ne me dis pas la vérité, je t’attache bras et jambes et te donne en pâture aux crocodiles.

— Je te jure que je ne te mentirai pas.

— Où est Abou-el-Mot ?

— Parti.

— Quand ?

— Une heure avant le coucher du soleil.

— Qui est avec lui ?

— Cinq Arabes et les Nuehrs qui étaient sur le bateau.

— Qui a-t-il laissé ?

— Personne.

— Et après ?

— Il reviendra et nous l’aiderons à rebâtir la sériba.

— Où campe l’adjudant ?

— A deux jours et demi d’ici, sur le Nil, là où se trouve la grande mayeh qu’on appelle mayeh-housan-el-bahr (Mayeh de l’hippopotame).

— Quand Abou-el-Mot y arrivera-t-il ?

— Il pensait arriver après-demain, en naviguant la nuit, mais je crois qu’il lui faudra plus longtemps.

— Pourquoi ?

— Car il arrivera avant le jour à un endroit difficilement franchissable le jour et impraticable la nuit. Il faudra qu’il y attende qu’il fasse clair.

— Connais-tu le seyad ifyal ?

— Le chasseur d’éléphants ? Il était chez nous quand la sériba a brûlé.

— Sais-tu d’où il est ?

— Non, personne ne le sait.

— T’a-t-il dit où il voulait aller ?

— Non. Il a échangé deux chameaux et il est parti avant le jour.

— Quelqu’un d’autre a-t-il demandé après Abd-el-Mot ou Omboula ?

— Oui. Un étranger, un blanc qui voulait y aller. Il m’a demandé un guide. Je lui ai dit que les Belandas étaient nos ennemis mortels et qu’on risquait sa vie à aller chez eux d’ici. Alors il est parti sans me dire où il allait, dans la direction d’où il était venu.

— As-tu parlé à Abou-el-Mot aujourd’hui ?

— Oui. Il est venu chez nous et j’ai dû lui raconter tout ce qui s’est passé en son absence.

— As-tu aussi parlé du chasseur d’éléphants ?

— Non.

— Ou du blanc étranger qui voulait un guide pour Omboula ?

— Non plus. Abou-el-Mot était pressé de partir.

— Les Nuehrs étaient-ils armés ?

— Quelques-uns avaient des fusils, mais la plupart des flèches, des lances, des couteaux et des boucliers en peau d’hippopotame.

— Mais Abou-el-Mot et les cinq Arabes étaient bien armés ?

— Ils avaient des fusils, des pistolets et des couteaux.

— Et la poudre ?

— Ils avaient juste le contenu de leur kou-rouha-el-baroud (poire à poudre). Abou-el-Mot était furieux parce que l’adjudant avait emporté toute la provision. Les balles manquaient aussi.

— Merci. Tiens, voici un noktah pour te prouver que je ne suis pas fâché contre toi.

Il lâcha la tignasse du gros et lui donna une pièce d’argent. Eperdu de reconnaissance, le noir s’écria :

Ah ! je vois que tu n’es pas un sheïtan, mais un honnête homme. Ce n’est pas comme le blanc qui m’a promis de l’argent et ne m’a donné que de misérables perles. Je vois que je n’ai pas besoin de te craindre.

— Bien. Tu peux aller chercher tes hommes et continuer à pêcher. Tout à l’heure, tu verras passer trois bateaux. N’en aie aucune crainte.

— Des bateaux ? Alors, c’est une chasse aux esclaves ?

— Non. Il n’y a là que de braves gens. Va en paix.

Lenoir rejoignit ses deux compagnons dans le bois, et leur dit :

— Maintenant, j’en sais beaucoup plus que je n’espérais apprendre. C’est un vrai bonheur que ces gens se soient trouvés là.

Ils se rembarquèrent et rebroussèrent chemin. Bientôt ils eurent rejoint la dahabieh et les noquers. Lenoir, après avoir mis Hasab-Mourad au courant, monta à bord de la dahabieh et donna des ordres au capitaine.

De grands feux étaient allumés à la proue des trois embarcations pour éclairer le chenal.

Des poissons se pressaient, attirés par la lueur. Le vent était toujours propice. On vit sur la rive les Djours qui regardaient passer les bateaux.

Vers minuit, le vent tomba. C’était inévitable, et on pouvait se consoler en pensant qu’Abou-el-Mot ne pourrait pas lui non plus avancer.

— Si au moins il faisait jour, dit le Gris, nous pourrions nous faire haler. Combien d’avance Abou-el-Mot a-t-il sur nous ?

— Il a quitté la sériba une heure avant le coucher du soleil. Nous y sommes passés deux

heures après. Il a donc trois heures d'avance. Nous le rattraperons demain.

— Et alors ? Nous l'attaquons ?

— Oui.

— Mon projet est différent. Laissons-le arriver au camp de l'adjudant, et quand ils se seront à moitié égorgés, achevons-les.

— J'y ai pensé aussi, mais cela ne vaudrait rien. Avec nos trois bateaux et nos quatre cent cinquante hommes, nous sommes supérieurs à Abou-el-Mot, qui a peu de fusils et de munitions. En l'attaquant sur le fleuve, nous pouvons le liquider rapidement sans grandes pertes. Mais si nous le laissons arriver à la mayeh, il aura de la poudre et des balles, et il lui suffira de quarante fusils pour exterminer la moitié d'entre nous. C'est ce que je veux éviter. De plus sur le fleuve il ne peut nous échapper. Mais à terre, même si nous le battons, il pourra s'enfuir. Or je veux le prendre pour le livrer au moudir de Fachoda.

Décidément, vous êtes un grand stratège.

Ma foi non, mais j'ai été soldat.

— Heureux veinard. Quand je pense qu'on m'a refusé au conseil de révision parce que j'avais le nez trop long... Mais revenons à votre plan. Nous attaquons Abou-el-Mot sur l'eau. Mais qui servira le canon ?

— Moi-même. J'ai fait mon service dans l'artillerie.

— Décidément, vous savez tout. Et que ferons-nous quand vous aurez capturé Abou-el-Mot et l'adjudant ?

— Nous attendrons à la mayeh où campe l'adjudant pour voir le résultat de la ghasouah vers Omboula. Quel qu'il soit, Abd-el-Mot devra revenir et tomber entre nos mains.

— Et votre frère ?

— Il faudra pour l'instant l'abandonner à son sort. Il a certainement suivi Abd-el-Mot et reviendra derrière lui. Nous ne pouvons par conséquent pas manquer de le rencontrer, à moins qu'il ne lui soit arrivé malheur en route, ce qui est, hélas, possible.

— J'espère que tout ira bien, car il est en bonne compagnie.

— Alors le chasseur d'éléphants vous a plu ?

— Oui. Ce n'est pas un homme ordinaire. Il a de l'expérience, et ne s'exposera pas inutilement.

— D'autant mieux. Tenez, je vois le « Père des Onze Poils » qui regarde de notre côté comme s'il avait quelque chose à me dire. J'y vais.

— Non, laissez-le venir. Ce sera une occasion pour moi de réparer mes torts envers lui.

Lenoir fit un signe au Slovaque qui s'avança. Interrogé par Lenoir, il répondit :

— J'ai proposition vous faire à vous. Puisque vent tombé, et falloir arriver vite avant Abou-el-Mot, pourquoi pas vous faire remorquer grands bateaux par petits bateaux à rames ?

— J'y ai pensé, puisque la dahabieh a une felouque et deux bateaux, et chaque noquer deux canots. Mais je ne veux pas trop fatiguer les hommes.

— Ils ont prié volontaires. M'ont demandé signaler à l'effendi commandant en chef.

— Dans ce cas, c'est très bien. Je te confie le commandement des volontaires.

Le Slovaque se redressa dignement.

— A vos ordres, fit-il, et soyez certain de la fidèle exécution.

— Le voilà satisfait, fit le Belge, comme le Slovaque s'éloignait.

— Et vous allez voir comment il va faire marcher ses rameurs, ajouta Lenoir.

Quelques minutes après, le Slovaque amenait trente soldats sachant ramer, auxquels se

joignirent les Niams-Niams. Le « Fils du Mystère » et le « Fils de la Fidélité » s'offrirent à piloter. On mit à l'eau la felouque et le second bateau ainsi que l'embarcation des Niams-Niams. Les trois embarcations furent reliées par un câble à la proue de la dahabieh, et cinquante bras se mirent au travail.

A peine la manœuvre avait-elle été remarquée des noquers qu'on entendit la voix du Ronfleur s'écrier :

— la radchal, fladjik linahr ! Debout tout le monde ! Les canots à l'eau ! Allez-vous laisser la dahabieh se moquer de vous ? Hâtez-vous, mes fils, mes braves, mes zélés compagnons. Ou bien préférez-vous dormir, fils de chiens, vauriens que vous êtes !

Bientôt les noquers furent également remorqués, et la flottille alla bon train. Les rameurs, dont le travail était très pénible, furent répartis en deux équipes travaillant à tour de rôle.

Dans le bateau d'avant se tenait le Slovaque dont on apercevait l'habit rouge à la lueur du feu allumé à l'avant. Sa voix retentissait sans cesse, répandant les commandements et les encouragements :

— Tabor Lakuddam. Bataillon, en avant. Kull el ordi, biladchel. Corps d'armée, hâtez-vous...

Toute la nuit se passa ainsi. Et quand Lenoir se leva après un bref repos, le Reis lui annonça que les rameurs avaient fait merveille. Une bonne brise s'éleva, qui rendait désormais leurs efforts inutiles. Aussi mit-on à la voile, cependant qu'ils prenaient un repos bien gagné.

CHAPITRE III

LE CANON TONNE

Cependant que Lenoir prenait son café en compagnie du « Père de la Cigogne », le « Fils du Mystère » s'approcha et lui dit d'un ton respectueux :

— Effendi, permets-moi de te rappeler une chose que tu pourrais oublier.

— Parle, dit Lenoir.

— Tu ne connais pas la rivière. Je dois te dire que nous allons atteindre les champs de roseaux dont le Djour t'a parlé hier soir. Abou-el-Mot a dû s'arrêter devant cet Omm Sousah. Il n'a pu repartir qu'au lever du soleil, et il doit marcher lentement pour se dégager. Nous devons par conséquent être très près de lui. Ne faudrait-il pas envoyer un canot en avant pour faire une reconnaissance ?

— Adopté. Veux-tu t'en charger ?

— Mon ami et moi sommes prêts.

— Bien. Prenez le canot le plus petit pour être moins visibles.

Quelques minutes après, la légère embarcation se détachait de la flottille. Le Reis fit remarquer qu'un chenal plus large avait été très récemment aménagé dans l'Omm Sousah.

— Hier encore, le passage était fermé, dit-il. C'est Abou-el-Mot qui l'a ouvert. Nous suivrons la voie qu'il a tracée et le rejoindrons sans effort.

Un quart d'heure après, à peine venait-on de sortir de l'Omm Sousah, on vit revenir le canot, et le « Fils du Mystère » s'écria :

— Amenez les voiles, effendi. Nous avons vu les bateaux. Si vous avancez, vous serez découverts.

— Sont-ils en eau libre ?

— Non. Ils sont dans un nouveau champ de roseaux, et il leur faudra bien trois heures pour s'en dégager.

— Bien. Amenons la voilure et examinons-les.

Les trois embarcations manœuvrèrent de façon à se ranger l'une contre l'autre. Puis Lenoir, le Belge, Abd-es-Sirr, Ben-Wasa et Hasab-Mourad se mirent à bord d'un canot pour aller reconnaître le terrain.

Ils naviguèrent à travers des hautes herbes qui les dissimulaient entièrement aux regards, évitant le chenal central pour n'être pas observés. Le fleuve formait à cet endroit un coude brusque. Après l'avoir franchi, ils aperçurent les bateaux d'Abou-el-Mot, si près qu'ils auraient pu les

atteindre en dix minutes.

Lenoir et le Belge saisirent leurs longues-vues pour examiner la situation. Les bateaux étaient engagés dans un champ de roseaux s'étendant d'une rive à l'autre du fleuve particulièrement large à cet endroit. Pour ne pas s'y enfoncer davantage, ils avaient amené leur voilure. Tout autour des noquers, les canots s'empressaient pour dégager la route, à l'aide des outils que possède à cet effet toute embarcation du Nil.

— Connais-tu ce champ ? demanda Lenoir au « Fils du Mystère ».

— Oui. Nous avons eu de la peine à le traverser avec notre canot. Il est si long que, comme je te l'ai déjà dit, il leur faudra bien trois heures pour le passer.

— Et ensuite ?

— La route n'est libre que l'espace de quelques encablures. Après quoi il y a de nouveau un champ d'herbes qui couvre tout le fleuve. Mais c'est le dernier dans cette région.

— Ainsi donc il n'y a pas de meilleur endroit pour attaquer que celui-ci. Nous le saisirons entre ces deux champs. Il ne pourra ni s'enfuir ni revenir en arrière.

— Oui, mais il peut gagner la rive, intervint Hasab-Mourad.

— Nous ne le laisserons pas. Nous devons entourer les deux noquers de tous côtés afin que personne ne puisse nous échapper. Laissons-les d'abord traverser le champ sur lequel ils travaillent en ce moment. Nous les attaquerons sur le petit terrain libre qui se trouve au delà. Il aura devant lui un second champ infranchissable. J'ancrerai ma dahabieh à sa gauche. Nos deux noquers lui barreront la route par derrière et...

— Mais il pourra débarquer à droite, interrompit Hasab-Mourad. Il faudra y mettre un de mes noquers.

— Non. Car si je tire sur lui, je pourrai atteindre ton noquer. Tu prendras cent de tes hommes et te posteras avec eux, en te cachant, sur la rive.

— Ah ! je comprends. Le piège est excellent.

— Fais-le tout de suite, avant même qu'Abou-el-Mot n'ait franchi ce champ. Tu le devanceras, et tu veilleras à ce que ni un homme ni un bateau ne puisse accoster. Tu répartiras le restant de tes hommes entre les deux noquers, cent sur chacun. De cette façon, il faudrait un miracle pour qu'il en réchappe.

On se mit aussitôt à opérer le débarquement des cent hommes pourvus de fusils. A l'aide de tous les canots, ce fut chose faite en un quart d'heure. Ces hommes furent placés sous le commandement direct de Hasab-Mourad. Mais, par excès de prudence, Lenoir décida de les accompagner pour l'instant afin d'examiner de plus près le théâtre du combat.

La rive était boisée, mais facilement pénétrable. Les hommes marchèrent en remontant le cours du fleuve, le plus près possible du bord, Hasab-Mourad et Lenoir à leur tête. Dix minutes après, ils aperçurent sur leur gauche les mâts du noquer et du sandal. Ils poursuivirent leur route le long du champ de roseaux, et arrivèrent enfin à un endroit où l'eau était libre jusqu'au bord. La rive était couverte de buissons permettant aux hommes de la sériba Madunga de se dissimuler entièrement aux regards.

— Restez là jusqu'à l'arrivée du sandal et du noquer, dit Lenoir. Je les suivrai de près et les empêcherai de se mettre à bord des canots pour aborder le second champ. Quand vous les verrez s'apprêter, descendez tout homme qui voudra s'embarquer.

— Sommes-nous à bonne portée ?

— Oui, car ils se tiendront plus près de cette rive-ci, l'autre étant encombrée d'herbes. Je vous ai confié un poste important, et j'espère que vous vous acquitterez bien de votre tâche.

Puis Lenoir regagna le canot qui le ramena à la dahabieh. Une fois arrivé, il fit aussitôt lever l'ancre, afin de s'avancer le plus possible. On envoya un canot en reconnaissance dans les herbes, le

long de la rive, avec une longue-vue. Il était chargé d'observer les mouvements du sandal et du noquer et de revenir aussitôt qu'il les verrait hisser leurs voiles.

Lenoir apprêta ensuite son artillerie. Il fit venir des munitions pour le canon et le chargea. Puis il fit fixer la mitrailleuse, la fit pointer à bâbord et recouvrir de nouveau. Il désigna pour le service du canon quelques askaris qui avaient été dans l'artillerie égyptienne, se réservant pour lui-même la mitrailleuse.

Il donna des instructions précises au Reis et au Moustamel. Ben-Wasa alla chercher les capitaines des deux noquers pour qu'ils reçussent, eux aussi, les ordres appropriés. Ces préparatifs prirent près de deux heures, et l'on devait s'attendre à tout instant au retour de la reconnaissance. Chaque soldat était à son poste, s'abritant le mieux possible.

Le Belge avait pris une part active aux préparatifs, sans toutefois parler beaucoup. Maintenant, il était devant Lenoir, le fusil à la main.

— Nous allons bien voir si je suis un bon soldat, dit-il. Une balle viendra peut-être très à propos me raccourcir le nez. Croyez-vous que nous arriverons sur eux sans qu'ils nous aperçoivent ?

— C'est bien possible, car beaucoup de sandals et de noquers ont à l'arrière une voile qui bouche entièrement la vue.

Il appela le « Fils du Mystère » pour lui demander de le renseigner sur la voilure des bateaux d'Abou-el-Mot. Le jeune homme, prêt au combat et armé du fusil d'un des askaris affectés au canon, lui répondit :

— Oui. Ce sont des bateaux assez lourds qu'on a munis d'un kalakafal (voile arrière) pour augmenter leur vitesse.

— C'est ce que je pensais, fit Lenoir. Nous arriverons peut-être à leur côté avant qu'ils ne nous aient aperçus. Ah ! voici le canot qui revient. On va commencer. Reis, hissez les voiles et levez l'ancre !

Les chaînes cliquetèrent, les voiles montèrent et le vent les gonfla aussitôt, mettant les navires en mouvement. La dahabieh partit la première, suivie des noquers.

Lenoir monta près du pilote, auprès duquel se trouvait déjà le capitaine. Les bateaux dépassèrent le coude de la rivière et s'engagèrent dans le chenal que les bateaux d'Abou-el-Mot venaient de pratiquer. Les hautes herbes empêchaient de voir les ponts des embarcations. Sur les trois bateaux de Lenoir régnait un silence étonnant, précurseur du combat.

Lenoir avait donné l'ordre d'éviter autant que possible de tuer Abou-el-Mot et avait promis une récompense importante à celui qui le ferait prisonnier.

Le sandal et le noquer venaient de s'engager en eau libre. Abou-el-Mot constata alors seulement qu'il allait se trouver en présence d'un nouveau champ d'Omm Sousah. Il ordonna en conséquence d'amener de nouveau les voiles et de jeter l'ancre. Il était assis, fumant avec les cinq Homr, ses compagnons de brigandage, qui avaient pu s'échapper avec lui après l'attaque de la source du Lion. Tous brûlaient d'atteindre enfin l'adjudant et de s'en emparer. Et voici qu'un nouvel obstacle se dressait sur leur route. Il y avait certes un chenal, mais juste assez large pour un petit canot. La proue du sandal venait de s'engager dans l'embouchure du chenal. Le noquer vint ancrer près du sandal, pendant que les deux vaisseaux amenaient leur voilure.

On pouvait maintenant voir vers l'arrière. Aussitôt, le Reis poussa un cri qui frappa de stupeur Abou-el-Mot.

— Un bateau derrière nous. Une dahabieh. Allah ill allah, qu'est-ce que ça peut bien être ?

A peine Abou-el-Mot eut-il jeté un regard à l'embarcation qu'il s'écria, plein de rage :

— Koul mlayiki va scheyatin, par tous les anges et les diables ! C'est une dahabieh du vice-roi.

— Impossible, répondit un des Homr.

— Es-tu aveugle ? Ne vois-tu pas la pyramide et le sphynx à la proue. Et, par Allah, il y a des soldats à bord.

— Que veulent-ils ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à craindre tant que l'officier ne sait pas que je suis Abou-el-Mot.

— Mais si on le lui dit ?

— Qui veux-tu qui le lui dise ? Pas moi, bien sûr, ni les Nuehrs, ni les bateliers que je paie grassement. Ainsi donc, à la grâce d'Allah ! Mais que vois-je ? Il y a un autre bateau derrière, puis un troisième. Deux noquers. Mais c'est une véritable amara (flotte).

— Qu'importe, puisque nous n'avons rien à craindre.

— C'est-à-dire que... Ciel ! Mais je reconnais ces deux noquers. Ils appartiennent à Hasab-Mourad, de la sériba Madunga, mon ennemi mortel. Comment se fait-il que ce chasseur d'esclaves navigue de conserve avec un bateau du gouvernement ? Ils doivent l'avoir capturé dans une ghasouah et lui avoir enlevé ses noquers. Ses hommes me connaissent. Ils me trahiront.

— Cache-toi !

— C'est inutile, car l'officier va monter à bord et faire tout fouiller. Je vais nier aussi longtemps que possible, et ensuite nous nous défendrons. Préparez-vous à combattre. Voici la dahabieh qui vient se mettre à notre gauche, et les noquers qui vont jeter l'ancre derrière nous. La seule issue, c'est la rive opposée, qui est libre. Je répondrai à ses questions. Dites aux Nuehrs de se tenir prêts. Quel malheur que nous n'ayons que si peu de fusils et de poudre !

La dahabieh jeta l'ancre à quarante pas environ à gauche du sandal, légèrement en arrière de lui. Elle pouvait ainsi balayer de son feu le noquer aussi bien que le sandal. La situation était donc la suivante. A l'avant, la proue dans le chenal, le sandal. Près de lui, le noquer plus petit. A leur gauche, et à une demi-longueur en arrière, la dahabieh. Derrière, les deux noquers de Madunga, à portée de fusil.

Lenoir s'était placé derrière la mitrailleuse et ne pouvait être vu du sandal. Près du Reis se trouvait le capitaine de Fachoda, qui devait parler le premier.

— A qui sont ce sandal et ce noquer ? s'écria-t-il.

— A moi, répondit Abou-el-Mot, placé au bord de son bateau, et qui constatait avec joie l'ardeur guerrière de ses Nuehrs. Mon nom est Yousouf Helam et je suis marchand.

— D'où viens-tu ?

— De Vaou.

— Et où vas-tu ?

— Je remonte le fleuve pour trafiquer.

— Homme, m'est avis que tu mens.

— Qu'Allah t'éclaire. J'ai dit la vérité.

— Ne blasphème point ! Je te connais.

— Moi, je ne t'ai jamais vu.

— Tu es Abou-el-Mot, le chasseur d'esclaves.

— Qu'Allah éclaire ta vue. Tu vois des choses qui ne sont point.

— Je vois fort bien. Je vois même les cinq hommes qui sont derrière toi. Ne sont-ce pas des Homr, des gens de la même tribu qu'Abou-el-Mot ?

— Non, ce sont aussi des marchands de Vaou qui transportent leurs marchandises sur mon bateau.

— Ce n’est pas vrai. Je les connais et je te connais. Je vous apporte le salut du moudir Ali Effendi Abou-Hamsah-Miah de Fachoda. Il vous cherche et m’a chargé de vous ramener à Fachoda.

— Qu’il cherche ceux qu’il cherche. Ce n’est pas nous.

— Si. N’est-ce donc pas vous qui, à la source du Lion, avez attaqué un effendi étranger pour le tuer ?

— V’allah, les choses tournent mal, souffla Abou-el-Mot à ses Homr. Il faudra combattre...

Puis il répondit à voix haute :

— Nous ne sommes jamais allés de ce côté-là et n’avons jamais eu affaire à un effendi.

— Avez-vous eu affaire à moi ? fit Lenoir en se levant.

Les lèvres d’Abou-el-Mot crachèrent une malédiction. On le vit pâlir. L’impossible venait d’arriver. L’étranger de la source du Lion était là, avec trois bateaux pleins de soldats. Il ne savait plus que dire.

— C’est lui, fit un des Homr. Mais nous n’avons rien à craindre. Il ne peut y avoir dans les deux noquers que les hommes d’Hasab-Mourad faits prisonniers. Quant à la dahabieh, nous lui réglerons son compte.

Ces paroles rendirent courage à Abou-el-Mot.

— Oui, j’ai eu affaire à toi, lança-t-il à Lenoir. Chien, petit-fils de chien ! Et c’est la dernière fois que je vais avoir affaire à toi. Descends en enfer !

Il mit en joue et tira. Lenoir se baissa vivement, et la balle passa au-dessus de lui.

— Feu ! Tirez ! cria Abou-el-Mot à ses hommes. Tuez l’officier.

Son ordre fut immédiatement obéi. Il y avait deux cents Nuehrs sur le sandal et cent sur le noquer. Ils ne voyaient que moitié moins de soldats sur la dahabieh et étaient sûrs d’en venir rapidement à bout. Leurs fusils claquèrent, et une grêle de balles, de flèches et de javelots s’abattit sur la dahabieh. Mais les soldats s’étaient si bien mis à couvert que seuls quelques-uns d’entre eux furent légèrement blessés.

Lenoir s’était dissimulé derrière les nattes qui masquaient la mitrailleuse. Il la dégagea quelque peu afin de pouvoir viser, et l’arma. Il vit Abou-el-Mot le chercher pour lui lancer la seconde charge de son fusil à deux coups.

Ce fut alors que retentit le commandement du capitaine, en réponse à la décharge des Nuehrs. Ses hommes se levèrent et firent feu. Le succès fut considérable. Les cris de douleur et de rage s’élevèrent du sandal.

Lenoir se leva de nouveau. A peine l’eut-il aperçu qu’Abou-el-Mot mit en joue et tira, en lui criant :

— Tiens, voilà la mort.

Mais Lenoir avait devancé le geste de l’Arabe et s’était jeté de côté. Puis il dégagea entièrement sa mitrailleuse et s’écria :

— Tiens, voici ma réponse. Mais toi, je tiens à te prendre vivant.

Il appuya sur la détente. Une rafale meurtrière s’abattit sur les Nuehrs. Terrorisé, Abou-el-Mot n’osa pas bouger. La mort fit son œuvre sur le pont du sandal et du noquer. Les cris emplirent l’air. Puis la voix grave du canon retentit, et enfin les fusils des noquers de Madunga se joignirent au concert exterminateur.

Abou-el-Mot vit alors que les occupants des noquers n’étaient pas des prisonniers. Et pour l’en convaincre tout à fait, une voix bien connue retentit dans leur direction :

— Bien tiré. Parfait. Continuez, héros, braves ! Qu’Allah damne ce chien d’Abou-el-Mot ! Tirez donc, fainéants, vauriens !

— El Chakhar, le Ronfleur ! s’écria Abou-el-Mot aux Homr qui s’étaient rassemblés autour

de lui. Hasab-Mourad, ce fils de chienne, s'est allié à l'étranger et aux soldats. Tirez ! Visez l'officier et ce chien de Roumi.

Mais ils ne les atteignirent point, car le capitaine s'était dissimulé derrière le mât, et Lenoir s'était de nouveau baissé pour recharger sa pièce. Les canonniers s'étaient également couverts au moyen du coffre garni de plaques de fer, qui les protégeait efficacement.

La deuxième rafale de la mitrailleuse fut encore plus meurtrière que la première. Les Nuehrs, tout à l'heure si hardis, jetèrent leurs armes et coururent se cacher à l'intérieur des bateaux. Abou-el-Mot vit qu'il ne pourrait plus tenir. Il cria aux Nuehrs :

— Vite, mettez les canots à l'eau et gagnons la rive. Le chemin est encore libre par là.

Les Nuehrs s'empressèrent aussitôt pour exécuter l'ordre. Mais à peine s'étaient-ils approchés des embarcations que les cent hommes de Hasab-Mourad firent feu de la rive qu'Abou-el-Mot croyait libre.

Quittant leur cachette, ils s'avancèrent. Hasab-Mourad, brandissant son fusil, s'écria :

— Viens par ici, Abou-el-Mot. Nous t'attendons. Nous te préparons une excellente réception.

Abou-el-Mot ne pouvait plus s'enfuir par là. A sa gauche se trouvait la dahabieh, derrière lui les noquers, à sa droite la rive gardée par Hasab-Mourad, et à l'avant les herbes touffues, infranchissables pour un sandal, mais praticables pour un petit canot. C'était la seule voie de salut.

— Vous voyez que nous sommes encerclés par des forces supérieures, dit-il aux Homr qui s'étaient groupés autour de lui.

Ceux-ci échappaient ainsi aux balles qu'on épargnait à Abou-el-Mot, puisqu'on voulait le capturer vivant.

— Venez avec moi dans la cabine.

Le combat continuait. Le canon et la mitrailleuse s'étaient tus, car les Nuehrs s'étaient dissimulés. De leurs cachettes, ces derniers continuaient à tirer. Mais à peine montraient-ils la tête ou le bras que les balles des askaris venaient s'abattre sur eux. Ils durent bientôt reconnaître que leur situation était désespérée.

Abou-el-Mot ne savait que trop bien ce qui l'attendait. Il devait fuir, le plus vite possible.

Il conduisit ses cinq compagnons tout à fait à l'avant, dans une espèce de compartiment en planches dont il tira le verrou derrière lui.

— Nous devons fuir, leur dit-il, sans que les Nuehrs ne s'en aperçoivent, sans quoi ils se précipiteront à notre suite, attireront l'attention de l'ennemi et rendront notre fuite impossible.

— Oui, nous devons fuir, répondit un des Homr. Mais comment, par où ?

— Je le sais. Avez-vous oublié qu'un de nos canots est accroché ici, à l'avant ? L'ennemi ne peut pas le voir, parce que la vue est masquée de ce côté par notre noquer.

— Oui, je sais qu'il est là. Mais nous ne pourrons passer par-dessus bord, on nous abattra.

— Mais nous n'allons pas passer par-dessus bord. N'avons-nous pas une hache et des scies ?

Au-dessus de la ligne de flottaison, les flancs du sandal sont minces et nous n'aurons aucune difficulté à y pratiquer une ouverture. Personne ne nous verra nous embarquer dans le canot.

— Oui, mais quand nous nous en irons à la rame, ils nous apercevront.

— Non, tu as bien vu que la proue du sandal est engagée dans l'embouchure du petit chenal. C'est par là que nous fuirons. Préparez vos affaires ; nous devrons faire vite. Et au travail !

Il prit lui-même la hache et attaqua la paroi qui céda au deuxième coup. Deux des Homr se mirent à scier et, en une minute à peine, ils avaient pratiqué un orifice suffisant pour laisser passage à un homme. L'ouverture était juste au-dessus de la ligne de flottaison.

Abou-el-Mot se glissa au dehors, empoigna la corde à laquelle le canot était attaché, et tira. Il s'embarqua, suivi des cinq Homr, emportant les objets qu'ils ne voulaient pas laisser derrière eux.

Ils détachèrent le canot. Les Homr empoignèrent les rames et Abou-el-Mot prit le gouvernail.

— Jusqu'à présent, tout s'est bien passé, dit Abou-el-Mot. Mais quand nous serons dans le chenal, on nous verra de la dahabieh et on tirera sur nous. Faites force de rames afin que nous soyons le plus tôt possible hors de portée. En avant ! Qu'Allah nous protège et confonde nos ennemis !

Les Homr se mirent à la besogne et le canot s'engagea dans le chenal. Le fracas de la fusillade avait empêché les Nuehrs d'entendre le bruit de la hache et des scies. Ils ne se doutaient pas qu'ils venaient d'être lâchement abandonnés par leur chef.

Lenoir était monté jusqu'au canon, afin de couler de quelques obus les navires ennemis et d'obliger ainsi leurs équipages à se rendre. Il jeta par hasard un regard d'un autre côté, et aperçut alors le canot d'Abou-el-Mot qui s'engageait dans le chenal. Se rendant ainsi compte de ce qui se passait, il s'empressa de charger la pièce. Et tout aussitôt, il lui vint à l'esprit que si son premier coup de feu n'atteignait pas le but, le second viendrait trop tard et l'ennemi serait déjà hors de portée. C'est pourquoi il s'écria dans la direction de la rive :

— Hasab-Mourad ! Abou-el-Mot s'enfuit dans un canot. Avance avec tes hommes et tirez-lui dessus, inutile de l'épargner maintenant.

Hasab-Mourad l'entendit et partit aussitôt dans la direction indiquée. Puis Lenoir appela le « Fils du Mystère ».

— Abd-es-Sirr, prends vite un canot avec tes hommes et lance-toi à la poursuite d'Abou-el-Mot qui s'enfuit par le chenal. Ouskar, prends cinq bons tireurs et suis-le. Si vous rattrapez Abou-el-Mot, ramenez-le mort ou vif. Sinon, repoussez-le au moins sur la rive droite et essayez de vous emparer de son bateau. Vite !

Les noirs sautèrent dans le canot des Niams-Niams, amarré au flanc de la dahabieh, le « Fils du Mystère » en tête. Le Slovaque suivit aussitôt avec les cinq soldats.

Entre temps, on avait chargé la pièce. Lenoir la pointa en direction de la course du canot, en apprécia d'un regard la vitesse, visa un peu à l'avant et tira. Mais, connaissant mal l'arme et ses munitions, il avait tiré un peu trop tôt. L'obus alla frapper l'eau à six pieds à peine de l'objectif.

On vit aussitôt les Homr, effrayés, redoubler leurs efforts. Lenoir tira un second coup, puis un troisième. Mais le canot ennemi était déjà trop loin.

Entre temps, les Niams-Niams, avec leur canot, s'étaient déjà engagés dans le chenal à la poursuite des fugitifs. Les Niams-Niams ramaient mieux que les Arabes. Ils arriveraient certainement à rattraper Abou-el-Mot si ce dernier ne parvenait pas à gagner la rive.

En voyant l'obus s'abattre près de son canot, le vieux chasseur d'esclaves se sentit glacé d'effroi.

— Ramez ! Ramez ! s'écria-t-il. Ce chien nous tire des coups de canon. Vite ! vite ! ou nous sommes perdus. S'il nous touche, les crocodiles nous dévoreront.

Mais il se rassura bientôt en voyant que les coups suivants n'atteignaient pas l'embarcation.

— Hamdulillah ! Nous sommes sauvés. Nous sommes hors de portée.

Ils eurent bientôt traversé le champ de roseaux et se trouvèrent en eau libre.

— A droite, s'écria Abou-el-Mot. Accostons là et rejoignons le plus vite Abd-el-Mot. Avec ses cinq cents hommes, nous aurons raison de ce chien d'étranger.

Mais à peine avait-il donné au canot la direction voulue qu'Hasab-Mourad surgissait sur la rive avec ses hommes. Malheureusement, il aurait mieux valu qu'il se tînt caché. Il laissait Abou-el-Mot débarquer. Il n'aurait alors eu aucune difficulté à le capturer. Mais dans sa hâte, il se démasqua, et fit feu sur le bateau.

— Allah ! s'écria Abou-el-Mot. Nous ne pouvons plus débarquer. Mais la forêt s'épaissit un peu plus haut et ils ne pourront plus nous suivre. Ramez pour prendre un peu d'avance ! Ensuite,

nous aborderons.

Il fit revenir le bateau au milieu du fleuve, pour être hors de portée des askaris. Mais un des rameurs aperçut alors, par le chenal qu'ils venaient de prendre, le canot lancé à leur poursuite.

— Ils sont là ! s'écria-t-il.

Abou-el-Mot se retourna et observa un moment l'embarcation des Niams-Niams.

— Que le diable les emporte, fit-il enfin. Ils rament plus vite que nous et vont certainement nous rattraper si nous continuons dans cette direction.

— Alors, nous allons combattre.

— Imbécile ! Ils sont quatre fois plus nombreux que nous. II s'agit de sauver notre peau. Passons à gauche. Essayons d'atteindre la rive droite. Si nous y arrivons avant eux, nous en serons débarrassés.

— Oui, mais le canot ?

— Evidemment, ils ne nous le laisseront pas.

— Et comment ferons-nous ensuite pour traverser le fleuve afin de joindre Abd-el-Mot ?

— Nous construirons un radeau. Maintenant, ramez à toute force. S'ils nous rattrapent, nous sommes perdus. Mais si nous nous échappons, malheur à ces chiens !

Le canot des Niams-Niams surgit du chenal. L'effroi décupla les forces des Homr. Ils atteignirent la rive droite et y sautèrent sans prendre le temps d'amarrer leur bateau, que le courant emporta aussitôt.

Le Slovaque, son fusil à la main, debout dans le canot, avait sans succès fait feu sur les rameurs.

— Ils s'échappent ! s'écria-t-il. Mais je vais leur tirer encore une balle.

— Laisse-les donc, dit le « Fils du Mystère ». Tu ne peux pas viser tranquillement.

— Tu verras.

Il mit en joue et visa Abou-el-Mot sur le point de disparaître derrière un buisson. Les rameurs se retournèrent pour voir l'effet de son coup de feu ; leur mouvement fit légèrement basculer le bateau. Le Slovaque tira, et le recul du fusil le fit trébucher par-dessus bord. Par bonheur, un des soldats arriva à repêcher le précieux fusil « chasseur d'éléphants ». Un autre attrapa le Slovaque par un pan de son habit rouge et réussit à le ramener à bord, tout trempé.

— Je te l'avais bien dit, fit calmement le « Fils du Mystère ».

— Oh ! je l'aurais eu si vous n'aviez pas bougé, fit le petit homme furieux. Mais les crocodiles ne me mangeront pas encore cette fois. Que faire maintenant ? Les poursuivre à terre ?

— Inutile. Nous ne les rattraperions pas. Rattrapons le bateau et revenons.

— Alors, nous l'avons perdu pour toujours ?

— Je ne crois pas. Il est furieux. Il ira certainement à Omboula pour chercher ses hommes et essayer de se venger de nous. Tiens, voilà le bateau. Attrapez-le.

Les Nuehrs étaient indignés de la fuite d'Abou-el-Mot. Depuis son départ, ils s'étaient abstenus de tirer. Leur chef était d'avis de se rendre, pour ne pas risquer d'irriter les vainqueurs par une résistance trop prolongée. Il leur était impossible de suivre l'exemple d'Abou-el-Mot, car il n'y avait plus de canots, et le chenal était désormais surveillé de près par l'ennemi.

En effet, Lenoir posta un canot à l'avant du sandal pour surveiller le chenal. Le combat s'arrêta tout à fait. Les deux camps semblaient atteindre le retour du canot envoyé à la poursuite d'Abou-el-Mot pour prendre une décision. Les Nuehrs, après quelque hésitation, sortirent de leurs cachettes. Aucun coup de feu ne les accueillit.

Lenoir avait ordonné au capitaine de faire cesser le feu et de ne le reprendre qu'au cas où les

Nuehrs rouvriraient les hostilités. Il était maintenant assis en haut, près du canon. Le Belge s'entretenait avec lui des péripéties du combat.

— Croyez-vous que les noirs vont recommencer ? demanda-t-il.

— Non, répondit Lenoir. Ils doivent se rendre compte de notre supériorité. Et comme Abou-el-Mot les a abandonnés, ils sont maintenant sans chef.

— Mais ils ont leur chef à eux.

— Bah ! Il n'est pas homme à oser se mesurer avec nous. Nos askaris savent se servir de leurs fusils. A ce propos, permettez-moi de vous dire que vous avez fait merveille.

— Oui. J'ai fait le coup de feu. Mais savez-vous aussi comment ?

— Non.

— Je vais vous le dire. J'ai toujours visé leur coiffure, un peu au-dessus du crâne. Je me suis dit qu'il était inutile de tuer des gens quand on pouvait arriver à d'aussi bons résultats simplement en leur enlevant leur coiffure. Mais vous étiez si occupé avec votre mitrailleuse que vous n'avez peut-être pas remarqué la coiffure des Nuehrs.

— C'est vrai.

— Eh bien voilà. Ils laissent pousser leurs cheveux, puis les tirent vers le haut et en font une sorte de masse compacte en les enduisant de cendre et d'urine de vache, ce qui, paraît-il, les protège contre les parasites. Et quand une balle traverse cette masse, le Nuehr croit certainement que le coup de feu lui a traversé le crâne de part en part, et le voilà hors de combat. Aucun de ceux que j'ai atteints de la sorte ne s'est relevé. Ils tiennent peut-être davantage à l'intégrité de leur coiffure qu'à leur tête elle-même.

— C'est assez drôle. Mais vous avez raison de dire qu'on ne doit tuer un homme qu'à la dernière extrémité. Ce n'est qu'à regret que je me suis résolu à faire usage de la mitrailleuse. Mais il fallait montrer à Abou-el-Mot que nous ne plaisantons pas. Si je ne l'avais pas fait, le combat aurait duré beaucoup plus longtemps et nous aurait coûté pas mal de monde. Et je préfère abattre trois chasseurs d'esclaves que de voir tuer un seul de nos soldats. Naturellement, si j'avais su qu'il trouverait le moyen de s'enfuir, j'aurais commencé par abattre Abou-el-Mot et ses cinq Homr. Cela aurait probablement décidé les Nuehrs à se rendre immédiatement.

— Tiens ! regardez ces oiseaux, fit le Belge qui, malgré tout le caractère dramatique de la situation, n'oubliait jamais sa marotte.

En effet, deux gros oiseaux volaient au-dessus du fleuve.

— Ce sont des « balaeniceps rex », fit-il. Ici on les appelle abou merkoub, « père du soulier », parce qu'ils ont le bec en forme de soulier. D'ailleurs, ils viennent de la direction où vous avez envoyé le canot. Mais voici le canot lui-même. Là-bas, dans le chenal.

— Oui. Il en remorque un autre. Nous allons apprendre le résultat de leur poursuite.

Tous tournèrent leurs regards dans la direction du chenal. Mais quand le canot apparut, les vainqueurs eurent la désillusion de constater qu'Abou-el-Mot s'était échappé. Les Niams-Niams et les askaris étaient indemnes, et le bateau dans lequel le chasseur s'était enfui était vide. Il n'y avait donc pas eu combat.

Les Niams-Niams accostèrent la dahabieh, et le « Père des Onze Poils » aborda le premier pour faire son rapport.

— Qu'as-tu donc ? lui dit Lenoir. Tu es trempé.

Le Slovaque ôta son turban et en lissa les plumes toutes dégouttantes.

— J'être tombé dans la eau, expliqua-t-il.

— Comment cela ?

— J'avais tiré sur misérable Abou-el-Mot, mais la canot elle a basculé et je pique dans la eau

le tête le premier.

— Alors Abou-el-Mot s’est échappé ?

— Oui. Il a gagné le rive et s’avoir enfui dans les buissailles.

— Et les Homr aussi ?

— Enfuités avec lui.

— Vous n’avez donc pas pu rattraper le canot ?

— Non, car il avoir de la considérable avance. Nous n’avions pas pouvu lui rattraper malgré notre zefforts. Mais nous avions attrapé la canot et rapportons ici dans triomphe.

— Sur quelle rive s’est-il sauvé ? la gauche ?

— Non la gauche rive, mais la droite rive, c’est-à-dire d’ici la gauche rive puisque nous remontons la courante.

— Alors nous ne le reverrons plus, s’écria le Belge.

— Ce n’est pas mon avis, fit Lenoir. Il est certainement dans une situation épouvantable. Il ferait bien de ne plus se laisser voir dans cette région. Mais ce n’est guère dans son caractère. Il ne renoncera certainement pas à se venger, sinon de nous, du moins de Hasab-Mourad. Je suis persuadé que ce sera là son plus urgent souci.

— Vous croyez donc qu’il ira à Omboula pour chercher Abd-el-Mot et ses hommes ? Oui, c’est probable. Avec cinq cents hommes bien armés, il pourra se permettre de nous attaquer. Mais il ira peut-être d’abord à la Mayeh-Housan-el-Bahr, qui est plus près d’ici que Omboula.

— Je ne le crois pas. Que voulez-vous qu’il fasse avec cinq Homr contre cinquante révoltés ?

— Oui, mais ce n’est que là qu’il peut obtenir les munitions qui lui manquent. Il pense peut-être que les révoltés se remettront avec lui s’il leur pardonne.

— C’est possible. Mais il ira d’abord à Omboula, et n’affrontera l’adjudant qu’avec des forces suffisantes.

— Vous avez sans doute raison. En ce cas, que faisons-nous ? Allons-nous à Omboula ou à la mayeh ?

— A la mayeh. J’ai mes raisons pour cela. D’abord, Abou-el-Mot croira que nous allons le suivre jusqu’à Omboula et prendra ses dispositions en conséquence. Je m’assure donc un avantage en n’allant pas là-bas. De plus, à Omboula il se défendra plus facilement contre nous qu’à l’endroit de notre choix où nous l’attaquerons pendant son retour. Et puis, en commençant par nous saisir de l’adjudant et de ses hommes, nous avons nos derrières dégagés, ce qui ne serait pas le cas si nous nous trouvions pris entre deux feux.

— Oui, mais il reste une possibilité qu’il aille trouver l’adjudant pour sauver ses troupeaux, pour l’avertir de notre venue.

— J’y ai pensé. Il faut le devancer. C’est pourquoi je vais prendre les devants avec la dahabieh. Les cent cinquante soldats qui l’occupent suffisent largement pour maîtriser l’adjudant. Mais il faut d’abord en finir ici avec les Nuehrs. Je vais parlementer avec leur chef.

Ce dernier était assis sur le pont du sandal. Ses hommes, assis ou debout çà et là, s’entretenaient avec animation. Lenoir s’avança au bord de la dahabieh et l’interpella. Le chef se leva et s’approcha du bord du sandal.

— J’ai à te parler, fit Lenoir. Viens sur mon bateau.

— Tu peux venir sur le mien.

— Je crois qu’il est d’usage que le vaincu se rende auprès du vainqueur.

— Je ne suis pas encore vaincu.

— C’est parce que je vous ai épargnés. Mais je ne vous épargnerai pas davantage si tu tardes à

répondre à ma demande.

— Comment peux-tu me demander d'aller près de toi et de me mettre ainsi entre tes mains ?

— Ce n'est pas là ce que je te demande. Je veux simplement te parler. Je ne voudrais pas vous tuer. Si tu viens, je ne te ferai pas de mal et n'essaierai pas de te retenir de force.

— Dis-tu vrai ? Je pourrai retourner chez mes hommes même si nous ne nous mettons pas d'accord, toi et moi ?

— Certes. Je te le promets.

— Jure-le par le Prophète.

— Je prends Mahomet à témoin que tu pourras t'en aller quand tu le voudras.

— Alors je viens.

— Décidément, on aura tout vu, fit le Belge en souriant. Lenoir jurer par le Prophète !

Le chef arriva sur son canot. Lenoir commanda des pipes et du café et se rendit dans la cabine avec le Belge pour le recevoir.

Le chef noir était bien bâti, sauf pour sa poitrine étroite et concave, caractéristique de tous les peuples qui habitent des régions marécageuses. Il portait sur le front trois cicatrices parallèles. Chez les Nuehrs, on entaille ainsi les enfants dès leur jeune âge. On leur arrache également les dents de devant inférieures, ce qui donne à leur parler un accent indéfinissable.

Sur l'invitation du blanc, il s'assit, but une tasse de café et se laissa allumer une pipe. Après quelques bouffées, il poussa un grognement de satisfaction. Il n'avait jusqu'alors jamais fumé que de la poussière de mauvais tabac mélangée avec d'autres feuilles.

— Tu as dit, commença Lenoir, que tu n'étais pas encore vaincu. Crois-tu que vous ayez encore une possibilité de nous échapper ?

— Non, fit le noir avec une naïveté enfantine.

— Que penses-tu faire ?

— Combattre jusqu'au dernier homme.

— Et puis après ?

— Nous tuerions un grand nombre d'entre vous. Nous y sommes d'ailleurs forcés.

— Mais non.

Les traits du noir dépeignirent la plus vive surprise et il manqua laisser éteindre sa précieuse pipe.

— Tu ne veux donc pas continuer à te battre ? fit-il.

— Non. Ce serait inutile. Tu crois sans doute que le vainqueur doit tuer ses ennemis ou les emmener en esclavage. Je ne veux faire ni l'un ni l'autre. Je ne veux pas vous tuer et je n'ai pas besoin d'esclaves. Je suis chrétien.

— Chrétien ?

Il réfléchit un instant pour se souvenir de ce que signifiait ce terme.

— Sont-ce là les gens qui ont le droit de manger du porc ?

— Oui. Mais ce n'est pas là la principale différence qui nous distingue des disciples du Prophète. Notre religion nous commande d'aimer au lieu de haïr et de faire du bien même à nos ennemis.

— Et vous observez vraiment cette religion ? demanda le noir méfiant.

— Oui.

— Tu sais pourtant que nous sommes tes ennemis.

— Certes.

— Alors, tu dois nous faire du bien.

— C’est bien ce que j’ai l’intention de faire, fit Lenoir, amusé.

— Comment cela ?

— Cela dépendra de toi. Dis-moi franchement pourquoi Abou-el-Mot vous a recrutés.

— Pour faire des esclaves chez les Niams-Niams.

— Que vous a-t-il offert pour cela ?

— De la nourriture et des boissons, des vêtements comme nous en portons, un fusil à chacun, et un noktah pour chaque esclave que nous capturerons.

— C’est vraiment fort peu. On vous a donc recrutés pour la capture des esclaves ? Pourquoi donc avez-vous combattu contre nous ?

— Parce qu’Abou-el-Mot le voulait et que nous, ses alliés, devions le défendre.

— Vous avez vu combien il est dangereux d’être les alliés d’un chasseur d’esclaves. Votre amitié pour lui vous a coûté de nombreux morts et blessés.

— Oui. Ils sont nombreux, répondit le chef, abattu. Ta « medsa » (canon) avait grand faim. Elle a dévoré beaucoup d’entre nous, malgré sa petite gueule.

— Les as-tu comptés ?

— Oui. Il y a trente morts et deux fois plus de blessés. Un grand nombre ont même eu leur « compirah » (coiffure) traversée. Que faire ?

— Dis-moi à qui ces bateaux appartiennent.

— A un homme de Diakin.

— Est-ce un marchand d’esclaves ?

— Non. Ces bateaux sont son seul bien, et quand tu les auras brûlés, il sera très pauvre.

— Qui te dit que j’ai l’intention de les brûler ?

— N’importe quel vainqueur le ferait, ou les garderait pour soi.

— Les a-t-il loués pour une ghasouah ?

— Non. Ils devaient nous mener jusqu’à la sériba et revenir. Mais il a prolongé la location parce que le noquer d’Abou-el-Mot avait été brûlé.

— Eh bien, il les retrouvera. Dis-lui que je lui en fais cadeau.

— Ta bonté est sans égale. Mais comment veux-tu que je le lui dise ?

— Aussitôt que tu seras de retour à Diakin.

— J’irai donc à Diakin ?

— Oui, avec tes hommes. Je vous fais don de la liberté.

Le noir bondit, laissant tomber sa pipe.

— La liberté ? A tous ? A moi aussi ?

— Oui, à tous, y compris toi. Mais à une condition.

— Laquelle, laquelle ? Nous ferons tout ce que tu demanderas, pour peu que ce soit possible.

— Vous me remettrez toutes vos armes.

— Certes. Nous en avons assez d’autres chez nous.

— De plus, vous ne ferez aucune tentative pour retrouver Abou-el-Mot. Vous rentrerez chez vous le plus vite possible. Je vais partir dans ma dahabieh, et mes noquers resteront ici pour veiller à l’exécution de cet ordre. Ils vous suivront. Dès que vous ferez mine de retourner sur vos pas, ils vous extermineront. C’est compris ?

— Seigneur, nous serons heureux de pouvoir rentrer chez nous, et nous ne pensons pas le

moins du monde à rester. Abou-el-Mot nous a honteusement abandonnés, et si jamais je le retrouve, sa dernière heure sonnera.

— Bien. Par conséquent, tout est réglé et...

— Non, tout n'est pas réglé, interrompit le Gris, en arabe. J'ai, moi aussi, une condition à poser.

— Laquelle ? fit le chef. J'espère qu'il sera possible de la remplir.

— Bon. Je demande que vous coupiez vos « compirahs » et me les livriez.

Le noir parut terrorisé. Il fit un pas en arrière, leva les bras au ciel et s'écria :

— Seigneur, tu ne dois pas demander cela.

— Si, je l'exige. Nous avons des « sekakin » (couteaux) bien aiguisés, ainsi que quelques « makassa » (ciseaux) qui nous permettront aisément de les couper.

— Pourquoi veux-tu nous faire ainsi souffrir ?

— Souffrir ! Vous ferez attention, et cela ne fera pas mal.

— Tu te trompes. Nos compirahs sont dures comme de la pierre. On ne sait pas où la tête finit et où la compirah commence.

— Moi je le sais, car je suis « tabib » (médecin) et connais bien la conformation du crâne. Si je vous coupe un morceau de tête, je saurai vous la réparer aussitôt.

— Non, non, seigneur. Je crois sans peine que tu es un grand et célèbre « tabib », car tu as un nez terriblement long, et nous autres « abdi » (noirs) savons bien que plus le nez d'un homme est long, plus il est savant et intelligent. Mais même si tu peux nous couper nos compirahs sans douleur, tu ne nous imposeras tout de même pas la honte de nous obliger à rentrer chez nous privés de notre plus bel ornement masculin.

— Je ne peux pas faire autrement, fit le Gris. Vous avez mérité un châtiment.

— Si tu veux nous châtier, poursuivit le Nuehr, voici ce que je te propose. Un Nuehr préfère la mort à la privation de son plus bel ornement. Tire au sort la moitié de mes hommes. Tu pourras les tuer et prendre leurs compirahs. Les autres rentreront chez eux avec leurs compirahs. Tu pourras, de plus, garder les compirahs de tous nos morts.

Les deux blancs eurent peine à retenir leurs rires.

— Alors tes hommes vont tirer au sort, reprit le Belge. Et toi avec eux ?

— Moi ? Non. Je suis leur chef. Je risquerais de mourir si le sort me désignait.

— Alors, tu ne veux pas mourir ? Tu as bien raison. Mais je trouve tout à fait injuste que tu ne veuilles pas t'exposer à la mort en même temps que les tiens. Puisse ma mansuétude t'éclairer. Je renonce aux compirahs, mais j'exige que tu me livres ta boneta el oad-jak (bonnet orné de coquillages).

— Ma bornata el loulou (chapeau de perles) ! s'écria le noir en portant les mains à ce bonnet. Seigneur, mais tu ne peux pas vouloir une telle chose ! Songe que cette bornata est le signe de mon autorité de chef.

— Je le sais, mais ça m'est égal. Songe que tu peux par là sauver la vie de cent Nuehrs que le sort désignerait pour la mort.

— Qu'ils meurent. Que m'importe. Jamais un schah ni un malik (un roi ni un empereur) n'abandonne sa tadja (couronne) sans combattre. Que veux-tu faire de la mienne ? Tu ne veux tout de même pas devenir roi des Nuehrs ?

— Evidemment non. Mais tu es vaincu et dois nous livrer un signe de ta soumission. Certes, tu pourrais aussi essayer d'acquérir mes bonnes grâces en restant avec nous et en devenant notre ami et notre allié. En ce cas, tu pourrais garder ta tadja, ainsi que ta compirah, et tu recevrais en outre de nous pas mal de choses fort utiles.

En entendant ces mots, le noir fit une profonde aspiration et répondit :

— Seigneur, tu as soulagé mon âme d'un fardeau. J'ai eu grand'peur. Dis-moi de quelle façon je puis devenir votre allié.

Viens avec nous contre Abou-el-Mot qui vous a si honteusement abandonnés à votre malheureux sort.

— Seigneur, je le ferai volontiers, très volontiers. Il nous a sacrifiés pour pouvoir s'enfuir. Il a mérité par là notre vengeance. Il a déchiré son alliance avec nous, et j'en contracte une nouvelle avec vous pour régler mes comptes avec lui.

— Bien. Vous avez constaté que nous sommes plus forts que lui, et la sagesse seule vous commanderait de vous joindre à nous. En échange, nous vous donnons la vie, les armes, les compirahs, et à toi ta bornata el loulou. Vous aurez également une part du butin que nous ferons. Les troupeaux et les provisions d'Abou-el-Mot tomberont entre nos mains, ainsi que ses soldats, auxquels nous enlèverons leurs fusils pour vous les donner. Vous serez alors mieux armés que toutes les tribus des rivières, et vous pourrez facilement les soumettre.

— Seigneur, mais c'est là beaucoup plus que nous n'aurions jamais reçu d'Abou-el-Mot, fit le noir radieux. Tu nous donnes la grâce et la vie au lieu de la vengeance et de la mort. Vous aurez en nous des amis sur lesquels vous pourrez compter jusque dans les plus grands dangers.

— Je te crois. Mais vous avez encore un grand avantage. Mon ami l'effendi est également tabib. Nous nous occuperons de vos blessés et en sauverons un grand nombre. As-tu besoin de l'accord de tes hommes pour contracter alliance avec nous ?

— Pour qui me prends-tu ? protesta le chef. Je suis le roi de ma tribu et tous doivent m'obéir aveuglément. Mais ils le feront avec joie, car ils attendaient la mort.

— Bien. A partir de ce moment, nous sommes amis et alliés. Donne-nous la main et retourne sur le sandal. Quand nous saurons ce que tes hommes en pensent, nous irons panser vos blessés.

Le noir leur tendit la main et retourna sur le sandal.

— Alors, qu'est-ce que vous pensez de ma diplomatie ? dit le Gris à Lenoir.

— Très bien. Nous sommes assez forts sans les Nuehrs pour venir à bout d'Abou-el-Mot et d'Abd-el-Mot, mais un surcroît de forces ne saurait nous nuire, et il vaut toujours mieux transformer les ennemis en amis. Mais dites-moi pourquoi vous avez à ce point terrorisé le Nuehr au sujet de sa coiffure.

— Parce que j'aurais bien voulu avoir son bonnet et le rapporter en Europe comme curiosité ethnographique. Mais s'il y tient tant que ça, qu'il le garde. Allons voir la mine qu'ils nous font. Vous entendez leurs cris de joie ?

A travers les parois de la cabine qu'ils n'avaient pas encore quittée leur parvenaient les clameurs des Nuehrs qui hurlaient à l'envi : « Ya yefa ! Ya bakht ! Ya fahra ! » (O délices ! O bonheur ! O joie !) Et en sortant de leurs cabines, les deux blancs virent les noirs sauter et danser sur leurs bateaux comme s'ils étaient subitement devenus fous.

— Eh bien, j'ai fait du joli, fit le Belge. Il faudrait être psychiatre pour les ramener au calme, maintenant.

Le chef s'avança au bord du sandal et leur cria :

— Vous voyez la joie de mes sujets. Ils sont au comble du bonheur et veulent vous servir en toute fidélité. Maintenant, venez vite soigner nos blessés qui souffrent en vous attendant.

Avant de s'exécuter, Lenoir appela les capitaines des deux noquers. Il ordonna à Hasab-Mourad de rembarquer ses hommes, et leur apprit qu'ils devaient désormais considérer les Nuehrs comme des alliés, ce qui sembla les rassurer grandement.

Il s'agissait maintenant de ne plus perdre de temps si l'on voulait devancer Abou-el-Mot. On embarqua sur tous les canots des hommes chargés d'élargir le petit chenal traversant le champ

d’herbes. Entre temps, les blancs pouvaient s’occuper des blessés. En se rendant à sa cabine pour y chercher sa trousse chirurgicale, Lenoir croisa le « Fils du Mystère » et en profita pour l’interroger.

— Nous devons nous rendre à la Mayeh-Housan-el-Bahr. Sais-tu où elle se trouve ?

— Oui, Effendi. J’y suis allé plusieurs fois avec Ben-Wasa, en venant de la sériba d’Abou-el-Mot. Elle est célèbre pour les nombreux hippopotames qui s’y trouvent.

— Quand crois-tu que nous puissions y arriver, si nous avons toujours bon vent ?

— Si nous voyageons même la nuit, ce qui est fort possible en cette saison, vu qu’il n’y a ni pluies ni tempêtes et que le fleuve est libre, nous arriverons demain soir.

— Et pourrait-on y arriver à pied dans le même temps ?

— Oui, en faisant vite. A pied, on peut aller tout droit, tandis que les bateaux doivent suivre les courbes du fleuve.

— Cela ne me plaît pas beaucoup. Il est possible qu’Abou-el-Mot aille à la mayeh.

— En ce cas, nous devons faire comme la nuit dernière, et faire remorquer les bateaux par les canots. Nous avons assez d’hommes pour ne pas trop nous fatiguer. Les Nuehrs nous seront d’un grand secours, car ils rament mieux que les askaris.

— Viens dans la cabine m’aider à prendre la caisse à médicaments. Tu es habile et pourras m’aider à panser les blessés.

Le Slovaque entendit ces derniers mots.

— Effendi, fit-il, je aussi possède éminente habileté. J’ai déjà de nombreux blessés pansé. Je peux assister vous pour les Nuehrs.

— Bien, viens aussi, mon brave Istvan.

Et le « Père des Onze Poils » leur emboîta le pas en se rengorgeant fièrement...

CHAPITRE IV

A LA MAYEH DES HIPPOPOTAMES

Le lendemain, entre la prière d'Asr et celle du Mogreb, c'est-à-dire vers quatre heures de l'après-midi, les cinq bateaux atteignirent un endroit où le fleuve s'élargissait pour former un lac dont la traversée pouvait prendre une heure à la rame.

— Nous y sommes, dit le « Fils du Mystère » à Lenoir et au Belge, qui se trouvaient avec lui à l'avant de la dahabieh. Fais jeter l'ancre près de la rive, car si nous avançons davantage, nous risquons d'être aperçus.

— L'adjudant et ses hommes sont-ils donc au bord du lac ?

— Non. En prenant à droite dans le lac, et en allant jusqu'au fond, on arrive à un bras mort du fleuve. Il est très profond par endroits, ce qui fait qu'il ne se dessèche jamais, même en été. Aux endroits moins profonds, il y a des herbes et des roseaux, ainsi que des îles flottantes d'herbes qui ne se mettent en mouvement que sous l'impulsion du vent ou quand un hippopotame les déplace. C'est la Mayeh-Housan-el-Bahr.

— Nous pourrions par conséquent entrer dans le lac.

— Oui, mais l'adjudant campe au bord de la mayeh. Il est possible qu'un de ses hommes vienne au lac et nous voie.

— Tu as raison. Je vais faire jeter l'ancre et l'ombachi pourra nous renseigner.

Il y avait en effet parmi les Nuehrs un ombachi, c'est-à-dire un caporal, qui avait fui le camp de l'adjudant pour offrir ses services à Abou-el-Mot. Très inquiet sur son sort lorsqu'il avait vu la bataille perdue, il était fort heureux de s'être vu gracier en même temps que les Nuehrs.

La dahabieh s'approcha le plus possible de la rive et jeta l'ancre. Les deux noquers l'imitèrent. Les noquers de Diakin, qui arrivèrent un peu plus tard, en firent autant. Lenoir fit venir l'ombachi et l'interrogea.

— Connais-tu cet endroit ?

— Non, effendi.

— Et le lac à l'entrée duquel nous nous trouvons ?

— Non plus.

— Je croyais que tu y étais allé. Car c'est sur ce lac que s'ouvre la mayeh où campe l'adjudant.

— Tant que je suis resté chez lui, aucun de nous n'est allé au lac. Nous trouvions dans la mayeh tout ce qu'il nous fallait : des roseaux pour faire du feu, de l'eau et du poisson.

— Mais si tu venais avec moi en canot jusqu'à la mayeh, tu retrouverais l'endroit où sont tes

camarades ?

— Certes. Ils campent à sa pointe, à l'endroit qui est le plus loin à l'intérieur des terres. On peut le trouver facilement, même dans l'obscurité.

— La forêt va-t-elle jusqu'à la rive ?

— Oui.

— Est-elle dense ?

— Il n'y a de buissons qu'en dehors du bois, que l'on peut traverser facilement. Veux-tu que je te conduise ?

— Je vais réfléchir, fit Lenoir.

— Effendi, tu n'as pas confiance en moi.

— C'est vrai. Tu as trahi tes camarades.

— Mais ils étaient eux-mêmes des traîtres.

— Oui, mais tu étais leur complice et tu avais leur confiance.

— J'avais refusé. J'étais le seul ombachi qu'on avait laissé avec l'adjudant. Il était prisonnier et je le gardais. Il m'a persuadé de fonder une nouvelle sériba chez les Niams-Niams avec lui et mes cinquante askaris. Je me suis laissé convaincre, car il, m'avait promis que je partagerais le commandement avec lui. Mais dès le premier jour il se conduisit comme le seul maître. Alors je le quittai.

— Par dépit, par conséquent, et non par remords.

— Aie confiance en moi, effendi. Je ne peux ni ne veux revenir à Abou-el-Mot. J'ai parlé ce matin à Hasab-Mourad qui me prend à la sériba Madunga avec mon grade d'ombachi. Tu vois que je te serai fidèle.

— J'essaierai de te croire. Tu nous conduiras lorsque nous serons à terre.

Cependant, Lenoir aperçut un petit point noir qui s'approchait, venant de la rive opposée. Il saisit sa longue-vue et aperçut que c'était un petit canot monté par un seul noir. Lenoir prit aussitôt deux bons rameurs dans un canot, s'arma de son fusil et partit capturer le noir.

Ce dernier était parvenu vers le milieu du lac et semblait bien vouloir se diriger vers la Mayeh. Il aperçut le canot et voulut s'enfuir vers la rive sud du lac. Mais il fut bientôt rejoint par Lenoir.

— C'est un Akaba, dirent les rameurs niams-niams. Je le reconnais à sa coiffure.

Lenoir interpella l'homme, lui ordonnant de s'arrêter. L'autre continua à fuir.

Arrivé à une dizaine de mètres de lui, il le mit en joue et s'écria :

— Halte ou je te tue !

L'homme s'arrêta et fut bientôt rejoint.

— Qui es-tu ? demanda Lenoir.

— Hahli, de la tribu des Akabas, fit le noir en mauvais arabe.

— Où habites-tu ?

— Là-bas, sur la rive, fit-il en désignant la rive droite.

— Seul ?

— Les Akabas sont aux pâturages.

— Où vas-tu ?

— Je ne dois pas le dire. C'est défendu.

— Par qui ?

— Je ne dois pas le dire non plus.

— Je le sais. Un blanc te l'a défendu.

— Comment le sais-tu ?

— Six Arabes sont venus chez vous ?

Sans répondre, le noir fit une mine étonnée. Le blanc avait bien deviné.

L'homme était jeune et bien bâti, mais défiguré par un ulcère gros comme le poing sur la joue.

— L'un de ces hommes était très grand et très maigre, dit Lenoir. C'est lui qui t'a envoyé à la mayeh. Que t'a-t-il chargé de dire aux askaris, là-bas ?

— Pourquoi me questionnes-tu, puisque tu sais tout ? Je ne dois pas te le dire ou je mourrai.

— Eh bien, viens donc avec nous.

— Non, laissez-moi, s'écria le noir effrayé.

— Nous ne te ferons pas de mal. Je te donnerai à manger et même un peu de doukhchan (tabac), et puis tu pourras repartir.

Le visage du nègre s'éclaira de joie.

— Où faut-il te suivre ? s'écria-t-il.

— Sur notre bateau.

— Bateau ? fit-il, de nouveau effrayé. Vous avez trois bateaux, une dahabieh et deux noquers, dit-il, trahissant ainsi qu'Abou-el-Mot l'avait mis en garde.

— Non, dit Lenoir, nous avons cinq bateaux.

— Ah, très bien, parce que les gens des trois bateaux sont méchants.

— Nous sommes de braves gens. Je te donnerai du tabac et je t'enlèverai aussi le douhdi qui te fait mal à la joue.

— Alors je viens avec toi tout de suite. Le douhdi me fait très mal et beaucoup d'entre nous en ont.

Le douhdi (filaria) ou ver de Medine est un parasite très mince qui peut atteindre jusqu'à deux mètres de long et que les noirs attrapent dans les eaux impures qu'ils boivent. Sa présence provoque des enflures et des ulcérations très douloureuses.

Arrivé à bord de la dahabieh, Lenoir s'empressa de soigner l'Akaba. Il arriva, sans couper le ver, à en attraper la tête, et commença à l'enrouler autour d'un morceau de bois. Ce procédé permet de capturer le ver entier au bout de quelques jours. L'Akaba ne se tenait plus de joie.

— Très bien. Je suis guéri, fit-il. Et je montrerai aux Akabas comment se soigner. Mais vous allez aussi me donner du tabac ?

On lui donna un peu de tabac. Au comble de la joie, il s'écria :

— Ah, vous, vous êtes bons ! Ce n'est pas comme les gens de la dahabieh et des deux noquers.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait, ces gens-là ?

— Ce sont des bandits, des chasseurs d'esclaves.

— C'est le grand Arabe qui te l'a dit ?

— Oui.

— Quand donc est-il venu chez vous ?

— Il n'y a pas longtemps. Mais il est déjà reparti vers le sud avec les cinq autres.

— Sais-tu qui c'était ?

Un pauvre homme. Les bandits lui ont tout pris et maintenant ils vont dépouiller les askaris de la mayeh. J'allais les prévenir.

— Et tu allais leur dire que c'était le grand Arabe qui t'envoyait ?

— Non. Je ne devais pas le dire. S'ils me demandent quelque chose, je dois leur dire que j'ai vu trois bateaux et que j'ai entendu les bandits parler sur la rive, et qu'ils ont dit qu'ils allaient attaquer la mayeh.

— Et que t'a donné l'Arabe pour prix de ce service ?

— Rien. Il m'a dit que les askaris me donneront quelque chose. Ils me donneront peut-être du mikayil (alcool) et je serai très content.

— Tu aimes bien le mikayil ?

— Oh ! oui, beaucoup.

— Eh bien, je vais t'en donner.

Lenoir alla dans la cabine, versa un grand verre plein d'arack très fort que le Moudir de Fachoda lui avait donné, et conduisit l'Akaba dans un endroit écarté du bateau en lui disant qu'il lui permettait d'en boire une gorgée tous les quarts d'heure. Puis il le quitta, persuadé que le nègre ne tarderait pas à s'endormir du profond sommeil de l'ivresse. Il ne s'était pas trompé. Le noir ne put résister au plaisir d'avaler tout le verre d'un trait, et quelques instants après, il dormait comme une loutre.

— Il en a bien jusqu'à demain matin, fit le Belge, qui avait assisté à la scène. Maintenant, que faire ? Abou-el-Mot a l'air de vouloir traverser le fleuve en amont pour aller à Omboula. Nous le devancerons peut-être.

— Oui. A vrai dire, la mayeh nous prendra cette nuit. Mais Abou-el-Mot, fatigué par la longue course sans arrêt qu'il vient de fournir, devra dormir. Nous sommes reposés, et nous pourrons aussi trouver des montures chez l'adjudant.

— Quand l'attaquons-nous ?

— Pas avant qu'il fasse nuit. Nous irons en canot jusqu'à l'entrée de la mayeh, puis l'ombachi nous mènera sur la rive jusqu'au camp.

Le jour baissait. Lenoir avait décidé de ne pas attendre minuit, heure habituelle des attaques. Aussi fit-il embarquer ses hommes dans les canots, qui s'éloignèrent aussitôt.

Le « Fils du Mystère », qui connaissait le lac, menait le premier canot. Les autres le suivaient de très près. Le débarquement fut assez difficultueux en raison de l'abondance des roseaux à cet endroit. Cependant, il réussit à s'opérer dans le plus grand silence.

Lenoir et le Belge prirent la tête de la colonne, après avoir placé l'ombachi entre eux deux, afin de le surveiller de près. Il aurait pu avoir, en effet, des velléités de s'échapper pour tenter de rejoindre Abou-el-Mot. Leur méfiance était heureusement injustifiée.

Ils traversèrent sans trop de peine un bois assez clairsemé, et parvinrent enfin à un endroit broussailleux mais découvert, à la pointe de la mayeh. On aperçut deux grands feux, et, plus loin, Lenoir compta dix feux plus petits formant un demi-cercle autour de la pointe.

— L'adjudant est là-bas, près du grand feu ? demanda-t-il à l'ombachi.

— Oui, effendi. Quand nous nous approcherons, tu le verras.

— Pas encore. Que sont ces autres feux ?

— Ce sont les feux allumés par les sentinelles pour être à l'abri des bêtes sauvages.

— Il y a donc dix sentinelles ? Comment les relève-t-on ?

— Une seule fois, à minuit juste.

— Fort bien. Nous n'aurons donc aucun mal à nous en emparer, ce qui est nécessaire avant de nous approcher du camp. Tu vas nous aider.

— Très volontiers, effendi. Je tiens à mériter ta confiance.

— Tu connais tous ces hommes ?

— Oui. C’étaient mes subordonnés.

— Très bien. J’ai cent hommes avec moi.

Que vingt d’entre eux me suivent. Deux par sentinelle.

Il les désigna et les groupa autour de lui pour leur donner ses instructions.

— Nous avons suffisamment de cordes ? Prenez-en pour attacher dix hommes. Je prends les devants avec l’ombachi et vous suivrez en silence. Quand nous atteindrons la première sentinelle, couchez-vous pour ne pas être vus. L’ombachi s’approchera de lui et l’appellera par son nom. Il sera très surpris de voir surgir le caporal, qu’on croit mort. Pendant qu’ils parleront, je lui sauterai à la gorge par derrière. Restez couchés pour ne pas être aperçus de la sentinelle suivante. Mais qu’un de vous se glisse jusqu’à moi pour attacher l’homme.

— Que faudra-t-il lui dire ? demanda l’ombachi.

— N’importe quoi. Ce ne sera pas long. Il sera très étonné. L’essentiel est que tu l’écartes du feu pour que vous soyez dans le noir, et qu’il me tourne le dos.

— Compris, effendi.

— Bien. Je compte sur toi. Deux hommes resteront à chacun des postes que nous aurons pris, l’un pour entretenir le feu et l’autre pour garder le prisonnier, qu’il mettra dans l’obscurité, à l’écart du feu. Puis il regagnera le camp avec lui quand j’aurai pris l’adjudant. Je vous enverrai une estafette. C’est bien compris.

— Oui, firent les vingt hommes.

— Bien. Commençons. Que les autres restent ici jusqu’à mon retour. Si quelque chose ne va pas, je sifflerai. En ce cas, tous doivent se précipiter sur le camp et se rendre maîtres de l’adjudant et de ses hommes.

Ils se mirent en marche, Lenoir et le Belge en tête, accompagnés du Slovaque. Ils arrivèrent à l’endroit d’où le chasseur d’éléphants avait observé le camp avec Joseph Lenoir, à trente pas du premier feu. Laissant les autres derrière lui, Lenoir s’avança avec deux askaris et le caporal. A quinze pas du feu, ils se couchèrent et l’ombachi continua seul. Il s’arrêta à cinq pas du feu et, d’une voix étouffée, appela l’homme par son nom : Salef.

La sentinelle dressa l’oreille.

— Salef, répéta le caporal un peu plus fort.

L’homme jeta les yeux vers le feu suivant, situé à soixante-dix pas de là. L’appel venait d’ailleurs.

Au troisième appel de l’ombachi, il se leva, prit son fusil et demanda :

— Qui va là ?

— C’est moi. Tu ne me connais plus ?

Salef crut reconnaître vaguement celui qui l’interpellait.

— Avance et dis ton nom, fit-il.

— Non. Je ne veux pas me laisser voir. Ton feu est trop clair. Viens avec moi.

La sentinelle eut un geste de surprise et dit :

— Allah ! Les morts ressuscitent. C’est toi, ombachi ?

— Oui, c’est moi.

— Mais non, tu es mort, noyé, et dévoré par les crocodiles.

— Jamais de la vie. Je me suis jeté à l’eau exprès. Mais viens plus près.

— Califes et Prophètes ! fit l’homme. Un miracle.

Il s’approcha et se mit à tourner l’ombachi dans tous les sens, comme pour se convaincre de la réalité de sa présence. Il tournait maintenant le dos à Lenoir.

— Mais pourquoi donc es-tu parti ? demanda-t-il.

Il n'eut pas le temps d'achever. Lenoir avait bondi et ses deux mains enserraient son cou. Le souffle lui manqua. Il lâcha son fusil. Les deux askaris s'approchèrent et ligotèrent Salef. Le lâchant, Lenoir lui appliqua son couteau sur la poitrine et lui dit :

— Pas un cri ou je te tue.

Allah ! Allah ! souffla Salef.

— Nous ne te ferons pas de mal. Mais ne fais pas de bruit.

L'homme resta coi.

Un askari s'approcha du feu et l'autre se mît à l'écart avec le prisonnier, le couteau prêt à frapper.

— Quand je t'enverrai une estafette, lui dit Lenoir, tu lui détacheras les pieds et tu me l'emmèneras. Mais laisse-lui les mains liées.

Le Belge, suivi des autres, rejoignit Lenoir.

— Es-tu content de moi, effendi ? demanda le caporal.

— Très content. Fais-en autant pour les neuf autres, je te récompenserai.

Ils n'eurent aucune difficulté à s'emparer des neuf autres sentinelles et l'ombachi remplit son rôle à merveille. Cela fait, Lenoir, le Belge, le Slovaque et l'ombachi revinrent par le même chemin et constatèrent que tout allait bien auprès des feux. Revenus vers les askaris, Lenoir dit au Belge :

— Restez ici avec eux, je vais me glisser jusqu'au camp pour faire une reconnaissance.

— Est-ce bien nécessaire ? Nous n'aurons aucun mal à leur tomber dessus.

— Oui, mais j'aurai peut-être l'occasion de recueillir des renseignements utiles.

— Mais vous risquez votre vie.

— Soyez sans crainte, personne ne m'entendra. Si cependant je suis en danger, je tirerai un coup de feu. En ce cas, venez tous à mon secours. Mais tant que vous n'aurez pas entendu mon signal, je serai en sûreté et vous n'aurez pas à vous inquiéter, même si je reste longtemps.

Lenoir s'éloigna. Il parvint bientôt au voisinage du camp. Ce dernier se trouvait près de la rive, dans un endroit fort broussailleux. Aussi n'eut-il aucune peine à se glisser sans être vu.

Les chasseurs d'esclaves étaient installés entre les deux grands feux, afin d'être moins importunés par les moustiques qui infestaient la rive même. Au-dessus d'un des feux était suspendu un récipient de terre cuite où cuisaient des poissons pêchés dans la mayeh. Les esclaves emmenées faisaient cuire des galettes de dourra sur l'autre feu.

Les hommes avaient tous la pipe à la bouche. Ils avaient emporté de la sériba tant de tabac qu'ils pouvaient fumer tout le jour sans arrêt.

De l'autre côté des feux, on apercevait leurs bagages sous les arbres, mais Lenoir ne put voir s'il y en avait beaucoup. Il s'avança à quatre pattes jusque derrière deux buissons qui se trouvaient à cinq pas à peine du premier feu. Il s'accroupit entre ces deux buissons. Ils avaient maintenant vue sur tout le cercle des hommes. Ils étaient sans doute presque tous là, car il en compta quarante et un. Il reconnut au premier regard l'adjudant qui, assis non loin de lui, parlait.

— Je regrette qu'il se soit noyé, disait-il, mais tant pis ! C'était la volonté d'Allah. D'ailleurs, cet ombachi n'était pas un homme sûr. Il haïssait Abd-el-Mot, mais il tenait trop à Abou-el-Mot. On ne pouvait pas se fier à lui. Je l'ai toujours suspecté de vouloir s'enfuir pour nous trahir.

— Mais s'il était allé trouver Abou-el-Mot, ce dernier l'aurait tué pour le punir de sa trahison, fit un autre.

Je ne le crois pas, dit l'adjudant. Il lui aurait pardonné. L'ombachi aurait su présenter les choses de façon à se laver de tout soupçon. Mais alors c'eût été malheur à nous. Tombés entre les mains d'Abou-el-Mot, il nous aurait torturés de toutes les façons.

— C’est vrai. Et c’est pourquoi nous ne devrions pas rester ici.

— Mais nous sommes tout à fait en sûreté.

— Je ne crois pas. Si le maître vient à la sériba et la trouve en ruines, il ira chez les Djours, qui lui raconteront tout. Puis il viendra nous attaquer avec les Nuehrs qu’il a recrutés, et nous serons perdus.

— Oui. Mais il ne viendra pas maintenant.

— Qu’en sais-tu ?

— Je m’en doute. Est-il au courant de la ghasouah qu’Abd-el-Mot a entreprise sur Omboula ?

— Nullement. Abd-el-Mot l’a entreprise à ses propres risques.

— Abd-el-Mot serait-il allé à Omboula au moment où le maître va revenir ?

— C’est peu probable.

— Eh bien, moi, je vous dis qu’Abd-el-Mot n’est pas encore revenu d’Omboula et que, par conséquent, Abou-el-Mot ne revient pas encore. Nous sommes donc parfaitement en sûreté et nous pouvons tranquillement attendre ici le retour de la ghasouah.

— Es-tu sûr que les camarades d’Abd-el-Mot vont se joindre à nous ?

— Vous pouvez en être absolument sûrs. Je connais mes hommes.

— Espérons-le. Je le crois aussi d’ailleurs, car aucun d’entre nous n’aime Abd-el-Mot. Certes, nous aurons ensuite pas mal de difficultés. La ghasouah amènera un grand nombre de bêtes et d’esclaves. Ajoutes-y les troupeaux que nous avons ici. Cela fera un convoi assez peu mobile, et lorsque nous voudrons nous en aller dans le sud, il est à craindre qu’Abou-el-Mot n’arrive à nous rattraper avec ses Nuehrs.

— J’y ai pensé. Mais si les gens de la ghasouah passent dans notre camp, nous serons assez forts pour résister aux Nuehrs. Il y en aura tout au plus trois cents, et nous serons plus de cinq cents. Quant aux animaux, inutile de les emmener. Nous n’aurons qu’à les vendre.

— C’est difficile.

— Que non ! Nous les échangerons contre de l’ivoire.

— Excellente idée. Mais faisons vite.

L’adjudant tira une longue bouffée de sa pipe.

— Tenez, voyez quel chef je suis. Je suis parti hier à cheval et suis revenu ce soir. Savez-vous où je suis allé ?

— Tu nous l’as dit. A Omboula, pour voir ce qui s’y passait.

— Pas du tout. Je suis allé chez les Dors, pour l’ivoire.

— Très bien.

— Les Dors sont les marchands d’ivoire les plus célèbres de tous. J’ai vu leurs réserves cachées. Et le prix qu’ils m’ont demandé est insignifiant. Nous ferons une affaire comme Abou-el-Mot n’en a jamais fait.

— As-tu déjà traité avec eux ?

— Je leur ai dit combien d’animaux nous pouvions leur donner. Ils vont venir demain pour traiter l’affaire et apporteront de nombreuses charges d’ivoire.

— Demain ? A quelle heure ?

— Je leur ai dit que nous étions pressés. Ils vont marcher toute la nuit et seront ici au lever du jour...

A peine avait-il dit ces mots qu’on entendit le pas d’un cheval. Un cri retentit de l’un des postes. Un autre lui répondit. Puis on vit arriver le cavalier.

Les gens sautèrent sur leurs pieds et le regardèrent avec étonnement. Qui pouvait-ce être ? Il venait du Sud, de la direction d'Omboula. Etait-ce un messager d'Abd-el-Mot ?

Lorsqu'il se fut approché du feu et qu'on put apercevoir son visage, cette supposition se vérifia.

— Sois le bienvenu, Babar, lui dit l'adjudant.

L'arrivant sauta à terre et entra dans le cercle de ses camarades dont il ignorait encore la sédition.

— Vous ici ! Par Allah, je vous croyais à la sériba. Toi aussi, adjudant. Mais tu étais prisonnier. Abou-el-Mot t'a-t-il donc rendu la liberté ?

— Nous verrons cela plus tard. Dis-moi d'abord si la ghasouah a réussi.

Et comment ! Ils ont pris dans les mille esclaves.

— Et maintenant, vous retournez ?

Pas encore. Abd-el-Mot, mis en goût par ce premier succès, veut attaquer un autre village et y prendre encore autant de noirs.

— Il n'est donc plus à Omboula ?

— Non. Le terrain n'est pas assez propice à la défense. Et puis tout est brûlé. On peut s'attendre à ce que les Belandas viennent nous contre-attaquer. Il a donc partagé sa troupe. Il a continué sa route avec trois cents askaris pour prendre de nouveaux esclaves, et les deux cents autres sont revenus jusqu'à un endroit où l'on peut facilement se défendre contre une attaque.

— Où donc ?

— A une demi-journée de marche d'ici. C'est un étang à moitié desséché où, à l'aller, nous avons capturé deux blancs qui voulaient aller à Omboula pour prévenir les Belandas de notre ghasouah. Derrière cet étang se trouve une mayeh. Nous campons entre les deux.

— Et où vas-tu maintenant ?

— A la sériba, retrouver Abou-el-Mot.

— Allah. Il est donc de retour ?

— Vous devez le savoir mieux que moi. Abd-el-Mot est d'avis qu'il doit être revenu et il m'envoie lui demander de le rejoindre avec les Nuehrs car nous sommes trop peu nombreux pour convoyer tant d'esclaves et nous défendre en cas d'attaque.

— Diable ! hurla l'adjudant. Abou-el-Mot déjà revenu. Qui l'eût cru ? Il est peut-être déjà à notre poursuite.

— A votre poursuite. Vous avez donc quitté la sériba sans sa permission ?

— Oui... Et la sériba est en cendres.

— En cendres...

Atterré, il ne put achever.

— Mais oui, fit l'adjudant avec un sourire équivoque. La sériba est en cendres. Assieds-toi avec nous. Je vais te raconter ce qui s'est passé...

Lenoir en avait assez entendu. Il revint en rampant dans la brousse et rejoignit ses hommes.

— Nous avons attendu plus d'une heure, fit le Belge. Avez-vous appris quelque chose ?

— Hélas ! mon frère est prisonnier. Il est tombé entre les mains d'Abd-el-Mot avec le chasseur d'éléphants, à une demi-journée de marche d'ici.

— Et où est-il maintenant ?

— Je ne le sais pas encore. Mais je l'apprendrai.

— Alors, partons vite pour le délivrer.

— Naturellement. Mais nous devons passer la nuit ici. La ghasouah a réussi. Omboula est en ruines. Abd-el-Mot a pris mille esclaves et en veut encore davantage.

Et Lenoir lui raconta dans tous les détails ce qu'il avait appris.

Hélas ! s'écria le Belge, mon pauvre

Joseph ! Les misérables ! Malheur à eux s'ils ont touché à un seul cheveu de sa tête ! Attaquons-les tout de suite avant qu'il ne soit trop tard.

— Oui, dit Lenoir. Il est temps. Nous allons nous diviser. Nous avons quatre-vingts hommes et devons les encercler de façon à ce que pas un n'en réchappe. J'en prends trente et vais me mettre à l'endroit d'où j'ai écouté. Nous nous plaçons entre le camp et la mayeh, dans les buissons. Avec les cinquante autres, formez un demi-cercle qui entoure le camp du côté de la plaine, entre les feux et les animaux. Aussitôt que le contact sera établi entre nos deux groupes, nous attaquons. Inutile de tuer. La surprise fera son œuvre. Ne tirez que contre ceux qui feront usage de leurs armes. Leurs fusils sont avec les bagages, ils n'ont avec eux que des pistolets et des couteaux.

— Très juste. Il suffit de les étourdir à coups de crosse sur le crâne.

— Bien. Et pour vous indiquer le moment auquel il faudra attaquer, j'imiterai le cri d'un oiseau.

— Excellente idée. Vous connaissez le cri de l'autruche Abdimi ?

— Oui. Et je sais l'imiter. Ce sera mon signal.

— Le premier prêt poussera le cri, et si l'autre le répète, nous marchons.

Les deux groupes furent formés. Celui de Lenoir avait la tâche la plus délicate, car il devait parvenir jusqu'auprès du feu sans faire le moindre bruit. Fort heureusement, la conversation était devenue très animée autour du bivouac, dont les occupants ne purent rien entendre.

Lenoir se plaça au centre de son groupe, derrière l'adjudant, qu'il voulait frapper le premier. Mais il tenait surtout à capturer Babar, le messager d'Abd-el-Mot, qui seul pourrait lui apprendre ce qu'il voulait savoir.

A peine s'était-il accroupi que le Belge fit entendre le signal convenu. En même temps, Lenoir entendit l'adjudant dire à Babar :

— Maintenant, tu es au courant. Avec qui restes-tu ? Avec moi ou avec Abd-el-Mot ?

— Avec toi, naturellement, fit Babar. La vie sera tout autre avec toi, et je puis te dire que la plupart d'entre nous se rangeront de ton côté. Mais d'autre part, si Abou-el-Mot arrive, nous sommes perdus.

— Pas encore. Je ne crains rien.

— Songe que nous sommes cinquante, et qu'il emmènera plusieurs centaines d'hommes.

— Nous serons plus de cinquante. Nous n'allons pas attendre qu'Abou-el-Mot vienne nous étrangler ici. Demain à la première heure, les Dors arriveront avec leur ivoire.

Nous terminerons l'affaire en un rien de temps, et nous marcherons sur Omboula. Je lèverai l'étendard de la révolte et tous mes vieux camarades me suivront. Alors nous pourrons voir venir Abou-el-Mot. Une balle mettra fin à son autorité.

— Et la tienne commencera, fit Babar.

A ce moment, Lenoir répondit au signal du Belge et s'élançant en avant, asséna sur la tempe de l'adjudant un coup qui l'étendit à terre sans conscience. L'instant d'après, il avait abattu Rabar d'un maître coup de poing.

L'attaque se développa exactement comme Lenoir l'avait prévu. Tout se passa si vite que les chasseurs d'esclaves n'eurent même pas le temps d'esquisser un geste de résistance. Quelques minutes après, tous les hommes de l'adjudant et l'adjudant lui-même gisaient ligotés et réduits à l'impuissance, sans qu'un seul coup de feu eût été tiré de part et d'autre.

L’adjudant revint à lui. Son regard tomba sur l’ombachi.

— Allah ya sillib ! (Dieu tout puissant !) s’exclama-t-il. Protège-moi contre ce diable quatre-vingt-dix-neuf fois lapidé. Les esprits des morts errent sur la terre.

— Oui, répondit l’ombachi. Ils errent. Ce sont les djinn el intikam (esprits de la vengeance) qui poursuivent les traîtres. Tu m’as trompé ! Sois châtié maintenant. Je ne suis pas noyé, tu vois. J’ai sauté à l’eau exprès.

— Il est vivant, le misérable..., s’écria l’adjudant fou de rage. Mais quels sont ces hommes qui nous ont lié les mains ? Détachez-nous aussitôt.

— Aie patience, fit Lenoir, auquel s’adressaient ces mots. Tu ne porteras pas toujours ces liens.

— Détache-nous sans plus tarder, fit l’adjudant. Ignores-tu donc que nous avons encore des guerriers ?

— Les dix sentinelles sont en mon pouvoir depuis plus de deux heures, fit Lenoir d’un ton calme, et c’est un de mes hommes qui a laissé entrer Babar.

— Comment sais-tu mon nom ? fit ce dernier.

— Je le sais, et que cela te suffise.

Lenoir s’assit devant Babar et l’adjudant.

— Ce n’est pas parce que vous vous êtes révoltés contre Abou-el-Mot que je vous ai capturés. Je suis son ennemi et celui d’Abd-el-Mot. Je vous ai attaqués parce que vous avez fait partie de ses troupes. Il dépend de vous que je vous rende la liberté. Votre vie est dans ma main.

— Qui es-tu, effendi ? demanda l’adjudant.

— Tu n’as pas besoin de le savoir maintenant. Je veux te dire qu’Abou-el-Mot est revenu. Il est venu avec trois cents Nuehrs. Je l’ai attaqué et l’ai battu. Il est en fuite vers Omboula. Je l’y attaquerai et...

— Libère-nous, nous t’aiderons ! s’écria l’adjudant.

— Je n’ai pas besoin de votre aide. Vous êtes des traîtres. Et bien qu’Abou-el-Mot soit un grand criminel, je ne saurais vous employer contre lui. Vous avez mérité la mort. Votre grâce dépend de cet homme, ajouta-t-il en désignant Babar.

— Moi ? fit celui-ci. Que dois-je faire ?

— Me répondre avec franchise.

— Interroge.

— Vous avez fait deux prisonniers à une demi-journée de marche d’ici ?

— Oui.

— Dis-moi avant tout s’ils sont encore en vie.

— Oui. Ils vont bien. Mais Abd-el-Mot veut les tuer.

— Quand ?

— Quand il sera de retour à la sériba.

— Dieu soit loué ! Il n’est pas trop tard. Qui sont ces hommes ?

— L’un est un effendi étranger, un giaour, dont le visage ressemble au tien. Mais l’autre est un émir, un Arabe.

— Ba-rak-el-Ka-fi, répéta Abd-es-Sirr en portant la main à son front.

Et tout à coup il s’écria :

— Je le sais, je me souviens. Barak-el-Kafi, c’est le nom de mon père. Quand il faisait fouetter un sujet désobéissant, il disait toujours : « On m’appelle Barak-el-Kafi (Barak le fort). Tu

vas voir que j'ai mérité ce nom. » C'est pourquoi ma mère pâlissait quand elle l'entendait. Et l'homme qu'Abd-el-Mot a capturé est Barak-el-Kafi, émir de Kenadem ?

— Oui.

— Mon père, mon père. Je veux te retrouver. Effendi, partons tout de suite. Je veux le retrouver, le sauver, le libérer.

— Allons, Abd-es-Sirr, un peu de patience. Nous partirons au matin.

— Attendre jusqu'au matin ! C'est une éternité. Mon cœur veut partir, mais ma raison me retient. Tu m'as nommé le « Fils du Mystère ». Non, je ne dois plus porter ce nom. Le mystère est dévoilé. Je suis Messouf-Ben-Barak-el-Kafi-el-Kenadem. Je connais mon nom et ma patrie. Je m'en vais dans la nuit, sans quoi mon cœur éclatera de joie.

Il s'enfuit en courant. Lenoir s'abstint de le rappeler, sachant que le jeune homme reviendrait aussitôt qu'il se serait quelque peu calmé.

Le Belge détourna la tête pour masquer les larmes qui envahissaient ses yeux au spectacle de cette scène touchante.

Maîtrisant son émotion, Lenoir se tourna de nouveau vers Babar.

— Tu m'as dit qu'Abd-el-Mot connaissait cet émir. Ce dernier l'a-t-il reconnu ?

— Oui. Il l'a même appelé par son nom.

— Quel était ce nom ?

— Ebrid-ben-Lassa...

— Où sont les deux blancs ? Sont-ils avec les deux cents hommes qui sont campés près de la mayeh, ou avec les trois cents avec lesquels Abd-el-Mot poursuit son expédition ?

— Ciel, mais tu sais tout ! s'écria l'homme stupéfait. J'étais persuadé d'être le seul à savoir que notre troupe était divisée.

— Tu vois donc que je sais pas mal de choses et que je remarquerai certainement si tu ne me dis pas la vérité. Je veux et dois libérer ces deux captifs. Si tu m'y aides, je vous donne à tous la liberté.

— Tu nous en donnes ta parole ?

— Oui.

— En ce cas, je te dirai tout. Je te mènerai au camp de la mayeh.

On amena les sentinelles prisonnières. Les hommes constatèrent que leurs camarades étaient prisonniers comme eux. Ils cherchèrent des yeux le caporal. Mais ce dernier s'était placé de manière à éviter les regards de ceux qu'il avait trahis.

Les askaris se placèrent autour des prisonniers. Plusieurs d'entre eux allèrent visiter les bagages et en rapportèrent du tabac et de la merissa. Les femmes esclaves eurent fort à faire pour cuire des galettes pour tout ce monde.

Entre temps, le Belge et Lenoir se faisaient raconter par Babar tout ce qui s'était passé durant l'expédition vers Omboula. Il leur rapporta les paroles d'Abd-el-Mot et des deux prisonniers, aux côtés desquels ils avaient marché. Il leur décrivit la situation du camp et l'endroit où se trouvaient les deux captifs. Lenoir lui posa mille questions auxquelles Babar répondit souvent sans en comprendre l'utilité.

Babar déclara également qu'Abd-el-Mot reviendrait de sa nouvelle expédition le surlendemain. Il avait donné l'ordre de tuer les deux prisonniers aussitôt, au cas où le camp serait attaqué en son absence. A peine Lenoir eut-il entendu ces mots qu'il se tourna vers les quelques askaris assis autour de lui et leur dit :

— Qui d'entre vous aura le courage de revenir maintenant, la nuit, à la dahabieh dans un petit canot ?

— Moi, répondit aussitôt le « Père des Onze Poils ». Je volontiers irai à la notre dahabieh.

— Mais c’est dangereux.

— Effendi, tu donc pas savoir que j’être une intrépide Magyar ?

— Oui, je sais. Mais il vaut mieux que tu prennes avec toi deux askaris pour le cas où tu rencontrerais un hippopotame.

— Vous commandez, j’obéir. Mais quoi devrai-je faire sur le dahabieh ?

— Dis à Hasab-Mourad d’ordonner à tous les capitaines de mener les bateaux dans le lac dès la pointe du jour, et de les ancrer là où sont nos canots. Dis aussi que tout va bien. Ordonne à mon domestique de brûler du bois résineux et de la graisse, afin de me préparer une poignée de suie.

— Bien. Vos ordres elle sera exécutée avec zélée promptitude. Mais quand falloir-t-il revenir au camp ici ?

— Demain matin, tu précéderas les bateaux pour m’annoncer leur départ.

— Bien.

Il fit le salut militaire, désigna deux askaris pour l’accompagner et s’en fut.

— De la suie ? demanda le Belge. Pourquoi faire ?

— Pour nous déguiser en nègres, vous et moi.

— Vous parlez sérieusement ?

— Le plus sérieusement du monde.

— Mais pourquoi faire ?

— Vous avez entendu qu’en cas d’attaque, les prisonniers doivent être massacrés. Nous devons par conséquent les libérer avant d’attaquer le camp. Et pour cela, je veux m’y introduire, déguisé en nègre, avec vous.

— Je vous suivrai... malgré mon nez...

— Pour vous rassurer, je dois vous dire que nous n’entreprendrons cette équipée qu’à la nuit noire. Je commencerai par faire encercler le camp. Dans l’obscurité, nous ne courons aucun risque de nous faire remarquer à cause de votre nez.

— Alors, ça va. Je veux bien aller avec vous et me faire transformer en nègre. C’est même très drôle.

— Mais il faut nous déshabiller complètement et nous enduire le corps entier de suie et de graisse.

— Tant pis ! Cela m’est bien égal puisque je ne renierai pas pour longtemps ma noble race. Une fois n’est pas coutume. Alors, c’est entendu.

CHAPITRE V

AVENTURE PÉRILLEUSE

La tâche de ce jour riche en événements était remplie et le moment était venu de prendre du repos. Les askaris s'endormirent, excepté ceux qui étaient chargés de la surveillance des prisonniers. Cependant Lenoir et le Belge ne purent fermer l'œil, l'un parce qu'il savait son frère en danger, l'autre parce qu'il avait également à cœur le sort de celui pour lequel il ressentait une profonde amitié. Bref, le sommeil fuyait les deux compagnons.

Bientôt le « Fils du Mystère » se joignit à eux. Lui non plus ne pouvait dormir, troublé par la joie dont le remplissait l'espoir de voir bientôt se disperser les ténèbres qui entouraient son origine, joie à laquelle se mêlait une certaine inquiétude au sujet de son père.

Après minuit, les gardiens des troupeaux furent relayés. Les trois hommes s'étendirent alors, enveloppés dans des moustiquaires, s'efforçant de trouver le sommeil. Mais à tout instant, l'un d'entre eux remarquait que les autres s'agitaient nerveusement. Au petit matin, Lenoir se leva et se dégagea de sa moustiquaire ; il avait l'intention de faire un tour jusqu'au poste. Aussitôt le Belge se redressa à son tour et demanda :

— Avez-vous dormi un peu ?

— Non.

— Moi non plus. Je me suis juré de ne plus me coucher sur une mayeh. Ces sacrées mouches sont insupportables. Elles ont trouvé le moyen de s'introduire sous la moustiquaire. Si au moins elles s'étaient contentées de piquer mes semelles ! Mais ces sales bestioles n'ont rien trouvé de mieux que de s'en prendre à mon nez. Ma parole, elles manquent totalement de goût. Eh bien, je me lève, moi aussi. Qu'allons-nous faire ?

— Je pense aller voir ce qui se passe au poste.

— Cela n'a aucun sens. J'ai une meilleure proposition à vous faire. Faisons une petite partie de chasse à l'hippopotame. Qu'en dites-vous ? C'est le moment ou jamais.

— Excellente idée. Allons-y.

— Allons-y. Mais au fait, et les armes ?

— J'ai mon fusil.

— Ça ne suffit pas. Vous n'abattrez jamais un hippopotame avec un ou deux coups de feu, à moins de vous servir de balles explosives.

— Je n'en ai pas sur moi, je les ai laissées sur le bateau.

— Dommage. Moi, j'en ai quelques-unes, mais pas de votre calibre. Savez-vous seulement quel est le talon d'Achille de l'hippopotame ?

— Oui. La partie comprise entre l'œil et l'oreille.

— Si vous voulez. Mais il vaut mieux encore l'atteindre derrière l'oreille. Quand on touche exactement le point vulnérable, la balle traverse le crâne et la matière cérébrale. Vous venez du Nord et n'avez aucune expérience dans la chasse de cet animal. Mais votre frère et moi, nous avons fait notre apprentissage. Eh bien, je charge mes grenades, et en route.

Quand ils quittèrent le campement, le ciel commençait déjà à s'éclaircir à l'est. On pouvait distinguer les contours des arbres et des arbustes parmi lesquels les deux hommes se frayaient lentement un passage.

Ils ne prirent pas la direction de la mer, mais celle des bords du fleuve où ils avaient plus de chances de rencontrer un hippopotame. A la clarté de plus en plus nette, le Belge observait attentivement les environs. Soudain il s'arrêta et, en désignant une piste :

— Savez-vous qui est passé par ici ?

— Bien sûr. Un hippopotame.

— Parfaitement. Examinez bien la piste. La bête est sortie de l'eau par ici ; on voit nettement sa trace dans ce marais. A droite et à gauche, on remarque les empreintes des pattes et, au milieu, une traînée marquée par son ventre. C'est... Oh ! avez-vous vu ?

— Oui.

— Savez-vous ce que c'était ?

— Un oryctérope. En arabe, Abu-Batlaf, c'est-à-dire « Père des griffes ».

— Oui. Il doit ce surnom à ses longues griffes. Pour la première fois, j'ai vu ces griffes dans la collection de notre professeur d'histoire naturelle. C'était un brave homme, malheureusement il ne m'encaissait pas.

— Tiens ! observa Lenoir, et ils continuèrent leur chemin.

— C'est que, voyez-vous, j'avais la manie de lui poser des questions auxquelles les plus grands as n'auraient pu répondre. Ça l'agaçait et il s'était promis de prendre un jour sa revanche. Et il n'y a pas manqué. Et vous ne devineriez jamais à quelle occasion.

— Eh bien ? fit Lenoir patiemment.

— A l'examen. Savez-vous ce qu'il m'a demandé ? Il voulait ni plus ni moins que je lui dise pourquoi les oiseaux ont des plumes. Qu'en dites-vous ?

— Moi ? Mais ce n'est pas à moi qu'on a posé la question, c'est à vous. Qu'avez-vous donc répondu ?

— D'abord, je n'ai rien dit du tout. J'ai fixé le professeur comme un chien fixe la lune à midi, car je n'arrivais pas à comprendre où il avait bien pu dénicher une telle question. Puis j'ai réuni mes esprits et...

Il s'arrêta net. Une détonation venait de retentir à quelques pas à peine de là.

— Qui est-ce qui a bien pu tirer ? demanda le « Père de la Cigogne ». Cela avait presque l'air d'un coup de canon.

— Ce doit être le Slovaque, répondit Lenoir. Je crois avoir reconnu la résonance de son katil-elfil. Il est peut-être en danger. Hâtons-nous de le rejoindre.

Ils s'élancèrent dans la direction du coup de feu, cassant les branches qui leur barraient la route. Ils ne tardèrent pas, en effet, à entendre une voix appelant au secours.

— C'est bien lui, dit Lenoir.

Et en élevant la voix :

— Nous arrivons, Stephan, nous arrivons !

L'autre avait dû reconnaître la voix de Lenoir, car il répondit dans le français de son cru :

— Vite ! Vite ! Un monstre me manger le corps avec sa gueule.

Nul doute, il se trouvait en danger, probablement aux prises avec un animal redoutable.

Les deux hommes purent se rendre compte de la justesse de leur supposition quand, à la sortie du fourré, un spectacle significatif s'offrit à leurs yeux. Le fleuve formait à cet endroit une petite baie et les roseaux qui la bordaient indiquaient que c'était à cet endroit que l'hippopotame avait l'habitude de gagner la terre ferme. Cette nuit-là, l'animal s'était rendu comme d'ordinaire dans le fourré pour pâturer et y avait rencontré le « Père des Onze Poils » qui avait quitté son canot. Au lieu d'éviter l'hippopotame, l'imprudent avait tiré un coup de feu, et comme sa balle n'était pas parvenue à descendre l'animal, il se trouvait maintenant face à l'ennemi. Il avait laissé tomber l'arme déchargée et fixait la bête, muet de terreur. L'hippopotame, lui aussi, se tenait immobile, sans émettre un son, son énorme gueule grande ouverte.

A la vue de ses sauveurs, le Slovaque recouvra la parole :

— Tirez vite, sans quoi il moi avaler d'un seul coup. Et surtout visez juste, sinon nous perdus tous les trois.

Lenoir s'arrêta et épaula son fusil, mais le « Père de la Cigogne » protesta :

— Ne tirez pas. Vos balles ne sont pas assez puissantes. Laissez-moi faire, et vous verrez du beau travail.

Il mit en joue le point vital, derrière l'oreille, et déchargea. La détonation fut suivie de près d'un autre fracas. De la tête de l'hippopotame, des morceaux de chair et d'os volèrent en éclats. La masse informe de son corps s'agita, puis s'affaissa sur le sol. La gueule terrifiante se referma : la peau épaisse se plissa un instant, puis redevint parfaitement lisse. La bête venait de rendre son dernier soupir.

Le Slovaque fit un bond en arrière et s'écria :

— Touchez pas ! L'hippopotame peut simuler mort. Si encore vivant, il ne nous épargnera pas.

— Allons donc ! fit le Belge en riant. Il n'y pense même pas. Mais c'est maintenant seulement que vous avez l'idée de vous retirer de son chemin !

— Vous ne voulez pas que moi mettre à courir quand un hippopotame moi regarde. Quand je faire la moindre geste, il me couper la tête avec ses crocs. Vous n'avoir pas vu son gueule ?

— Si, mon garçon. Vous avez dû toucher à la mâchoire. C'est pour cela qu'il est resté la gueule grande ouverte. Il avait encore plus peur que vous.

— Possible, admit le Slovaque, cette fois en arabe. N'empêche que je n'avais jamais vu une bête d'aussi près, bien qu'il me soit déjà arrivé de chasser des éléphants et des hippopotames. Vous m'avez sauvé la vie et je vous aurais déjà depuis longtemps serré la main, si j'avais la certitude que l'hippopotame est bel et bien mort.

Il tendit même la main, mais sans oser se rapprocher du Belge qui s'était mis en devoir d'examiner la bête. La balle avait fait un énorme trou dans la tête et une grande partie de la matière cérébrale s'était échappée au dehors.

— Quel beau spécimen ! observa Lenoir, considérant l'énorme masse de chair. Il doit mesurer au moins quatre mètres de long.

— Oui, c'est un vieux mâle, dit le Belge. Cependant nos hommes seront bien contents de goûter à sa chair. Le lard d'hippopotame est un véritable régal ; les plus délicats le reconnaissent. Qu'en pensez-vous, Monsieur Ouskar ?

Ces paroles courtoises ne manquèrent pas de produire leur effet. Le « Père des Onze Poils », dont le cœur débordait de reconnaissance pour son bienfaiteur, lui saisit la main et déclara dans ce français dont il avait le secret :

— Oui, le lard être très bon. Moi avoir mangé lard cru, lard rôti, et bien régaler. Mais si vous

être pas venu, la viande de moi être un régal pour l'animal. Et vous avoir été mon ennemi...

— Pas du tout, protesta le Belge. Je n'ai jamais été votre ennemi. Nous avons été victimes d'un petit malentendu.

— Oui, moi j'avais bien comprendre. Vous pas voulu croire que moi être très grand savant. Mais si l'hippopotame m'avoir mangé, finie ma science, fini mon latin. Maintenant, nous grands amis pour toujours.

— Très volontiers. Gagner un ami vaut toujours mieux que gagner un adversaire. Donnez-moi votre main que je la serre bien fort. Dorénavant, il n'y aura plus de querelle entre nous. Nous allons arroser ce pacte d'amitié, et à partir de ce moment solennel, nous nous tutoierons. Mais que ferons-nous de notre gibier ? Si nous le laissons là, les crocodiles ne tarderont pas à éventer la charogne.

— Ouskar montera la garde, dit Lenoir. Quant à nous, nous retournons au campement, car nous avons besoin de renfort pour transporter la bête.

Le « Père des Onze Poils » ramassa son arme et la rechargea, tandis que Lenoir et le Belge se dirigeaient vers le campement. Ils n'étaient pas encore parvenus à mi-chemin, quand Lenoir s'arrêta tout à coup et, en désignant une touffe de fougères :

— Arrêtez-vous. Quelqu'un est passé par ici.

— C'est possible, répondit le Belge d'un ton parfaitement placide.

— Vous avez l'air de trouver ça tout naturel. Cependant, dans notre situation il faut avoir l'œil sur tout.

Il se pencha pour examiner le sol humide et limoneux. Quand il se redressa, une expression soucieuse se peignait sur son visage. Ce changement n'échappa pas à l'attention du Belge.

— Qu'y a-t-il ? Vous avez trouvé quelque chose qui vous déplaît ?

— Un homme a marché par ici pieds nus, tout récemment. Cette fougère ne porte plus trace de rosée.

— Quelqu'un est venu pour nous chercher, sans doute.

— Non. La piste ne part pas du campement. Au contraire, elle y conduit. Suivons-le en évitant de faire du bruit.

Ils se tournèrent à gauche. La veille, le fourré avait été piétiné à cet endroit, ce qui rendait difficile la recherche de la piste. Lenoir se hâtait, car il tenait à atteindre l'individu avant d'arriver au campement. Ils avançaient précautionneusement en se cachant sous les arbres. Lenoir, dissimulé derrière un tronc épais, s'apprêtait justement à faire un bond vers l'arbre suivant, lorsque le Belge le retint :

— Halte-là ! Je l'ai vu.

— Où ? demanda Lenoir en regagnant vivement sa cachette.

— Il est possible que je me sois trompé, mais je ne le crois pas. Comptez six arbres en avant.

Lenoir jeta un regard vers l'endroit indiqué. Sa vue était plus aiguë et surtout plus éduquée que celle du Belge.

— Vous avez raison, chuchota-t-il. Quelqu'un se tient par là.

— Qu'allons-nous faire ? S'il nous aperçoit, il prendra la clef des champs et nous n'en serons pas plus avancés.

— Cela n'a pas d'importance. Il peut bien nous apercevoir, ou plutôt vous apercevoir. Si nous avançons, il nous entendra sûrement parce qu'il semble se tenir sur ses gardes. Glissez-vous à gauche, dépassez-le et tournez-vous à droite, comme si vous vous proposiez de regagner le campement. Il se trouvera alors pris entre vous et moi. Faites en sorte qu'il vous aperçoive, mais ayez l'air de ne pas vous douter de sa présence. Quand vous l'aurez dépassé, il concentrera toute son attention sur vous et ne m'apercevra qu'une fois réduit à ma merci.

— Hum, cette idée n’est pas mauvaise. Surtout, tenez-le fort pour qu’il ne vous échappe pas !

— Fiez-vous à moi. D’ailleurs, je vous appellerai dès que je le tiendrai. Vous me rejoindrez aussitôt et, à nous deux, nous aurons vite raison d’un noir. Allez-y avant qu’il se remette en marche.

Le Belge s’exécuta. Lenoir ne le suivit même pas du regard, occupé à observer l’inconnu. Celui-ci s’agita bientôt comme s’il venait d’apercevoir quelque chose de suspect. Il s’accroupit contre le tronc et sembla observer attentivement l’objet cause de son inquiétude. Sans nul doute, il avait aperçu le Belge. C’était, pour Lenoir, le moment d’agir. Il se glissa en avant en mettant à profit les arbres. Enfin, il ne se trouvait plus qu’à quelques pas à peine du tronc qui servait d’abri à l’inconnu. Cependant, l’homme était invisible sous le manteau avec lequel il s’était complètement enveloppé, probablement pour mieux se fondre avec l’entourage. A ce moment, le Belge passa devant l’arbre d’un pas osé, l’air insouciant. Lenoir fut tenté de se ruer sur l’inconnu, mais il se ravisa, préférant attendre que celui-ci se redresse. Cela ne tarda pas. En deux bonds, Lenoir se trouva auprès de lui et le saisit à la gorge. L’homme poussa un cri, tourna son visage contre l’assaillant et fit un effort désespéré pour se libérer.

A la vue de ce visage, Lenoir faillit le lâcher. Il était affreusement mutilé : sa moitié droite, y compris le nez, manquait. Cet aspect horrifiant était rendu encore plus terrible par les yeux qui roulaient maintenant dans leurs orbites et où se peignaient les affres de la peur. Le crâne de l’homme était rasé et laissait apparaître une peau aussi sombre que celle du visage. Son âge était difficile à déterminer ; toutefois, il semblait assez avancé. Devant lui, sur le sol, se trouvait une forte massue dont l’extrémité était pourvue de pointes acérées. En dehors du couteau que l’homme portait à son cache-sexe, c’était sa seule arme.

Au cri de l’inconnu, le Belge accourut et aida Lenoir à ligoter les mains du nègre derrière son dos.

Jusque-là, les trois hommes n’avaient pas échangé une seule parole. Lenoir interpella le prisonnier en arabe :

— Qui es-tu et que viens-tu faire dans ces parages ?

L’homme lança aux deux Européens un regard sinistre et répondit :

— Et vous, qui êtes-vous et pourquoi m’attaquez-vous ?

— Parce que tu sembles être notre ennemi. Sans cela, tu serais venu à nous au lieu de te cacher.

— Faites-vous partie de la caravane de chasseurs d’esclaves qui a ici son campement ?

— Non. Mais réponds plutôt à mes questions. Que viens-tu chercher par ici ?

— Je viens acheter du bétail et différents objets.

— C’est donc toi que l’adjudant a attendu ce matin ? Pourquoi arrives-tu en cachette ?

— Par précaution. Je voulais me convaincre que l’adjudant n’avait pas menti. Comme je vois, tu le connais. Pourquoi prétends-tu alors que tu ne fais pas partie de sa caravane ?

— Nous poursuivons les chasseurs d’esclaves et avons fait prisonniers l’officier et ses hommes.

— Ainsi, tout son bien est maintenant entre tes mains ?

— Parfaitement. Néanmoins, tu ne seras pas venu en vain, car j’ai l’intention de conclure le marché avec toi.

La moitié normale du visage de l’homme se contracta sous l’effet de la colère.

— Qu’Allah te maudisse ! Tu n’en mèneras pas longtemps si large ! Rends-moi immédiatement la liberté, sans cela toi et tes hommes, vous irez en enfer aujourd’hui même, à l’heure où le soleil se trouve le plus haut dans le ciel.

— Et qui nous ouvrira la porte de l’enfer ?

— Mes guerriers, qui ne manqueront pas de venir me venger s'ils ne me voient pas rentrer.

— Tu parles comme un émir qui a sous ses ordres des milliers de guerriers. Puisqu'il en est ainsi, je te montrerai les forces dont je dispose. Lève-toi et suis-nous.

Lenoir venait en effet d'entendre une voix impérative venant du côté du fleuve et il supposait que les bateaux n'étaient plus loin. Il fit lever son prisonnier et, aidé du Belge, l'entraîna vers la rive. Ses suppositions se trouvèrent justifiées. Les bateaux approchaient, traînés par des remorqueurs et poussés par des vents favorables. Les embarcations étaient pleines de rameurs et le pont du grand vaisseau grouillait d'hommes.

— Allah akbar ! Que de bateaux ! s'écria le prisonnier stupéfait. Qui sont tous ces hommes et que viennent-ils faire ici ?

— Ils viennent pour supprimer tes guerriers. Et maintenant, dis-moi qui ira dans l'enfer : nous ou vous ?

— Mais c'est toute une flotte et tout un régiment que vous avez là.

— Suis-moi, je te montrerai encore d'autres hommes.

Il lui saisit le bras et le conduisit jusqu'au campement. Lorsqu'ils se dégagèrent du fourré et se trouvèrent en plaine ouverte, l'homme s'écria :

— Quelle armée ! Vous voulez donc conquérir le Soudan ?

— Non, tout ce que je veux, c'est châtier Abou-el-Mot.

— Châtier Abou-el-Mot ? C'est tout ? Tu n'as donc pas l'intention d'attaquer les villages des Bongos ?

— Non. Mais je veux rendre inoffensif Abou-el-Mot. Dès que j'y aurai réussi, je quitterai ces parages.

— Tu es prêt à le jurer ?

— Oui.

— Par tes ancêtres et par ta barbe ?

— Très volontiers.

— Qu'Allah te bénisse alors et te réserve une place au septième ciel. Si mes mains n'étaient pas ligotées, je t'enlacerais et te demanderais de me considérer comme ton ami et allié.

— Parles-tu sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement. Les séribas sont un véritable enfer pour la pauvre population de ce pays, et Abou-el-Mot est le diable en personne. Pas un jusqu'ici n'a eu la force ni le courage de lui résister, et il a étendu son réseau diabolique sur toute la région. Il doit posséder tout ce qu'il convoite et tout le monde lui obéit aveuglément. Ceux qui s'y refusent sont tués sur-le-champ ou réduits en esclavage. Mais voici que tu arrives à la tête d'une armée puissante, et il n'y a plus de raison de craindre Abou-el-Mot. Je te demande la faveur d'accepter mon secours et celui de mes guerriers dans la guerre contre Abou-el-Mot.

La joie et l'enthousiasme qui illuminaient le côté gauche de son visage ne pouvaient être feints.

— Ainsi donc tu n'es pas un allié d'Abou-el-Mot ? dit Lenoir.

— Jamais. Je le hais.

— Pourtant, tu venais traiter une affaire avec son adjudant.

— Une affaire ? ricana l'autre. Que non ! Je n'ai même pas d'argent sur moi. J'avais l'intention d'attaquer et de supprimer ces chiens maudits. C'est pourquoi j'ai eu un mouvement de dépit en apprenant que vous m'aviez devancé. Mais je ne vous envie pas ce butin. Dis-moi seulement où se trouve Abou-el-Mot. Il n'est plus aussi puissant qu'autrefois, depuis que son adjudant l'a quitté. C'est ce qui m'a donné l'audace de concevoir mon plan.

— Comment t'appelles-tu ?

— Abou-el-Dabbuhs[1] car la massue est mon arme préférée. Personne ne m'a encore égalé dans le maniement de cette arme.

— De combien d'hommes disposes-tu ?

— De deux cents.

— Tu as besoin de deux cents hommes pour en attaquer cinquante ?

— Il faut être nombreux pour suffire au transport des bêtes et il faut agir vite pour effacer toute trace derrière soi. Il ne faut pas qu'Abou-el-Mot apprenne ce qui s'est passé. Quatre cents mains n'y seraient pas de trop. Mais dis-moi quelle est ta décision.

Lenoir défit ses liens.

— Je te rends la liberté, et si tu dis la vérité, je t'accepte comme allié. Tu te tiendras à ma droite quand Abou-el-Mot, vaincu, se vautrera à mes pieds dans la poussière.

De la lisière du fourré où s'était déroulée cette scène, les trois hommes se rendirent au campement où les hommes de l'adjudant étaient assis ou couchés sur le sol, soigneusement ligotés. A la vue d'Abou-el-Dabbuhs, l'adjudant s'écria :

— Voici le cheik que nous attendions. Grâce soit rendue à Allah, car il plaidera notre cause.

Mais le cheik se contenta de lui donner un coup de pied accompagné d'un regard méprisant :

— Tais-toi, fils de chien galeux. Vous avez le sort que vous méritez. Si cet émir étranger ne vous avait pas faits prisonniers, vous auriez eu affaire à moi.

Tous les regards se posèrent sur le cheik, mais aucun n'exprimait autant d'étonnement que celui d'Abd-es-Sirr, le « Fils du Mystère ». Il s'était tenu à l'écart, en compagnie du « Fils de la Fidélité », mais dès qu'il eut aperçu l'étranger, il ne put détacher les yeux de lui.

— Qu'as-tu donc ? Qui est-ce ? Le connais-tu ? demanda Ben-Wafa.

— Je... c'est-à-dire, je crois le connaître, répondit Abd-es-Sirr, tandis que ses yeux s'écarquillaient encore davantage.

— Eh bien, qui est-ce ?

Il porta ses mains à sa tête, comme s'il voulait par ce geste venir en aide à sa mémoire. Mais en vain. Il se mit à arpenter le campement, se parlant à lui-même, marmonnant toutes sortes de noms ; enfin il vint s'accroupir près de Ben-Wafa. Bref, il faisait l'effet d'un homme qui a un mot sur le bout de la langue et n'arrive pas à le prononcer. Lorsque Lenoir et le cheik passèrent près de lui, il se tourna vers ce dernier :

— Puis-je vous demander de me dire votre nom ? Je sais que je suis encore jeune et que je devrais attendre que les plus âgés m'adressent la parole, mais Allah te récompensera si tu réponds à mon désir.

— Je me nommerai très volontiers. Je m'appelle Abou-el-Dabbuhs.

Abd-es-Sirr réfléchit un instant, puis se tourna vers son ami.

— Ce n'est pas le nom que je pensais, dit-il, déçu.

— Dans ce cas, ce n'est pas non plus l'homme que tu pensais.

— Pourtant, c'est bien lui. J'ai déjà vu quelque part ce visage mutilé, au temps où il n'était pas encore cicatrisé. Je n'étais alors qu'un petit garçon...

— N'est-il pas vrai que, selon l'usage arabe, le nom correspond toujours à une particularité de l'homme ?

— En effet.

— Eh bien, sais-tu comment j'appellerais cet homme ?

1 Le « Père de la Massue ».

— Comment ?

— Abou-en-Ruhs-el-Wihch[2].

A ces mots, le « Fils du Mystère » frappa des mains et s'écria :

— Hamdulillah, j'y suis ! Tu nommerais cet homme « Père de la Moitié du Visage », mais son nom était alors : le « Père de la Moitié ». J'y suis ! Grâce soit rendue à Allah et à tous les Prophètes !

— Je suis très heureux d'avoir pu t'être utile. Mais t'es-tu également rappelé quand et où tu as vu cet homme ?

— Oui, maintenant, je sais tout. Il est venu tout ruisselant de sang sous notre tente et ma mère a lavé ses plaies. Puis on l'a soigné longtemps. Il aimait à me prendre sur son sérir[3] et à bavarder avec moi. Je l'appelais « Père de la Moitié », car il n'avait plus tout son visage. Cet événement, comme beaucoup d'autres, s'était complètement effacé de ma mémoire et a surgi à nouveau lorsque mes yeux sont tombés sur lui. O Allah, Allah ! Je vais pouvoir parler avec lui de ma patrie et de ma mère.

— Si toutefois c'est bien lui.

— C'est lui, c'est bien lui. Ce ne peut être qu'Abou-en-Ruhss. Je vais le trouver.

Il voulut courir à l'homme, mais ce n'était pas la peine. Tout le monde l'avait entendu, sans excepter le cheik. Celui-ci s'approcha de l'adolescent et dit :

— Je t'ai entendu prononcer le nom d'Abou-en-Ruhss. A qui t'adressais-tu ?

— A vous-même, répondit le « Fils du Mystère ». N'est-ce pas votre nom ?

— Non. Mais il y eut un temps où j'étais appelé ainsi en manière de plaisanterie par un petit garçon dont la présence soulageait mes souffrances et adoucissait mes peines.

— Qui était-ce ? Dites-le-moi ! Vite !

Lenoir et le Belge s'approchèrent à leur tour du groupe. Tous étaient curieux de connaître le sujet de cette conversation animée.

— C'était à Kenadem, en pays de Dar Runga.

— Kenadem ! Kenadem ! s'exclama Abd-es-Sirr joyeux.

— Connais-tu ce pays ?

— Non, mais, par Allah, parlez-moi encore, répondez-moi, bien que je sois beaucoup plus jeune que vous. Comment êtes-vous venu alors à Kenadem ?

— J'avais fait le vœu de visiter le tombeau du célèbre Marabout de Tundzur. La route était longue, très longue, mais je parvins sans encombre à mon but et pus dire mes prières. Puis, allégé de mes péchés, je pris le chemin du retour. Mais entre la mer Rahat-Gerari et Kenadem, une caravane de pillards attaqua notre groupe de pèlerins. Quelques-uns d'entre nous se défendirent, moi dans le nombre. C'est dans cette lutte qu'un coup de sabre me priva de la moitié du visage. Allah fit en sorte que je perdisse connaissance pour m'épargner la douleur. Plus tard, un voyageur me trouva inanimé et découvrit que je respirais encore. Il m'emmena à Kenadem où je repris enfin mes esprits.

— Comment se nommait ce voyageur ?

— Barak-el-Kasi, l'émir de Kenadem. Il avait un fils qui permettait de plus beaux espoirs.

— Savez-vous si ses espoirs ont été réalisés ?

— Je l'ignore. Depuis, je ne suis pas retourné à Kenadem.

— Mais savez-vous comment s'appelait son fils ?

— Oui. Il lui manquait un orteil à chaque pied, aussi l'avait-on surnommé Mesuf-et-Tmeni-

2 Père de la Moitié du Visage.
3 Lit.

Sawabi-Ilidjr, « Mesuf-aux-Huit-Orteils ».

— Eh bien, regardez, dit l'adolescent en lui montrant d'abord son pied droit, puis son pied gauche.

— Schu halamr el adjib ! Quel miracle ! Toi aussi, tu n'as que huit orteils. A moins que tu ne sois...

— C'est moi-même. Je suis le garçon qui a joué avec vous et qui vous appelait par plaisanterie le « Père-de-la-Moitié ». Jusqu'ici, j'ignorais qui j'étais. Mais dès que je vous ai aperçu, tout m'apparut aussi clairement que si le Prophète lui-même m'avait dit que j'étais le fils de l'émir de Kenadem.

— Viens sur mon cœur, fils de mon frère de sang ! Tes amis seront désormais mes amis, et ma main se tournera contre tes ennemis.

Il prit dans ses bras le « Fils du Mystère » et le serra contre sa poitrine. Puis ils s'assirent, oubliant les autres, tant ils avaient de choses à se dire.

Cependant Lenoir se rappela que le « Père des Onze Poils » était resté seul près de l'hippopotame en attendant du renfort. Il annonça alentour qu'un husan-el-bahr venait d'être tué, nouvelle que les askaris accueillirent avec des marques évidentes de joie. Le « Père du Rire », accompagné d'un grand nombre de soldats, se rendit au bord du fleuve après que Lenoir lui eut décrit l'endroit.

Cependant que les soldats se pressaient avec leurs couteaux autour de l'hippopotame, les deux amis se prirent de querelle sans trop savoir pourquoi. Ouskar se jeta sur Hadji, et une lutte acharnée s'ensuivit, au cours de laquelle les deux adversaires tombèrent à l'eau. Les askaris, craignant les crocodiles, se précipitèrent à leur secours, mais bientôt la tête d'Ouskar, qui était un nageur émérite, émergea à la surface.

Il sortit de l'eau tout ruisselant, cherchant du regard le « Père du Rire ». Ne le voyant nulle part, il poussa des cris angoissés :

— Ma-hai hu ; wain fi jah. Il n'est pas là... Où est-il donc ?

— Ba'd taht el moi — dans l'eau, lui répondit-on.

— O Allah ! Il s'est peut-être noyé !

Oublieux de leur dispute, il se jeta à l'eau pour sauver son ami. Au bout d'un instant, le « Père du Rire » apparut à son tour et s'écria :

— Où est donc le « Père des Onze Poils » ? Je ne le vois pas.

— Il a plongé à nouveau pour te porter secours.

— Oh, le cher ami ! Il risque sa vie pour moi. Il faut que je le retrouve.

A peine eut-il plongé que le Slovaque surgit à la surface. Ne voyant toujours pas son compagnon, il se mit à crier avec désespoir :

— Il doit être mort. Il n'est pas possible de rester aussi longtemps sous l'eau. Il s'est noyé. Mais il faut que je retrouve au moins son corps.

— Reste donc ! lui cria-t-on. Il vient de se montrer, mais il a replongé pour te chercher.

— Oh, le cher ami ! Le brave garçon ! Mais il ne faut pas le laisser s'éloigner. Les crocodiles sont capables de le manger.

Une fois de plus, il disparut sous l'eau. Enfin les deux têtes réapparurent à une distance assez considérable l'une de l'autre. Les amis secouèrent l'eau de leurs visages et l'un cria à l'autre :

— Est-ce bien toi, la joie de mes yeux ? Mon bonheur n'a pas de bornes en te voyant sain et sauf, toi le soleil de ma vie.

— Je me hâte de t'enlacer, ô la douceur de mes jours !

Ils se précipitèrent l'un vers l'autre pour s'étreindre, puis sortirent de l'eau en se tenant par la

main. Au moment où ils montaient sur la rive, un des soldats s'écria :

— Les voilà, les crocodiles. Ils vous ont aperçus et maintenant ils veulent vous dévorer.

Les sillons qui fendaient l'eau prouvaient que l'homme disait vrai. Les bêtes elles-mêmes n'apparurent que plus tard, en faisant émerger leurs gueules sombres et aplaties.

— Hamdulillah ! Ils viennent trop tard. Tu m'as sauvé ! s'écria le Slovaque en passant son bras autour du cou de son ami.

— Charafalillah, oui, ils n'auront qu'à s'en retourner, répondit l'autre. Mais ce n'est pas moi qui t'ai sauvé, mais bien toi qui m'as sauvé. Sans toi, je serais la proie de ces abominables animaux. Qu'Allah maudisse leur nom !

Ils se répandirent en imprécations à l'adresse des crocodiles, à la manière arabe, en les envoyant au plus profond de l'enfer. Puis ils tordirent leurs vêtements pour les sécher tant bien que mal et entreprirent d'aider les soldats au dépeçage de l'hippopotame, en séparant soigneusement la graisse de la chair et en découpant de longues lanières. Celles-ci furent enfilées sur les lances et transportées au campement où elles servirent à la préparation d'excellents rôtis.

L'hippopotame avait fourni une quantité énorme de viande, de sorte que bien que les hommes fussent plusieurs centaines, chacun reçut un gros morceau qu'il put accommoder et consommer à sa guise. Les scènes auxquelles cet événement donna lieu auraient fait un sujet de fresque du plus haut intérêt.

Lenoir, le Belge, le « Père de la Massue » et Hasab-Murad s'étaient réunis pour le festin. Le rôti d'hippopotame fut très apprécié par Lenoir.

— N'est-ce pas qu'il est exquis ? demanda le « Père de la Cigogne ». Vous en chercheriez en vain un pareil en Europe. Mais je connais un plat encore plus savoureux, encore une spécialité des bords du Nil.

— De quoi voulez-vous parler ? s'enquit Lenoir.

— Du rôti d'éléphant. Mais il faut qu'il soit bien placé. Y avez-vous déjà goûté ?

— Il m'est déjà arrivé de manger de la chair d'éléphant. Mais j'ignore quel est ce morceau de choix.

— Je vous le dirai alors. Il n'est pas impossible qu'un jour ou un autre nous rencontrions, sinon toute une bande, du moins un de ces pachydermes, et que nous réussissions à l'abattre. Je vous ferai alors la démonstration.

Savez-vous où placer la balle pour descendre l'éléphant du premier coup ?

— Je crois. A la naissance de la trompe.

— Très juste, bien qu'avec une balle explosive on puisse tuer un éléphant en l'atteignant encore dans d'autres points vitaux. C'est justement la chair de la trompe qui est la plus savoureuse. C'est le meilleur rôti qui existe.

— La trompe d'éléphant ? Je l'aurais crue plutôt coriace.

— Quelle idée ! Elle est aussi tendre que la langue de renne. Toutefois, il faut avoir soin de l'accommoder avec une graisse appropriée. C'est avec de la graisse de rognons qu'il faut la faire revenir, mais alors c'est un vrai régal ! Je ne serais pas mécontent de voir surgir tout à coup un éléphant, pour vous mettre à même d'en juger !

— Quel gourmet vous faites ! dit Lenoir en riant. Pour un morceau de trompe, vous seriez prêt à affronter une troupe d'éléphants ! Vous oubliez donc les dangers qu'une telle rencontre implique ?

— Quand on ne les excite pas, les éléphants ne sont pas méchants. Mais il faut bien se garder de les mettre de mauvaise humeur. Savez-vous ce qu'on appelle les « solitaires » ?

— Bien sûr. Ce sont les éléphants qui, à cause de leur mauvais caractère, ne sont pas tolérés par leurs congénères et sont par suite condamnés à la solitude. Ces bêtes-là sont les plus redoutables

de toutes. Gare à celui qu'un solitaire surprend à l'improviste en lieu découvert !

— Je pense bien. Si un solitaire s'avisait de venir nous rendre visite, il ne manquerait pas de piétiner tout et c'en serait fait de nos bêtes. Je le dis à bon escient. J'ai eu déjà une expérience de ce genre avec les solitaires dans la région du Bahr-Djur. J'étais justement assis tranquillement avec deux Niams-Niams en train de plumer les oiseaux que nous venions d'abattre. Tout à coup, une secousse se produit, comme si un tremblement de terre... Qu'est-ce donc ? N'avez-vous rien entendu ?

Lenoir prêta l'oreille.

— On dirait une chute d'eau. Pourtant, il n'y en a pas dans les environs.

— Bien sûr qu'il n'y en a pas. Ça m'a l'air de tout autre chose... comme si on pouvait évoquer le diable avec les paroles... Il s'agit avant tout de mettre le bétail en sécurité.

Il sauta sur pieds, forma un cornet de ses mains et appela les hommes chargés de la surveillance du troupeau :

— Hrisihn, ruh el dakar, b'id b'id ruh ; el ifjal, el ifjal ! Gardiens, emmenez vite le troupeau ! Des éléphants !

Ce cri se répercuta dans tout le campement. On se précipita sur les armes. Les gardiens de troupeaux, avec des cris perçants, chassaient les bêtes vers la plaine dans la direction que le Belge leur indiquait en agitant ses deux bras, de sorte que de loin on eût pu le prendre pour un moulin.

Le bruit qui avait donné l'alarme venait de la gauche, du côté du taillis qui s'étendait au delà du coude de la mayeh. Maintenant, au milieu du vacarme général, on ne l'entendait plus. Mais la voix du Belge dominait tout :

— Raha, hudu, ja nas, willa nihma majit ! Taisez-vous donc, ou nous sommes perdus !

A nouveau on put entendre le bruit mystérieux, cette fois avec une force redoutable. Tout à coup un cri déchira l'air, si puissant qu'il aurait pu provenir d'une centaine de trompettes. Puis le pachyderme apparut à la lisière du taillis, la trompe en l'air, sa petite queue espiègle dressée comme une flèche. Une de ses défenses manquait. Par contre, l'autre était de dimension imposante et témoignait de l'âge très avancé de son propriétaire qui devait mesurer au moins quatre mètres de haut et cinq de long.

Avec sa trompe dressée, ses oreilles qui s'agitaient et son barrissement pénétrant, l'éléphant offrait un spectacle si impressionnant que la panique s'empara des Soudanais. Jetant leurs armes, ils s'enfuirent à toutes jambes pour se cacher dans les buissons ou grimper aux arbres. Leurs cris effrayés ne manquèrent pas d'attirer l'attention de l'animal.

Jusque-là il avait été aveuglé par une fureur dont on ne voyait pas encore la raison. Maintenant, il s'arrêta pour inspecter l'endroit. Il aperçut les hommes en fuite et le petit groupe de ceux qui avaient le courage de braver sa présence. Avec sa trompe, il décrivit un cercle dans l'air, puis, la levant aussi haut que possible, il s'élança sur les hommes.

L'objet de son attaque était le groupe d'Européens, le « Fils de la Fidélité » et le « Père du Rire ». Tous les autres, y compris le « Père de la Massue » et Hasab-Murad, avaient disparu. Quant aux prisonniers ligotés, ils gardaient une immobilité complète afin de ne pas attirer l'attention de l'animal.

Pourtant il y avait encore un autre qui n'avait pas fui à l'approche du danger ; c'était Abd-es-Sirr, le « Fils du Mystère ». Dès que l'éléphant avait apparu, l'adolescent, s'était jeté sur le sol et, au lieu d'éviter la bête, s'était mis à ramper au-devant d'elle.

— Sauve-toi, pour l'amour d'Allah ! lui cria le « Fils de la Fidélité ». Il t'écrasera comme une punaise. C'est un *hahchill !*

Ce mot signifie « solitaire ». Sans aucun doute, l'éléphant était un de ces spécimens reniés par leur troupe à cause de leur irascibilité, et redoutés même par leurs congénères.

— Oui, un hahchil ! confirma le Belge. Il se moque pas mal de vos balles. Si la mienne ne fait pas son affaire, nous sommes perdus.

Les hommes se tenaient serrés les uns contre les autres, leurs armes braquées sur l'animal. Mais le point vulnérable en question n'était pas visible, étant donné la position de la trompe.

Cette scène s'était déroulée naturellement avec beaucoup plus de rapidité que le récit ne peut le faire paraître. Quarante mètres à peine séparaient maintenant les hommes de l'éléphant.

— Dispersez-vous et tirez de côté, commanda le « Père de la Cigogne ». Nous pourrons mieux viser ainsi.

Lui-même fit un bond à gauche, et les autres suivirent son exemple, excepté le petit Slovaque qui s'agenouilla en criant :

— Allah nous faire la grâce envoyer la balle directement au cerveau. Sans quoi la bête moi briser le crâne.

Le coup de feu eut un double effet. Le « Père des Onze Poils » trébucha et tomba par suite du contre-coup.

— Ça y est, je suis perdu ! gémit-il en fixant désespérément l'animal.

Mais celui-ci ne remua pas sa trompe. Il semblait figé sous l'effet du coup de feu. Evidemment, cela ne dura que l'espace d'une seconde. Mais ce laps de temps suffit au Slovaque pour se mettre hors de danger.

Le « Père du Rire » sauta en avant et envoya une balle dans la trompe de l'éléphant, malheureusement sans atteindre le point vulnérable. Au même instant, le « Fils du Mystère » se dressa sur ses pieds, se précipita vers une des pattes arrière du solitaire, tira son couteau et blessa l'animal au niveau d'une articulation.

Cependant que nos chasseurs se défendaient bravement contre le solitaire, d'autres éléphants surgirent du fourré. Bientôt leur barrissement remplit la brousse. A la vue de ces nouveaux ennemis, le solitaire oublia les hommes. Il se retourna et s'élança au galop, sans se soucier de venger ses blessures.

Les éléphants étaient au nombre de douze et il ne se sentait probablement pas de force à leur tenir tête. La troupe était constituée sans doute par une famille ; à la tête avançait un vieux mâle, suivi de quatre mâles plus jeunes. Venaient ensuite quatre femelles flanquées de trois petits. Dans leur colère contre le solitaire, les éléphants n'avaient même pas aperçu les hommes. Ils s'élancèrent à la poursuite du fugitif avec une rapidité incroyable.

— Laissez passer les mâles et visez les petits. Ainsi on est sûr d'avoir les femelles ! s'écria le « Père de la Cigogne » avec sa présence d'esprit habituelle.

Ce disant il mit en joue la trompe du premier éléphanteau. Lenoir, qui vit son geste, en fit autant pour le second. Les deux coups de feu retentirent simultanément, suivis de près par un troisième provenant du fusil du Belge et destiné à la dernière des trois jeunes bêtes. Les éléphanteaux frappés par le « Père de la Cigogne » s'effondrèrent, le crâne fracassé. Lenoir lui aussi avait visé juste. L'animal s'arrêta et sa trompe eut un mouvement oscillatoire, tel le pendule d'une horloge. Il poussa un cri de douleur propre à glacer le sang dans les veines, puis trébucha.

— Il a eu son compte, lui aussi, déclara le Belge. Maintenant, postez-vous vite derrière de gros arbres !

Et pour donner l'exemple il alla se dissimuler derrière un tronc puissant. Les autres l'imitèrent ; seul, Abd-es-Sirr et Ben Wafa préférèrent se cacher dans les hautes herbes.

— Pourquoi cette retraite ? demanda le « Père du Rire » après s'être réfugié derrière le gros tronc, à côté du Belge. C'est nous les vainqueurs !

— Regardez un peu à droite. Ils ne tarderont pas à revenir sur leurs pas, répondit le Belge. Rechargez vos armes en vitesse ! Les femelles voudront venger leurs petits.

Il avait raison. Les mères avaient entendu le cri de l'éléphanteau frappé par la balle de Lenoir et avaient abandonné la poursuite pour venir en aide aux petits. Avec de forts barrissements, elles accoururent vers les petits et commencèrent à les flairer de tous côtés avec leurs trompes. La mère de celui qui avait été atteint mortellement se montra particulièrement tendre avec son « bébé » ; elle le couvrit de caresses et se posta près de lui comme pour le défendre contre des agresseurs. Mais ses soins ne servirent à rien. L'éléphanteau faiblissait à vue d'œil et, après quelques soubresauts, il s'écroula sur le sol, raide mort. Lorsque les trois femelles comprirent que leurs trois petits étaient perdus, elles levèrent leurs trompes d'un air menaçant et firent entendre des barrissements lugubres.

— Maintenant elles vont se mettre à notre recherche pour se venger de nous, chuchota le Belge.

— J'ai la sensation d'être réellement coupable, répondit Lenoir. Je suis profondément ému par la souffrance de ces mères. Il est impossible de voir avec indifférence leur douleur.

— Oui, l'homme est le carnassier le plus féroce des animaux. Mais voyez donc.

Il désignait le groupe d'éléphants.

— Une des femelles s'est effondrée auprès de son petit et ses barrissements se font de plus en plus plaintifs.

— Voici l'autre qui s'écroule à son tour. Ah ! je comprends maintenant... Devinez-vous ?

— C'est peut-être le « Fils du Mystère » qui...

— Parfaitement ! lui et Ben-Wafa. Ce sont deux garçons très courageux. Ils se sont glissés près des éléphants et ont fait travailler leurs couteaux. Mais il est temps pour nous de sortir d'ici, parce que ces deux imprudents sont capables de se mettre en mauvaise posture. D'autre part, il ne faut pas laisser souffrir trop longtemps les pauvres bêtes.

Les femelles hurlaient de douleur et de rage en essayant encore de charger leurs agresseurs, sans pouvoir les atteindre.

Le spectacle qu'elles offraient était vraiment intolérable. Fort heureusement, les deux Européens s'empressèrent de mettre fin à leurs souffrances en leur portant le coup de grâce.

— Maintenant, elles ne sentent plus rien, déclara le Belge tandis qu'il rechargeait le magasin de son fusil. C'est une fort belle chasse, il n'y a pas à dire. Six éléphants en un quart d'heure ! Pas mal, pas mal du tout ! Mais qu'attendez-vous pour recharger votre arme ? Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines.

— Vous pensez que d'autres éléphants vont venir ? demanda Lenoir, à qui ces paroles étaient adressées.

— Pas d'autres, mais le reste de la troupe. Quand les « messieurs » s'apercevront de l'absence des « dames », ils laisseront courir le solitaire et se mettront à la recherche de celles-ci. Les éléphants savent tout aussi bien que les hommes suivre les pistes.

— Mais j'espère qu'on n'en tuera plus ?

— Moi aussi. A vrai dire, c'est bien dommage pour les défenses des mâles. Les défenses du vieux chef pèsent au bas mot cent vingt livres la pièce. Mais regardez donc ! Quand tout est fini, les Soudanais sentent tout à coup leur courage revenir.

Les hommes commençaient en effet à surgir de derrière les buissons et, ayant constaté que le danger était conjuré, ils appelèrent leurs compagnons restés dans les refuges. Bientôt les indigènes entourèrent les éléphants, mais à peine eurent-ils commencé à les dépecer que des cris effroyables se firent entendre à l'ouest.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Lenoir. On dirait que les éléphants ont reçu l'alarme.

— Ce n'est pas possible. Attendons un peu pour voir ce qui se passe, fit le Belge.

Ils n'eurent pas besoin d'attendre longtemps. L'instant d'après les hommes se dispersèrent en poussant à nouveau des cris d'effroi. Bientôt il n'y eut plus trace des Soudanais autour des éléphants. Tous avaient regagné en hâte leurs cachettes. Ceux qui restèrent purent d'autant plus facilement observer les environs. Ils ne tardèrent pas à apercevoir un taureau qui avançait au galop en hurlant de peur. Il était poursuivi par le vieux mâle qui, tout à l'heure, avait la troupe d'éléphants à ses trousses. Celui-ci était facilement reconnaissable à sa défense cassée.

— Nom d'un chien ! s'écria le Belge. Nous voilà bien mal en point ! Tout dépend de la direction que prendra le taureau.

— De toute façon, il est perdu. L'éléphant court deux fois aussi vite que lui.

En effet, l'éléphant rattrapa bientôt le taureau et l'attaqua, si énergiquement à coups de trompe que la pauvre bête fut vite transformée en une masse informe.

— Grimpez aux arbres ! cria le Belge. Le solitaire s'agite trop pour qu'on puisse le mettre convenablement en joue.

L'éléphant gagna cependant à son tour le taillis. Il y pénétra aussi facilement que s'il n'y avait que des herbes sur son chemin, arrachant des troncs gros comme une cuisse humaine comme s'il se fût agi de plumes. Tout en courant, le « Père des Onze Poils » entendait derrière lui le fracas causé par le passage de l'animal, mais il n'osait pas tourner la tête. Tout à coup, il eut le pied pris dans une liane et s'effondra de tout son long, le visage contre le sol. Le « Père du Rire » venait justement de le dépasser quand il se releva et tira un coup de feu dans la direction du fleuve, dont il n'était plus éloigné que de quelques pas. Tout à coup il aperçut les pieds de son ami sur un grand arbre qui croissait au bord de l'eau. Il eut l'idée d'imiter son exemple, saisit une branche et détacha les pieds du sol. La branche suivante n'était pas très éloignée. Il s'en empara pour se hisser encore davantage, car à la hauteur où il se trouvait, l'éléphant pouvait l'atteindre très facilement. Il dut cependant y renoncer, car l'arbre, sans doute à la suite d'un coup de foudre, avait perdu sa frondaison. Il n'avait plus que trois branches, et encore la troisième était cassée à moitié, de sorte qu'elle ne pouvait soutenir qu'une seule personne. Hadji s'y était déjà installé. Son visage exprimait une sérénité parfaite, et à le voir on l'eût cru au septième ciel de Mahomet, et non point menacé par un danger de mort.

— Allah ! Que dois-je faire ? cria Ouskar, perplexe. L'éléphant me cueillera comme un fruit mûr.

— Avance sur la branche, lui conseilla le « Père du Rire ». Elle s'étend sur le fleuve et ce monstre ne pourra pas t'y atteindre.

— Allah kerihm ! s'écria le Slovaque après un instant. Que Dieu me protège ! Je suis suspendu au-dessus d'un repaire d'hippopotame.

Au même moment, l'éléphant gagna l'arbre, attiré par les cris d'Ouskar. Mais c'est Hadji qu'il aperçut le premier. Le « Père du Rire », sans y prendre garde, criait dans la direction de son ami :

— Reste où tu es, si tu ne veux pas être broyé par ce monstre ! Ne bouge plus.

L'éléphant fixait l'homme de ses petits yeux, prêt à se jeter sur lui. Heureusement, le refuge du « Père du Rire » était hors de sa portée. Réalisant sans doute qu'il n'avait pas à escompter le succès de ce côté-là, l'éléphant se tourna vers le « Père des Onze Poils ». Il s'avança jusqu'au bord du fleuve et allongea sa trompe vers sa proie. En vain. La distance était trop grande. Ouskar, rassuré, se mit à lancer à son assaillant des injures et des moqueries :

— Eh bien, mon vieux, tu as envie de me bouffer ? Regardez donc sa sale trompe ! Qu'attends-tu pour monter, on causerait un peu ensemble. Je te...

Il n'eut pas le temps de préciser ses intentions, car l'éléphant, pris d'une résolution soudaine, changea de tactique. Il venait de comprendre qu'ainsi engagée, la partie était perdue d'avance. Il enroula donc sa trompe autour de la partie inférieure de la branche et se mit à la secouer si fort que le « Père des Onze Poils », malgré ses efforts pour se maintenir, finit par tomber dans l'eau.

L’effort fourni par l’éléphant fut si grand qu’il fit perdre l’équilibre à l’animal lui-même. Ses pattes d’avant glissèrent sur le bord et, bien qu’il cherchât à se cramponner avec sa trompe à la branche, il ne parvint pas à se redresser, entraîné par le poids de son corps. La branche se cassa et l’animal roula dans l’eau, où il disparut.

Cependant, le moment d’après, l’animal, ou plutôt sa trompe, raide comme un cierge, surgit de l’eau. Le pachyderme avait fait en plongeant une rencontre inopinée avec l’hippopotame. Une lutte s’engagea entre les deux animaux, dont les hommes ne furent avertis que par les vagues violentes teintées de sang qui ne tardèrent pas à couvrir le champ de bataille. Au bout de quelques secondes, l’éléphant revint à la surface. Mais il n’avait plus de trompe. Les crocs puissants de l’hippopotame l’avaient privé de cet organe essentiel. La douleur et la rage lui arrachaient des barrissements que le langage humain serait impuissant à rendre. Il chercha son ennemi autour de lui. Celui-ci ne tarda pas à apparaître, à quelques mètres de là. L’éléphant se rua dans sa direction et lui enfonça sa défense dans le corps. Puis les deux animaux disparurent une fois de plus sous l’eau.

De temps à autre, on voyait surgir pour un instant tantôt le train arrière de l’éléphant, tantôt le flanc de l’hippopotame. Les vagues de plus en plus violentes formaient maintenant de véritables monticules, de sorte qu’il était impossible de suivre du bord les péripéties du combat.

Par bonheur pour le « Père des Onze Poils », cette lutte entre les deux géants du monde animal incita les autres habitants du fleuve à se tenir en respect. Notre homme put donc gagner le bord sans risquer une rencontre avec les crocodiles. Quand il sentit enfin la terre ferme sous ses pieds, il poussa un cri de triomphe :

— Hamdulillah ! Je suis sauvé ! Vous avez voulu me bouffer, sales bêtes. Maintenant, c’est vous qui serez bouffées. Venez donc voir comment j’ai eu raison de l’éléphant et de l’hippopotame.

Ces dernières paroles étaient lancées à l’adresse de Lenoir et du « Père de la Cigogne » qui se dirigeaient justement vers le bord.

— Nous n’avons plus rien à faire, dit Hadji en descendant de l’arbre. Les deux bêtes auront vite fait de s’exterminer sans notre intervention. Regardez donc ! L’éléphant cherche à retirer de l’eau le corps de son ennemi. Mais lui-même n’en a plus pour longtemps.

L’hippopotame était mort et un coup de grâce acheva l’éléphant affreusement mutilé. Encouragés par le coup de feu, les indigènes sortirent à leur tour de leurs cachettes et s’approchèrent, non sans prendre mille précautions, du groupe formé par les Européens. Lorsqu’ils se persuadèrent qu’il n’y avait plus rien à craindre, ils se mirent à chanter et à danser avec des transports de joie si bruyants que Lenoir et le Belge eurent beaucoup de peine à rétablir l’ordre.

On apporta des cordes des bateaux et les hommes se mirent en devoir de retirer les deux cadavres du fleuve, ce qui ne fut point tâche facile. Cependant Lenoir et le Belge, accompagnés de quelques Soudanais, retournèrent au campement, redoutant toujours le retour des éléphants à la recherche de leurs femelles.

CHAPITRE VI

GUET-APENS

Par bonheur, les prévisions des deux Européens qui s'attendaient au retour des éléphants mâles n'étaient pas fondées. Dès qu'ils eurent gagné leur campement, un des hommes occupés au bord du fleuve vint leur annoncer qu'un canot avait été aperçu sur l'eau, se dirigeant vers la mayeh.

Lenoir et le Belge s'y rendirent aussitôt, suivis de quelques hommes. Sur la bande étroite du Nil visible à cet endroit, le canot, actionné par quelques rameurs, passa en vitesse. Lenoir prit sa longue-vue pour mieux l'observer, puis la passa au « Père de la Cigogne ». A peine celui-ci eut-il jeté un coup d'œil qu'il cria au « Fils de la Fidélité » :

— C'est une embarcation de Niams-Niams. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Prends la longue-vue et regarde toi-même.

Ben-Wafa s'exécuta.

— C'est un vaisseau de guerre de notre tribu, s'écria-t-il, je vois au gouvernail Wahafi, le guerrier le plus habile de mon peuple. Il connaît parfaitement cette région. Il faut que je lui parle.

Il s'éloigna en courant et gagna la rive gauche de la mayeh à J'endroit où elle se jette dans le Nil. Il arriva à temps pour se trouver en face du canot. On put entendre les appels qu'il lança à l'adresse des occupants de l'embarcation, puis le cri de joie de ceux-ci. Ben-Wafa sauta dans le canot qui s'engagea dans la mayeh. Wahafi, l'homme du gouvernail, reconnut de loin le « Père de la Cigogne ».

— Je suis bien heureux de vous voir, s'écria-t-il. Nous ne sommes pas seuls, car des guerriers nous suivent.

— Et pourquoi donc ? demanda le Belge, tandis que le canot accostait et que les hommes débarquaient.

— Un marchand de Metambo est venu nous trouver. Il venait de la sériba d'Abou-el-Mot où il avait appris que celui-ci était absent et qu'il avait l'intention de nous attaquer aussitôt après son retour. Notre chef a décidé d'aller au-devant de lui. Il a réuni tous ses guerriers et m'a envoyé en reconnaissance pour voir ce qui se passe dans la sériba.

— Puisqu'il en est ainsi, suivez-nous à notre campement, nous aurons des choses intéressantes à vous raconter.

On tint conseil et il fut décidé que Wahafi et ses hommes retourneraient chez eux pour mettre au courant le roi de la nouvelle tournure que prenaient les événements. Les Niams-Niams allaient se rendre à Ombula pour rejoindre le Belge, Lenoir et leurs hommes.

Wahafi était sur le point de partir lorsqu'on aperçut un cavalier qui arrivait du sud. Le Belge

braqua sa longue-vue sur lui.

— C'est un blanc, dit-il, et il est armé jusqu'aux dents. Qui cela peut-il bien être ?

Wahafi prit la longue-vue et regarda à son tour. Il avait appris à se servir de cet instrument pendant le séjour du Belge chez les Niams-Niams. Dès qu'il distingua le visage du cavalier, il s'écria :

— C'est Dauwari, l'espion. La détresse et la mort s'abattent partout sur son passage.

— Tu le connais donc ? demanda Lenoir.

— Je ne le connais que trop bien, hélas ! quoique lui ne me connaisse pas. Je l'ai vu chez les Moros. A peine était-il parti qu'une caravane d'esclaves est venue attaquer la tribu. Il va de sériba en sériba et connaît tous les chasseurs d'hommes, car il traite des affaires avec eux.

Le nouveau venu ne manifestait pas la moindre inquiétude. Il vint tout droit vers le groupe d'hommes, descendit de son cheval, salua tout le monde et s'adressant à Lenoir :

— Je suis chargé d'une commission pour vous. Vous êtes bien les hommes d'Abd-el-Mot ?

— Et toi, qui es-tu ? s'enquit Lenoir sans répondre à sa question.

— Je suis soldat et j'ai rencontré la caravane d'esclaves commandée par Abd-el-Mot. Il m'a pris à son service et m'a chargé de vous retrouver. Il faut que vous vous rendiez sur-le-champ dans les montagnes de Gutta où vous le rejoindrez dans la gorge Es-Suvar.

— Qu'est-ce qu'il fait là-bas ?

— Il se propose d'attaquer quelques villages des Bundos. Il y arrivera après-demain. En vous dépêchant, vous pourrez y être le jour suivant.

— Comment t'appelles-tu ?

— Amar-ben-Suba.

Lenoir lui lança un coup d'œil perçant. L'homme soutint ce regard sans broncher. Ses traits révélaient à la fois de l'intelligence et de la fourberie.

— Pourquoi mens-tu ? dit Lenoir.

L'homme tira un pistolet de sa ceinture et s'écria d'un air menaçant :

— Si tu répètes ces paroles, je t'abats sur-le-champ. Je ne me laisse pas insulter.

S'il pensait intimider l'Européen par ce geste, il se trompait fort. Celui-ci d'un coup habile lui fit lâcher son arme, s'en saisit et lui asséna un violent coup de crosse sur la tête. L'étranger s'effondra. Au bout de quelques instants, il était désarmé et ligoté. Lorsqu'il reprit ses esprits, il s'écria :

— C'est ainsi que vous accueillez un messager ? Abd-el-Mot saura vous châtier.

— Tais-toi, nous nous moquons pas mal de tes menaces, répondit Lenoir. Tu es un ignoble menteur et tu as été traité comme tel. Tu n'es pas envoyé par Abd-el-Mot.

— Je vois que vous ne m'avez pas du tout compris.

— Sois sans crainte, nous t'avons compris mieux que tu ne penses, tu es Dauwari, l'agent des chasseurs d'esclaves.

— Tu te trompes. Je ne t'ai dit que la vérité, et si vous n'exécutez pas l'ordre que je vous apporte, vous aurez affaire à Abd-el-Mot.

— Tu veux dire à Abou-el-Mot.

— Non, je suis le messager d'Abd-el-Mot.

— Tiens, tiens ! Et quand a-t-il envoyé le messager précédent ?

— Je l'ignore. Il ne m'en a jamais parlé. Il vous en a donc délégué un autre avant moi ?

— Parfaitement. Si tu venais vraiment de sa part, tu le saurais. Il t'aurait dit qu'il nous avait

fait transmettre un tout autre ordre. Où l'as-tu donc rencontré ?

— A Ombula.

— Ce n'est pas vrai. Il ne se trouve pas là-bas. Et maintenant, on va te donner tant de coups sur la plante des pieds que tu finiras bien par avouer la vérité.

— Tu n'oseras pas faire ça, ma vengeance serait cruelle.

— Vermine, tu oses me menacer ? Tu paieras cher ton audace. Eh, vous autres, y en a-t-il un parmi vous qui sache bien donner des coups ?

Aussitôt, une vingtaine d'hommes se présentèrent. On coupa une forte branche d'arbre et on coucha Dauwari sur le dos. Un des hommes s'assit sur lui. Puis on redressa ses pieds et on les attacha à la branche dont chaque extrémité était maintenue par un homme. Un troisième apporta une botte de verges du fourré et commença à couvrir de coups les plantes des pieds de l'espion.

Le supplicié se mordit les lèvres. Il ne voulait pas laisser voir sa douleur, ni pousser le moindre gémissement, mais ne put y tenir. Dès le troisième coup, il poussa un cri sauvage, puis se mit à supplier ses bourreaux.

— Arrêtez - vous, je vous en conjure, j'avouerai tout, je vous dirai toute la vérité.

Lenoir donna l'ordre d'interrompre le supplice et se tourna vers l'étranger.

— Je te conseille de répondre exactement à toutes mes questions si tu ne veux pas avoir tous les os cassés. Tu ne viens pas d'Ombula et tu n'es pas envoyé par Abd-el-Mot, n'est-ce pas ?

— Non, gémit l'autre.

— Tu as rencontré chemin faisant Abou-el-Mot et ses Homr.

— Oui.

— C'est lui qui t'a chargé de cette mission.

— C'est exact.

— Pourquoi ? Quelles sont ses intentions ?

Comme Dauwari hésitait à répondre, Lenoir continua :

— Pas de réticence, parle tout de suite. Sinon ton châtiment reprendra. Même si tu ne me le dis pas, je sais de quoi il s'agit. Abou-el-Mot veut nous attirer dans un guet-apens.

L'homme restait silencieux, il fixait son vainqueur d'un air morne. Il l'aurait volontiers envoyé dans l'autre monde. Mais au même instant le Soudanais porteur de verges lui asséna deux nouveaux coups si vigoureux qu'il hurla de douleur et s'écria :

— Arrêtez ! Arrêtez ! Oui, vous l'avez deviné. On veut vous attirer dans la gorge Es-Suvar pour vous exterminer.

— De quelle façon ? Abou-el-Mot ne dispose que de peu d'hommes. Compte-t-il amener Abdel-Mot et les chasseurs d'esclaves dans la gorge ?

— Oui.

— Pourtant, il sait bien qu'il est trop faible pour combattre contre nous. Il doit rechercher d'autres alliés. J'imagine qu'il a envoyé un de ses Homr recruter des nègres, et, comme il n'a pas pu trouver de volontaires, il l'a dirigé dans une sériba. Ai-je raison ?

Dauwari hésita un moment, mais, à la vue du Soudanais qui brandissait ses verges, il s'écria :

— Ne me battez pas, je réponds. Abou-el-Mot a envoyé deux Homr dans la sériba Ulambo, dont le propriétaire est son ami.

— Bien, je te conseille d'être raisonnable. Tu es en mon pouvoir et tu vois bien que je ne badine pas. Tu es venu nous trouver en traître, tu mérites donc la mort. Mais si tu rejettes toute arrière-pensée, nous ne te ferons pas de mal et je te rendrai même la liberté.

— Est-ce vrai ? demanda Dauwari avec hâte. Jure-le-moi !

— Je suis chrétien. Ma parole vaut un serment. Abou-el-Mot compte-t-il sur les Nuehrs qui se trouvent entre mes mains ?

— Puisque tu m'as promis la liberté, je te dirai toute la vérité. Abou-el-Mot pense que tu as gagné les Nuehrs à ta cause à force de persuasions. Il m'a donc chargé de leur faire secrètement des promesses magnifiques et de les exciter contre toi en chemin.

— En chemin ? Que veux-tu dire par là ?

Comment Abou-el-Mot s'imaginait-il notre trajet ?

— Je devais vous amener à abandonner vos bateaux et à vous diriger à pied vers la gorge.

— C'eût été une marche de deux jours, pour laquelle bien des surprises nous étaient réservées. Maintenant, je suis suffisamment renseigné et je ne te tourmenterai plus. Tu resteras ligoté jusqu'au moment où tu ne pourras plus me nuire. Alors, je te rendrai la liberté. Les coups que tu as reçus étaient cependant bien mérités.

On emmena Dauwari à l'écart pour qu'il ne pût entrer en conversation avec personne. Après quoi, les deux Européens, le « Père de la Moitié », Wahafi, Hasab-Murad et les autres hommes de confiance tinrent conseil.

Il apparut qu'aussi bien Wahafi que le « Fils de la Fidélité » et qu'Abd-es-Sirr connaissaient parfaitement la gorge d'Es-Suvar. « Suvar » est le pluriel de « Sura », c'est-à-dire chapitre du Coran. Textuellement, la gorge d'Es-Suvar veut dire la gorge des suras. Wahafi expliqua ainsi l'origine de cette appellation.

— Jadis vivait dans cette gorge un pieux apôtre de l'Islam qui se proposait de convertir les nègres à la foi de Mahomet. Ceux-ci cependant ne voulurent pas l'écouter et, un jour, l'attaquèrent et le tuèrent. En mourant, il maudit ce lieu. Aussitôt les arbres s'abattirent, l'eau se tarit, la rosée n'apparut plus et les animaux désertèrent cet endroit désolé. Un jour, un autre Imam arriva dans ces lieux et leva la malédiction qui pesait sur eux. Il y planta autant de palmiers qu'il y a de suras dans le Coran, c'est-à-dire cent quatorze. Devant chacun d'eux il disait : « Hamdulillah issai jid eddinji[4], et put voir les arbres croître et s'épanouir. Depuis, c'est un lieu sacré et, en choisissant cet endroit pour nous exterminer, Abou-el-Mot commet un double crime. Pour le punir, Allah nous le livrera.

— En es-tu sûr ? demanda Lenoir.

— Absolument. Il ne pourra nous échapper. Nous nous rendrons à Es-Suvar non pas à pied, mais en bateau, et nous nous trouverons là-bas bien plus tôt qu'il ne peut le supposer. Je vous conseille de partir sans perdre de temps. Abd-es-Sirr et Ben-Wafa connaissent parfaitement la rivière et vous serviront de pilotes. Quant à moi, je me hâterai d'avertir le roi. L'endroit où il se trouve avec ses canons et ses hommes domine la sériba Ulambo, d'où Abou-el-Mot attend du renfort. Si les chasseurs d'hommes de là-bas se mettent à sa disposition et essaient de le rejoindre, nous leur barrerons la route.

— Nous ne pouvons pas partir tout de suite, car nous attendons les guerriers du « Père de la Moitié ».

— Ils seront là avant qu'une heure soit écoulée, dit le chef mutilé.

— Mais ils seront à cheval et ils ne pourront ainsi s'embarquer sur nos bateaux.

— Eh bien, ils n'auront qu'à laisser leurs montures ici. D'ailleurs, vous non plus vous ne pouvez pas emmener vos troupeaux. Vous serez obligés de laisser quelques hommes pour les surveiller jusqu'à votre retour. Mais, tenez, voyez-vous au loin tous ces cavaliers ? Ce sont mes hommes. Vous n'aurez même pas une heure à attendre.

— C'est parfait. Je vais donc regagner mon canot, déclara Wahafi. Demain soir, vous nous rejoindrez et après-demain nous serons à la gorge Es-Suvar. Nous étions venus ici uniquement pour chercher du gibier et poursuivre ensuite notre route. Mais nos plans sont changés puisque nous

4 Gloire à Dieu, le Créateur du Monde.

avons de la chair d'éléphant et que notre itinéraire se trouve modifié. Qu'Allah vous conduise et vous protège des attaques !

Les guerriers qui approchaient furent vite mis au courant par les hommes qu'on envoya en canot à leur rencontre. Ils ne furent donc pas étonnés de trouver un campement grouillant d'hommes. C'étaient des garçons robustes et bien armés, de précieux alliés en vue d'une bataille.

Le lendemain après-midi, lorsque le soleil touchait presque à l'horizon, la petite troupe atteignit l'endroit où le fleuve faisait un coude et se réunissait avec un cours d'eau moins important mais sensiblement plus large.

— C'est ici que nous nous engagerons, déclara Abd-es-Sirr qui se tenait sur le canot d'avant à côté de Lenoir et du Belge. Je connais cette région et je sais où le roi des Niams-Niams nous attend.

Avant même que les autres eussent eu le temps de répondre, un cri perçant frappa leurs oreilles et, l'instant d'après, une embarcation apparut au confluent. Le premier canot était suivi de plusieurs autres, de sorte que bientôt apparut une véritable flottille de guerre. Au gouvernail du premier canot se tenait Wahafi; c'était lui qui, en poussant un cri, avait voulu avertir ses alliés de son approche.

Les canots dirigés par Wahafi s'engagèrent sur le bras du fleuve et mouillèrent près d'un endroit couvert de buissons. Là ils trouvèrent un grand feu et un cercle de guerriers qui les accueillirent en brandissant leurs armes et en poussant des cris joyeux de bienvenue. Ceux-ci étaient groupés autour d'une sorte d'estrade faite de terre et de branchages, sur laquelle se tenait un homme portant un objet à chaque main. De loin, il était impossible de distinguer de quoi il s'agissait.

— C'est le roi des Niams-Niams, dit le Belge en se tournant vers Lenoir. Il aime recevoir ses amis sur une espèce de trône et avec à la main le sceptre et le globe impérial.

Lorsque le cortège atteignit le trône, les Niams-Niams se rangèrent en cercle et les Européens montèrent les quatre marches qui conduisaient au trône. Le Belge se dirigea sans cérémonie vers le roi, lui tendit la main droite et dit :

— Massik bilchahir ja malik ; kif chatrak. Bonsoir, roi, comment vas-tu ?

Le roi déposa son sceptre à son côté, saisit la main qu'on lui présentait et la secoua vigoureusement, puis répondit d'un ton bienveillant :

— Ilhand 'illa bschair ; wint kif hallak. Grâce à Dieu, très bien, et toi ?

— B'anzahrak fi châir, kamahr ; bichkur afdalak. En ta présence, toujours bien, merci, répondit le Belge.

Et il ajouta en désignant Lenoir :

— Je t'amène un ami que je recommande à ta bienveillance. C'est le frère d'Aswad, avec qui j'ai fait un séjour chez toi.

— Wahafi m'a déjà parlé de lui. Il ressemble à son frère et j'ai appris qu'on l'appelle le « Père des Quatre Yeux ». Qu'il soit le bienvenu.

Comme il gardait dans sa main droite celle du Belge, il déposa son globe impérial pour tendre sa main gauche à Lenoir. Cette poignée de main fut tout aussi vigoureuse que pour le Belge. L'aimable souverain se tourna ensuite vers le Slovaque et son ami et dit :

— Je vois aussi le « Père des Onze Poils » et le « Père du Rire ». Wahafi m'a également annoncé leur arrivée et...

Il ne put continuer, car le « Père du Rire » s'avança et l'interrompit :

— Excuse-moi, roi, il est vrai qu'on m'a surnommé ainsi, mais je ne permets qu'à mes amis les plus intimes de m'appeler par ce nom. Je me nomme Hadji Ali ben Hadji Iskak al Farési Ibn Hadji Otaïba Abou'l Asher ben Hadji Marwan Omar el Gandesi Hafid Iacoub Abd'Allah el Sandjaki.

— Ça va, ça va, dit le roi en riant. Ce nom est trop long pour ma langue, et comme je me considère comme ton ami, je t'appellerai comme les autres.

On présenta au roi le « Père de la Moitié » et Hassab-Murad, que le monarque accueillit avec la même cordialité. Ce n'est que lorsque tout ce cérémonial fut rempli que le roi se permit de saluer tendrement son fils Ben-Wafa. Il l'enlaça et le serra contre sa poitrine, puis en fit autant pour le « Fils du Mystère ».

On le mit sur-le-champ au courant de la situation.

— Il faut espérer que ton frère est en vie, de même que le chasseur d'éléphants, dit-il en se tournant vers Lenoir. Au cas où ils auraient été assassinés, Abou-el-Mot et Abd-el-Mot le paieraient par mille supplices. Demain, à la même heure, nous serons fixés, car nous gagnerons la gorge Es-Suvar avant le lever du soleil.

— Tu comptes donc marcher même pendant la nuit ?

— Nous ne marcherons pas, nous nous ferons porter par les eaux. Le fleuve nous amènera tout près de la gorge et nous n'aurons plus qu'à traverser la forêt, ce qui ne nous prendra pas plus d'une demi-heure.

Lorsque le plan fut arrêté dans ses détails, Lenoir proposa de s'occuper du gibier. On fit rôtir la viande d'hippopotame et d'éléphant pour l'empêcher de se décomposer. Puis on chargea les canots et on commença à embarquer les hommes. Les Niams-Niams, qui avaient prévu une traversée de nuit, avaient installé des torches pour éclairer la navigation. Le roi et les voyageurs les plus éminents occupèrent la première embarcation qui contenait facilement quarante hommes et à la proue de laquelle un foyer était installé sur des pierres. Le canot se mit en route et les autres le suivirent. L'adjudant et ses hommes furent remis en liberté avec leur bateau. On emmena cependant Dauwari et les deux Homr qui pouvaient se rendre utiles. Les deux derniers avaient baissé un peu le ton, voyant quelles grandes forces allaient s'opposer à Abou-el-Mot.

Ce voyage nocturne au milieu de la brousse endormie était plein de charme. Le monde animal, ou du moins ses représentants les plus puissants, reposaient dans leurs repaires. Mais des millions de vers luisants brillaient dans les ténèbres et des myriades de moustiques tournoyaient autour du feu en formant une véritable pluie d'insectes.

Le roi était assis près du feu, insensible aux piqûres. Quant à Lenoir et au Belge, ils se couvrirent la tête d'une moustiquaire. Derrière eux, le Slovaque s'entretenait à voix basse avec son ami Hadji. Le feu éclairait les rives du fleuve et promenait des lueurs vacillantes sur la flore aquatique des alentours.

Vers minuit, tous ceux qui n'avaient rien à faire s'endormirent, cependant que les rameurs continuaient à battre l'eau au rythme d'une mélopée monotone.

Lorsque Lenoir et le Belge se réveillèrent, l'obscurité était encore complète. Les hommes avaient déposé les rames, car la traversée était achevée. Les canots étaient déjà attachés à la rive. Le débarquement commença et on désigna des sentinelles pour monter la garde. Plusieurs nouvelles torches furent allumées et, une fois tout le monde chargé d'armes et de provisions, on se mit en route.

Le chemin menait à travers une forêt de tamariniers. Les arbres étaient très espacés, de sorte que la marche n'occasionnait aucune difficulté. Grâce aux torches qui éclairaient la route, les guides ne risquaient pas de s'égarer. Mais comme il était possible qu'un espion d'Abd-el-Mot se trouvât dans les parages, on évitait tout bruit.

Pendant une heure, on avança ainsi lentement, en silence. Enfin les hommes qui marchaient en avant en éclaireurs s'arrêtèrent et annoncèrent quelque chose au roi. Celui-ci communiqua aussitôt aux Européens qu'ils étaient arrivés à proximité de la gorge. Il leur demanda s'ils croyaient qu'il fallait y descendre tout de suite.

— Sous aucun prétexte, déclara Lenoir. Au cas où les ennemis se trouvent déjà en bas, ce

serait nous précipiter entre leurs mains. S'ils ne sont pas encore arrivés, nous pouvons attendre jusqu'à l'aube. Eteignez les torches. Nous allons nous installer ici. C'est le mieux que nous ayons à faire.

On suivit son conseil et les lumières furent éteintes. Les hommes, qui étaient plusieurs centaines, s'allongèrent sur le sol dans l'attente du prochain combat.

Tout comme le coucher, le lever du soleil est très rapide au Soudan. Soudain un chant d'oiseau se fit entendre et, comme obéissant à ce signal, une lueur blanchâtre commença à dissiper les ténèbres. Elle fit vite place à une clarté complète, et le chant du premier oiseau fut bientôt remplacé par tout un chœur.

Lenoir se leva et, accompagné du Belge, inspecta les lieux. Les guides ne s'étaient pas trompés. S'ils avaient fait cent pas de plus, ils se seraient heurtés contre le bloc de granit des montagnes de Gutta. La forêt s'étendait jusqu'au bord de la gorge. Là s'arrêtait toute végétation et on eût cherché en vain la moindre trace d'herbe sur la roche nue. Mais, plus bas, on apercevait les frondaisons des hauts palmiers, ondulés par la brise matinale. Il fallait donc supposer l'existence d'eau au fond de la gorge.

Le roi et Wahafi vinrent rejoindre les Européens. Wahafi jeta un coup d'œil en bas et dit :

— Vous pouvez voir d'ici les cent quatorze Nachl-Es-Suvar[5] plantés par l'imam pour lever la malédiction qui pesait sur ces lieux. En dehors de ceux-ci, vous ne trouverez pas un seul palmier dans la région.

— Il semble qu'il n'y ait encore personne, remarqua Lenoir. Nous avons donc devancé Abou-el-Mot et nous avons encore le temps de bien explorer la gorge. Où est le chemin qui mène en bas ?

— Il n'en existe qu'un seul pour monter et pour descendre, Il se trouve juste en face de nous. Je passerai devant pour vous conduire. Donnez l'ordre de se mettre en marche.

— Pas si vite. Penses-tu qu'il soit indiqué de faire descendre tout le monde dans la gorge pour y attendre l'arrivée d'Abd-el-Mot ?

— Je crois.

— Cela nous perdrait. Abou-el-Mot nous apercevrait en descendant et s'arrêterait. Nous serions encerclés par lui, sans possibilité de remonter, et la bataille devrait se dérouler dans ces conditions. Non. Je chercherai un moyen pour éviter le combat. Je ne veux laisser tuer ni même blesser ne fût-ce qu'un seul de nos hommes.

— Voyons, mais c'est impossible.

— Ne discutons pas là-dessus. Je ne déciderai ce qu'il y a à faire qu'une fois la gorge explorée. Je vais descendre, accompagné d'un seul homme, tu entends bien ? d'un seul homme. Les autres n'auront qu'à attendre mon retour. Je ne permettrai sous aucun prétexte que tout le monde descende pour camper dans la gorge. Agir de la sorte serait aller au-devant des désirs d'Abou-el-Mot et se jeter délibérément dans le piège.

— Mais de quelle façon comptes-tu le vaincre ?

— Ça, c'est encore à voir. Peut-être descendra-t-il lui-même dans la gorge pour y établir son campement. Alors, nous l'y bloquerons et c'est lui qui sera tombé dans son propre piège, Cependant, je ne le crois pas si bête.

— Ce n'est pourtant pas impossible, remarqua le Belge. Il ne nous attend que pour demain matin au plus tôt et il peut bien s'y installer pour la journée.

— C'est juste, je n'y avais pas pensé. Dans ce cas, hâtons-nous d'aller inspecter la gorge.

Laissant leurs compagnons derrière eux, Lenoir et Wahafi poussèrent jusqu'au bord gauche du ravin. A la tête du chemin, ils rencontrèrent un roc tellement abrupt qu'ils durent faire un petit

5 Les palmiers du Coran.

détour pour pouvoir commencer à descendre. Bientôt ils se trouvèrent devant une plaine herbeuse où se dressait le mont en forme de fer à cheval au centre duquel se creusait la gorge.

L'entrée de cette dernière devait être, selon l'estimation de Lenoir, large de douze pas environ. L'ayant franchie, ils purent embrasser entièrement du regard les murs qui la fermaient. Le site était étrange, vraiment unique.

En haut, on apercevait les frondaisons des tamariniers dominant les roches nues sur une hauteur de cent pieds environ. Tout autour, le sol formait une sorte de rempart pourvu d'un canal par où l'eau descendait dans un petit étang formé dans le creux d'un roc, tout près de l'entrée de la gorge. C'est cette eau qui alimentait les palmiers ornant le rempart à intervalles réguliers.

— Comptez-les, dit Wahafi à Lenoir. A droite, cinquante; à gauche, cinquante; au fond, sept, et à l'entrée, sept, cela fait cent quatorze. Et maintenant, approchons-nous pour voir comment ils s'appellent.

Il attira Lenoir vers le palmier le plus proche. A hauteur d'homme, le palmier portait une inscription arabe gravée dans l'écorce.

Ils purent lire : « el Fathcha »; sur l'arbre voisin, « el Bakara »; sur le troisième, « el Ajli el Amran »; sur le quatrième, « el Niswal », et sur le cinquième, « el Tauli », c'est-à-dire : « l'introduction », « la Vache », « la Famille d'Amran », « les Femmes » et « la Table ». Ce sont les titres des cinq premiers chapitres du Coran.

Ils s'avancèrent jusqu'au centre de la gorge. Cela leur suffit pour se persuader que le chasseur le plus habile n'aurait pas été capable de grimper à l'assaut de ces murs de granit. C'est tout ce qu'ils voulaient savoir. Ils reprirent donc le chemin du retour, non sans avoir pris soin d'effacer les traces de leurs pas sur l'herbe.

CHAPITRE VII

LA GORGE DES SURAS

Lenoir et ses compagnons ne tardèrent pas à se rendre compte de la justesse de leur tactique. Dès qu'ils eurent quitté la gorge, le « Père des Onze Poils », en leur indiquant la plaine, leur dit dans son français inénarrable :

— Attention à vous. Là-bas, des points noirs bougeant, sans doute les ennemis de nous. Vite cachette pour qu'eux voient pas nous.

Les hommes se retirèrent dans le fourré et virent bientôt, en effet, quatre ou cinq points qui avançaient en ligne droite dans la direction de la gorge. Ils grossissaient à vue d'œil. Au bout de dix minutes, on put distinguer cinq cavaliers suivis de nombreux piétons.

— C'est Abou-el-Mot avec ses chasseurs d'hommes et les nègres faits prisonniers, dit le Belge. Tant mieux, on n'aura pas à les attendre longtemps. La danse ne va pas tarder à commencer.

— Une bien triste danse, sinon pour nous, du moins pour nos adversaires, répliqua Lenoir.

Puis, en se tournant vers le roi :

— Je reste ici avec mon ami pour observer la caravane. Vous, retournez auprès de vos hommes pour les mettre au courant de l'arrivée de l'ennemi. Qu'ils ne bougent pas et attendent patiemment notre retour. Bâillonnez les deux Homr et Dauwari pour qu'ils ne puissent trahir par un cri notre présence.

Le roi s'éloigna, suivi des autres ; seuls, le Belge et Lenoir restèrent à leur poste. Ils virent bientôt un cavalier se détacher de la queue de la caravane et galoper vers l'avant-garde, sans doute pour donner un ordre.

— Ça doit être Abou ou Abd-el-Mot, dit le Belge. Il enverra certainement des hommes en reconnaissance pour s'assurer que tout va bien.

C'était exact. Parmi les cinq cavaliers qui se trouvaient en tête, deux partirent en avant et ne tardèrent pas à atteindre l'entrée de la gorge. C'étaient des individus barbus au teint fortement hâlé. Sans doute croyaient-ils impossible la présence d'hommes à cet endroit, car, sans observer la moindre précaution, ils s'élancèrent résolument dans la gorge. Au bout de quelque temps, ils remontèrent et allèrent rejoindre leur caravane pour faire leur rapport.

Celle-ci s'était entre temps considérablement approchée, de sorte que les deux Européens pouvaient facilement distinguer ses membres. Lenoir haletait maintenant en serrant les poings.

— Dans dix minutes, je saurai si mon frère est encore en vie.

Un spectacle cruel s'offrait à leurs yeux à mesure que la caravane d'esclaves s'approchait.

Du cheval de l'un des cavaliers partait une corde passée autour du cou des quinze nègres qui avançaient à sa suite et dont les mains étaient liées derrière le dos. Les noirs étaient complètement nus et leurs corps étaient couverts de traces de coups. Sans doute les fustigeait-on chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Venaient ensuite trois cavaliers tirant à leur suite douze nègres également ligotés. Chacun de ceux-ci portait en outre, attachée aux pieds, une énorme entrave de bois. Ils étaient couverts de plaies et marchaient avec peine.

Derrière eux, précédés par quelques cavaliers, marchait un nouveau groupe d'esclaves portant la « cheba » tant redoutée, une sorte de joug en bois qui enserre le cou du prisonnier.

Puis on vit apparaître les femmes et les jeunes filles, épuisées et courbées sous de lourds fardeaux. Elles avaient les chevilles étroitement reliées par des cordes, ce qui ne leur permettait de faire que de très petits pas et rendait leur fuite tout à fait impossible. A leur suite avançaient les adolescents dont le visage affreusement enflé exprimait une peur indicible. On leur avait fait subir le « goulouf », c'est-à-dire une triple incision à chaque lèvre, marque de l'esclavage. Leurs plaies suppuraient et attiraient des nuées d'insectes.

Une autre partie de la caravane était constituée par des nègres dont les mains étaient attachées aux genoux, de sorte qu'ils ne pouvaient avancer que le torse plié en deux. Bref, le langage humain est impuissant à rendre les tortures auxquelles les négriers avaient eu recours pour empêcher leurs prisonniers de prendre la fuite. Tous les captifs étaient visiblement affamés et torturés par la soif. Cette marche nocturne avait achevé de les exténuer.

Le cortège disparaissait peu à peu dans la gorge, mais Lenoir n'avait pas encore découvert son frère. Son cœur battait à coups précipités et il sentait le souffle lui manquer. Il grinçait des dents si fort que le Belge put l'entendre. Il essaya de le consoler.

— Ne désespérez pas, les chefs ne sont pas encore passés et il y a tout lieu de croire que c'est à leurs côtés qu'on verra des prisonniers aussi éminents que votre frère et le chasseur d'éléphants.

Enfin s'approchèrent deux cavaliers qui marchaient de front. Ils portaient des haïks blancs. A peine Lenoir eut-il aperçu le visage de l'un d'eux qu'il murmura d'une voix étouffée :

— C'est Abou-el-Mot, le voilà !

— Oui, c'est bien lui, fit le Belge, et l'autre c'est Abd-el-Mot. Voyons maintenant ceux qui sont à leur suite. C'est lui, il est vivant grâce à Dieu !

En effet, c'était Joseph Lenoir et le chasseur d'éléphants. Ils étaient en assez bon état et portaient encore leur costume.

— Dieu soit loué, chuchota Lenoir. Je voudrais courir à lui et l'arracher à cette bande.

— Si vous faites cela, vous nous perdez.

— Je sais bien, je sais bien. Il faut que je me maîtrise, mais je tiens à l'avertir de ma présence.

— Pour l'amour de Dieu, ne nous trahissez pas !

— N'ayez crainte, je vais lancer un signal que seul Joseph reconnaîtra.

Les deux chefs et leurs prisonniers allaient déjà s'engager dans la gorge lorsque retentit un cri de vautour. Personne n'y prit garde, car les vautours sont extrêmement fréquents au Soudan. Seul Joseph Lenoir leva la tête. Les couleurs montèrent à ses joues et une lueur brilla dans ses yeux. Il tourna la tête du côté du fourré et vit un bras armé surgir d'entre les branches. Il n'avait cependant pas ralenti sa marche et il baissa vivement la tête. Il avait assez de sang-froid pour ne rien laisser paraître de son émotion. Il se tourna cependant vers son compagnon et murmura d'une voix à peine perceptible :

— Quel bonheur qu'Abou-el-Mot n'ait pas prêté attention à ce cri de vautour.

— Pourquoi ? demanda l'autre toujours en sourdine.

— Parce que ce n'était pas un vautour, mais mon frère.

— Allah ill Allah !...

— Chut ! Pas si fort, on pourrait nous entendre. J'ai très bien reconnu ce cri d'oiseau. Il nous a servi de signal dans d'autres pays et nous a maintes fois permis de nous retrouver sans trahir notre présence.

Emile Lenoir put voir que son signal n'était pas passé inaperçu. Il attendit que les derniers esclaves et leurs bourreaux eussent disparu dans la gorge, puis il remonta dans les hauteurs avec son compagnon. Les hommes les attendaient, conformément aux ordres reçus. Le « Fils du Mystère » courut vers Lenoir, une expression d'angoisse dans les yeux.

— Le sort de mon père me cause des tourments. L'as-tu vu dans la caravane d'esclaves ?

— Oui, nous l'avons vu.

— Et comment est-il ?

— Il a l'air de se porter aussi bien que possible dans sa situation.

— Grâce soit rendue à Allah ! Gare aux chasseurs d'esclaves si nous ne parvenons pas à le libérer sans lui faire du mal. Heureusement, ils ne se doutent pas que nous sommes là. Lorsque nous les attaquerons à l'improviste, la peur les paralysera et nous serons vainqueurs avant qu'ils aient compris ce qui se passe.

— Même si tes suppositions s'avèrent justes, nous ne pourrions éviter de verser le sang, mais je crois que les deux chefs de la caravane, tout stupéfaits qu'ils soient, ne perdront pas leur présence d'esprit. La première chose qu'ils feraient alors serait de tuer ton père et mon frère. Devons-nous les exposer à ce danger ?

— Oh ! non, jamais, s'empressa de protester l'adolescent. Mais comment alors penses-tu les sauver ?

— Vous ne tarderez pas à le savoir.

Il exposa son plan devant tout le monde et le fit accepter sans peine, car c'était là la seule solution vraiment ingénieuse.

Les guerriers commencèrent à encercler la gorge. Ils procédaient sans bruit et avec d'infinies précautions, pour ne pas alerter les occupants du ravin. Au bout de dix minutes, le bord rocheux était complètement occupé par des hommes en armes qui avaient reçu des instructions précises sur la tactique à observer.

Parmi tous les guerriers, les soldats de Fachoda constituaient l'élément le plus sûr. Aussi Lenoir décida-t-il de les poster à l'entrée de la gorge. Le roi Hossab-Murad et le « Père de la Moitié » se virent confier le commandement des troupes restées en haut. Lenoir descendit la pente avec les soldats. Il était accompagné du Belge, du Slovaque, de Hadji et du « Fils du Mystère ». Le « Fils de la Fidélité » avait préféré rester en haut, près de son père.

Lenoir emmena avec lui Sauwari et les deux Homr. Les coups qu'ils avaient reçus récemment les empêchaient de descendre de leurs propres forces la montagne et on était obligé de les porter. Ayant assisté à tous les préparatifs, ils avaient sans doute fini par comprendre qu'Abou-el-Mot avait définitivement perdu la partie. L'insouciance dont ce chef avait fait preuve en descendant dans la gorge était vraiment étonnante. Lorsque Lenoir se trouva avec ses hommes près du ravin, il put même constater que l'issue n'en était pas gardée. Il préféra toutefois ne pas s'en approcher pour le moment et se dissimula derrière les arbres pour donner ses instructions aux trois prisonniers.

— Je vous donne une occasion unique de racheter vos péchés et de gagner votre liberté, leur dit-il. Je vais maintenant défaire vos liens et vous envoyer dans la gorge pour parler à Abou-el-Mot. Dites-lui qu'il est encerclé, que nous sommes très nombreux et possédons d'excellentes armes. Cela l'incitera peut-être à la sagesse. Voici les conditions que je lui pose : il doit libérer immédiatement le chasseur d'éléphants et mon frère et leur rendre tout le bien qu'il leur a ravi. Ensuite, il doit se

rendre, lui et Abd-el-Mot. S'il s'y résoud, il aura la vie sauve. Quand il aura accepté nos conditions, nous laisserons en liberté tous ses hommes et nous ne ferons de mal à aucun d'eux. Mais s'il rejette notre proposition, je ne connaîtrai pas de pitié. Vous avez tout intérêt à le persuader de se rendre, car votre vie en dépend. En effet, s'il nous oblige à combattre, vous n'échapperez pas à la mort.

Il défit leurs liens et les hommes, en trébuchant sur leurs pieds endoloris, disparurent dans la gorge dont l'entrée fut aussitôt bloquée par les soldats. Lenoir et le Belge se placèrent de façon à avoir vue sur la gorge. Ils purent donc observer les trois prisonniers pendant qu'ils s'entretenaient avec un chasseur d'esclaves en indiquant la direction d'où ils venaient.

L'homme jeta un regard de ce côté et poussa un cri d'effroi. Tous les yeux se fixèrent sur l'entrée où Lenoir donna l'ordre aux soldats d'épauler leurs armes comme s'ils étaient sur le point de tirer.

Un tumulte indescriptible régnait maintenant dans la gorge. Les hommes se saisissaient de leurs armes en poussant des cris. Désemparés, ils couraient sans but de côté et d'autre, ne sachant que faire pour échapper au péril qui les menaçait.

Tout à coup, une voix puissante domina le vacarme :

— C'est Abou-el-Mot, dit le roi. Il ordonne le silence.

Le tapage cessa. Chacun se figea à sa place. Un profond silence se fit dans la gorge, mais c'était un silence lourd d'orage, car les hommes, en serrant leurs armes, jetaient des regards menaçants vers l'entrée. Enfin ils s'agitèrent et s'écartèrent pour livrer passage à l'un d'eux qui, d'un pas hésitant, s'avança vers les assiégeants. Il n'était pas armé et portait une palme en signe de paix. Arrivé à vingt pas de Lenoir, il s'arrêta et secoua la palme en disant :

— Salam, puis-je vous parler en toute sécurité ?

— Bien sûr, puisque nous l'avons promis, répondit Lenoir. Ne crains rien pour ta liberté.

L'homme s'avança davantage. C'était un simple askari qu'Abou-el-Mot avait délégué afin de mettre à l'épreuve les promesses de ses adversaires.

— Je suis envoyé par Abou-el-Mot, dit le soldat. Il veut vous parler personnellement, mais il tenait à s'assurer d'abord que vous le laisseriez repartir au cas où l'accord ne pourrait se faire entre vous.

— Dis-lui que je l'ai promis et que je tiens toujours ma parole. Toutefois, il est bien entendu qu'il viendra ici non armé.

— Je m'empresse alors de lui transmettre ce message, Salam.

Le soldat hésita à faire demi-tour, puis il se mit à courir à toutes jambes, comme s'il était poursuivi par un danger de mort.

Bientôt la masse de chasseurs d'esclaves se fendit à nouveau et Abou-el-Mot apparut. Sa silhouette maigre et longue était raidie dans une attitude fière, et sa démarche était lente et empreinte de dignité. Il ne portait aucune arme et son regard était rivé au sol. Ce n'est que lorsqu'il se trouva en face de Lenoir qu'il leva les yeux.

— Salam, dit-il en jetant le même salut bref que son messager. J'espère que tu tiendras ta parole et que tu ne t'attaqueras pas à ma liberté. Je n'ai aucune arme sur moi.

— Tu peux être tranquille. Dès que notre entretien aura pris fin, tu retourneras auprès des tiens.

— Même si je n'accepte pas tes conditions ?

— Même si tu n'acceptes pas mes conditions.

— On m'a dit que tu as amené de nombreux guerriers et que tu n'auras aucune peine à triompher de nous. Peux-tu le prouver ?

— Rien n’est plus simple. Si tu veux, je te ferai faire le tour de la gorge pour te montrer que vous êtes bien encerclés.

— Je veux bien.

Sur un signe de Lenoir, quatre soldats entourèrent le chasseur d’esclaves, et la tournée commença. Lenoir seul suivit le visiteur. Le Belge, par précaution, resta avec les soldats à son poste. Lorsque Abou-el-Mot eut compté les hommes disposés sur le bord du précipice, sa mine s’assombrit. Il examina leurs armes et put voir les regards courroucés qui convergeaient vers lui. Cela suffit pour le convaincre que par la force il n’arriverait à rien et qu’il lui faudrait user de la ruse.

Le groupe regagna l’entrée de la gorge où le Belge et les soldats avaient employé le temps libre à bloquer soigneusement le passage. Seule une petite brèche restait ménagée, juste suffisante pour qu’un homme puisse s’y glisser.

Les soldats avaient élevé des abris de branches et de terre destinés à les préserver des balles ennemies. En voyant ces préparatifs, Abou-el-Mot sourit ironiquement.

— Vous devez avoir bien peur de nous puisque vous érigez une véritable kal’a[6].

— Il ne s’agit pas de peur, mais de prudence. Mais il est temps de discuter. Assieds-toi.

— La tête de ce bonhomme ne me revient pas du tout, dit le Belge en français. Il rumine quelque chose derrière sa tête.

— Pourquoi parlez-vous dans une langue étrangère que je ne comprends pas ? demanda Abou-el-Mot. Ne savez-vous pas que c’est mal poli ? A moins que vous n’ayez peur de moi...

— Si quelqu’un ici a peur, ce ne peut être que toi, riposta Lenoir. C’est la peur qui rend méfiant. Et quand tu nous rappelles à la politesse, tu vas un peu fort. En général, je te conseillerais de rabattre ton caquet. Sinon, nous cesserions à l’avenir d’avoir des égards pour toi.

— Des égards ? ricana Abou-el-Mot. C’est donc par égard que tu m’as posé toutes ces conditions ? Car, si je suis bien informé, tu veux non seulement que je rende la liberté à ton frère et au chasseur d’éléphants, mais encore que je me constitue prisonnier, en même temps qu’Abd-el-Mot.

— Parfaitement, et si je t’ai demandé de venir ici, c’était pour savoir si tu acceptes ces conditions.

— Eh bien, je ne veux pas te faire languir plus longtemps. Voici ma réponse : je me moque de tes conditions.

— Vraiment, et c’est tout ce que tu as à me dire ?

— C’est tout.

— Dans ce cas, notre conversation aura été plus courte que je ne le supposais.

Il se leva.

— Je crois que je peux m’en aller.

— Parfaitement.

Le chef tourna les talons et se dirigea vers l’ouverture sans que personne fît un geste pour l’en empêcher. Arrivé là, il tourna la tête et demanda :

— Que comptez-vous faire maintenant ?

— Tu l’apprendras assez tôt.

— Au premier coup de feu que vous tirerez, ton frère sera mort.

— Et au deuxième, ce sera le tour du chasseur d’éléphants,n’est-ce pas ? fit Lenoir en riant, bien qu’il ne fût pas d’humeur à plaisanter.

6 Forteresse.

— C’est cela même, et ensuite viendront les autres. A chaque coup de feu, un esclave mourra ! Ce sera tout juste le contraire de ce que vous vous proposiez.

Il eut une grimace moqueuse et ajouta :

— Je voudrais bien savoir qui de nous est réduit à la merci de l’autre, vous ou moi.

— Tu te trompes grossièrement, car le premier coup de feu que je tirerai sera pour toi et le second pour Abd-el-Mot. Tu dois savoir que je ne tire pas mal.

— Quand bien même tu tirerais comme le scheïtan lui-même, je m’en moque pas mal. Tu t’imagines peut-être que je t’offrirai une cible ? Tes menaces me font rire.

— Eh bien, tu n’as qu’à te cacher et assassiner autant d’hommes que le cœur t’en dit. Si tu préfères, nous exterminerons tes hommes jusqu’au dernier, seuls toi et Abd-el-Mot vous resterez vivants. Ne me demande pas ce qui vous attend dans ce cas.

— Menace, menace si cela te fait plaisir, mais garde-toi de ma vengeance, je ne plaisante pas.

Il se glissa à travers la brèche et s’engouffra dans la gorge. Mais bientôt sa tête apparut de nouveau dans l’ouverture.

— Et que ferez-vous si je me constitue prisonnier ?

— Je te conduirai à Fachoda, répondit Lenoir.

— Je vois. Tu me livreras au « Père des Cinq Cents ».

— Parfaitement. Je le lui ai promis.

— Je te remercie de ta franchise. Fais ce qui te plaît, tu ne m’auras pas vivant.

Il disparut pour de bon.

— Non, vraiment, il a passé la mesure, dit le Belge indigné. Je ne peux pas encaisser ses airs arrogants. J’étais fortement tenté de lui envoyer une balle dans le ventre.

— Allons donc, ce n’est pas la peine d’employer la violence quand la ruse peut donner les mêmes résultats.

— De quelle ruse parlez-vous ?

— De celle sur laquelle j’ai basé mon plan. Il s’agit de leur enlever mon frère et le chasseur d’éléphants. Si ça nous réussit, nous n’aurons plus besoin de pourparlers, car ils auront perdu leur seul atout.

Lenoir donna des instructions à ses hommes et leur enjoignit de ne faire feu sous aucun prétexte, à moins que lui-même ne donnât l’exemple.

CHAPITRE VIII

LA NUIT DÉCISIVE

La matinée et l'après-midi se passèrent sans qu'aucun incident ne vînt modifier la situation. Les hommes d'Abou-el-Mot observaient un silence complet. Les chefs de la caravane d'esclaves attendaient sans doute un miracle pour les sortir de cette impasse.

La nuit tomba. Au milieu de la gorge, un grand feu avait été allumé avec des branches de palmiers. Les deux nègres Lobo et Tolo descendirent alors de la montagne pour parler à Lenoir.

— Lobo et Tolo être de Belandas, pauvres nègres d'Ombula être aussi de Belandas. Lobo et Tolo aller consoler leurs frères Belandas et leur porter secours.

— Comment ? Vous voulez entrer dans la gorge ? Mais on vous verra.

— Non, la nuit noire, la gorge noire, Lobo et Tolo aussi noirs. Les autres pas les voir. Si vous pas permettre, Lobo et Tolo pleurer beaucoup. Nous pas avoir peur pour vous. Nous, emporter couteaux et couper les liens des esclaves.

En entendant ces derniers mots, Lenoir comprit que la suggestion de ces deux indigènes n'était pas à dédaigner. Il tint conseil avec le Belge et décida d'autoriser les deux solliciteurs à réaliser leur projet.

— Allez-y, je n'y vois pas d'inconvénient, mais à condition que vous vous conformiez à mes instructions.

— Lobo et Tolo toujours écouter chef blanc.

— Eh bien, vous vous glisserez près de vos compatriotes et vous tâcherez de les libérer de leurs liens, mais ils devront faire semblant d'être toujours ligotés pour ne pas attirer l'attention des gardiens. Dès que vous entendrez un coup de feu d'ici, vous pourrez rejeter liens et jougs et vous mettre à courir dans cette direction. Compris ?

— Oh ! oui, très bien compris.

— Maintenant, je vais passer par la brèche pour voir si vous avez un long chemin à faire.

— Non, non, chef blanc pas passer par le trou, Lobo seulement. Lobo être noir et savoir bien ramper. Déjà dans la sériba Lobo ramper jusqu'à la maison d'Abd-el-Mot.

Lenoir savait qu'il pouvait faire confiance au nègre, et bientôt Lobo disparut dans la brèche. On ne pouvait pas le suivre du regard vu l'obscurité complète, d'autant plus que Lenoir avait donné ordre d'éteindre tous les feux. Au bout d'un quart d'heure environ, le nègre revint.

— Tout très bien. Les pauvres Bélandas tout à fait en arrière, puis les chasseurs, au milieu le feu, à droite la tente d'Abou-el-Mot. A côté seulement six chasseurs. Ils causer assis par terre. Lobo deux fois passer devant et pas être vu. Lobo et Tolo maintenant pouvoir partir ?

— Oui, allez, et que Dieu vous protège ! Mais soyez prudents et faites exactement ce que je vous ai ordonné.

Les deux nègres franchirent la brèche et les autres prêtèrent l'oreille, angoissés, craignant d'entendre s'élever soudain un vacarme indiquant que les deux espions avaient été découverts. Mais leurs appréhensions furent vaines, le silence absolu continua à régner dans la gorge.

— Eh bien, le moment est venu pour nous aussi, dit Lenoir. Allons nous déguiser.

— Allons-y, dit le Belge. Les autres ne s'attendent sûrement pas à ce que nous agissions si vite, dépêchons-nous donc.

Ils se firent apporter de la suie par le Slovaque et s'enduisirent le corps qu'ils ne couvrirent que d'un simple cache-sexe. Le « Père de la Cigogne » était vraiment terrible à voir. Même en faisant abstraction de sa longue barbe blanche, également noircie, on n'avait jamais vu un nègre semblable, surtout muni d'un nez de dimensions aussi imposantes. Les deux hommes passèrent des couteaux et des revolvers dans leurs cache-sexe et s'engagèrent dans la gorge.

A peine eurent-ils disparu que le Slovaque et le « Fils du Mystère » imitèrent leur exemple. Ils se dévêtirent et se noircirent le corps de pied en cap. Le chef des askaris, qui se croyait très important pendant l'absence des vrais chefs, leur demanda ce qu'ils comptaient faire. Mais le « Père des Onze Poils » le rassura, prétendant agir selon les ordres de Lenoir. Les deux jeunes gens franchirent donc à leur tour la brèche.

Une fois au delà de la barricade, Lenoir et le Belge se mirent à ramper précautionneusement à l'intérieur de la gorge. Bientôt ils aperçurent les six gardiens dont Lobo leur avait parlé. Ils tournèrent à droite et passèrent inaperçus. La noirceur artificielle de leur peau leur était d'une grande utilité.

Ils se dirigèrent vers le rempart sur lequel était dressée la tente d'Abou-el-Mot. Ils supposaient trouver à proximité ceux qu'ils s'étaient promis de sauver.

Plus bas, à gauche, brûlait un feu. Entre le feu et l'entrée se tenaient les gardiens. Mais autour du feu, et plus en arrière, les chasseurs d'esclaves s'étaient installés confortablement. Encore plus au fond, là où se trouvaient les esclaves, l'obscurité régnait.

Au-dessus des têtes des deux Européens, les frondaisons des palmiers bruissaient légèrement. On pouvait distinguer une tache claire qui se détachait sur le fond sombre des rochers. C'était la tente qu'ils avaient en vue. Ils y parvinrent sans éveiller l'attention et sans se heurter à aucun obstacle. La carcasse de la tente était composée d'un long piquet central et de douze piquets latéraux fichés en rond dans le sol et rattachés au premier. Une toile blanche était tendue dessus. L'entrée se trouvait devant, face au feu. Derrière, la toile ne retombait pas tendue comme devant, mais était attachée par terre au moyen de chevilles hautes de trois pieds. Ils se glissèrent derrière.

Une voix se fit entendre et une autre lui répondit.

— C'est Abou-el-Mot et Abd-el-Mot, chuchota Lenoir qui s'était glissé tout près de la tente.

— Moi aussi, j'ai reconnu leurs voix, fit le Belge. Il faut qu'ils soient tout à fait sûrs d'eux-mêmes pour ne pas placer de sentinelles devant leur porte.

— Le fait de se savoir en possession de deux otages leur donne cette assurance.

A nouveau leur parvint la voix Caverneuse d'Abou-el-Mot, puis une autre voix résonna, mais qui n'appartenait pas à Abd-el-Mot.

— Mon Dieu, c'est mon frère ! murmura Lenoir. Ainsi donc, les prisonniers se trouvent avec lui.

— Quelle chance, nous allons les libérer immédiatement.

— Doucement. Nous allons d'abord inspecter les lieux. Et faites attention surtout de ne pas trahir notre présence.

Là-dessus, Lenoir souleva avec d'infinies précautions la toile de la tente et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y vit quatre hommes autour desquels des paquets de toute sorte étaient amoncelés.

— Approchez, glissa Lenoir à son compagnon, mais pour rien au monde ne faites le moindre bruit.

Ils purent alors contempler aisément ce qui se passait à l'intérieur du repaire du bandit.

Le frère de Lenoir et le chasseur d'éléphants étaient attachés au poteau du milieu. Abou-el-Mot et Abd-el-Mot les fixaient d'un air narquois.

Qu'Allah me punisse si je me trompe! dit Abou-el-Mot. Nous sommes entre nous et je peux vous dire que demain matin nous reprendrons le chemin de ma sériba.

— Pourquoi profères-tu des mensonges ? interrompit Joseph Lenoir. Si tu voulais rentrer à ta sériba, tu n'aurais pas fait un tel détour pour venir ici t'enterrer dans ce précipice.

— Tu ne t'imagines pas, j'espère, que je vais te rendre compte de mes intentions ?

— Tu auras bien des comptes à me rendre un jour qui, j'en suis sûr, n'est plus très éloigné.

— Pense ce que tu veux, mais sache que tu me fais rire.

— Tiens, tiens, ton visage n'est guère celui d'un homme qui a envie de rire. Pourquoi nous as-tu traités aujourd'hui avec tant de rigueur ? Pourquoi nous as-tu fait dormir ainsi à l'intérieur d'une tente dressée à la hâte, alors que tu ne l'as jamais fait auparavant ? Tu nous surveilles beaucoup plus étroitement que d'habitude. Tout cela me donne à penser que mon sauveur n'est plus très loin.

— Ton sauveur ? Tu déraisonnes. Et d'abord, peux-tu me dire qui tu appelles ton sauveur ?

— Mon frère.

— Chien ! quelqu'un est venu te faire des racontars. Dis-moi tout de suite son nom et je le ferai écraser comme une punaise.

— Sache que personne n'est venu me faire de racontars. C'est toi-même qui t'es trahi.

— Mensonges ! Et quand bien même ce que tu dis serait vrai, tu serais mort avant de recouvrer la liberté.

— Tu ne connais pas mon frère. Il aurait raison d'une centaine de bandits de ton espèce.

— Enfonce-lui donc ton couteau dans la poitrine, s'écria Abd-el-Mot qui s'était tu jusqu'alors. Jusques à quand vas-tu tolérer les insolences de ce giaour ?

— Tais-toi, lui cria l'autre. Je sais très bien ce que je dois faire et je n'ai pas besoin de tes conseils. Va plutôt faire une ronde et inspecter les sentinelles, et si tu en trouves une endormie, tu la feras fouetter séance tenante.

Abd-el-Mot sortit en grognant, laissant seuls Abou-el-Mot et les prisonniers.

— Quel est le traître qui t'a dit que ton frère était là ? demanda le bandit. Livre-moi tout de suite le nom de ce chien.

— Je ne parlerai pas.

— Tu parleras, sans quoi je te ferai cingler la plante des pieds.

— Tu n'en feras rien. Si jamais tu oses me toucher, je te ferai fouetter à mort.

— Ça, par exemple ! Et je me demande un peu comment. Tu continueras tes vantardises en enfer, où tu as des chances de parvenir cette nuit même.

— Tu ne me fais pas peur. J'ai bien plus de chances d'être libéré cette nuit.

— Et avec l'aide de qui, s'il te plaît ?

— Avec la mienne, dit alors une voix profonde derrière son dos.

Pris d'une véritable terreur, Abou-el-Mot fit un mouvement pour se retourner, mais, au même moment, deux mains d'acier se serrèrent autour de sa gorge. Il se débattit désespérément, mais en vain. L'instant d'après, le Belge surgit également de sa cachette à la profonde stupéfaction des deux

prisonniers.

— Mon Dieu, Emile et le Gris ! s'écria Joseph Lenoir au comble de la joie.

— Doucement, doucement, dit le médecin à son frère.

Puis, s'adressant au Belge :

— Coupez vite leurs liens, mon ami, pendant que je fais l'affaire de ce bandit.

A ce moment, Abou-el-Mot esquissa un geste pour échapper à l'étreinte de son adversaire. Mal lui en prit, car l'autre le terrassa d'un violent coup de poing. Le bandit poussa un faible gémissement et s'évanouit.

— Nous avons de la chance, dit Lenoir à son frère, non seulement parce que vous sortirez vivants de l'aventure, mais encore parce que j'ai fait prisonnier ce brigand sans trop de mal. La victoire est à nous, car toute la caravane se rendra maintenant sans grande résistance. Pourtant, soyez prudents, suivez-moi dehors. Personne ne doit s'apercevoir de notre sortie, sans quoi ils vont nous donner la chasse.

Avec d'infinies précautions, ils quittèrent la tente par derrière, entraînant avec eux Abou-el-Mot incapable de faire la moindre tentative pour s'échapper.

Les deux prisonniers qui avaient été enchaînés très fortement éprouvèrent une grande joie à pouvoir délasser leurs membres engourdis.

— Jamais je n'oublierai votre attitude courageuse, dit Joseph au comble de la joie.

— Tais-toi donc, riposta Emile, nous ne sommes pas encore en sécurité. Les flammes du feu nous éclairent ; il va falloir ramper à plat ventre, sans quoi vos vêtements blancs vous trahiraient.

Tous s'exécutèrent et grâce à mille précautions ils arrivèrent sans encombre jusqu'à la sortie de la gorge.

Tout à coup un cri s'éleva :

— Arrêtez, n'allez pas plus loin, tenez-le fortement.

Un coup de feu partit. L'instant d'après, des formes humaines se montrèrent à l'entrée de la gorge, entraînant un objet pesant avec elles.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Emile Lenoir stupéfait. Voici des sentinelles qui montent, mais qui donc court devant elles ? Ah! bon, je crois que j'ai compris, c'est le Slovaque qui s'est fait nègre. Vous autres, portez le bandit au delà de la sortie, et vous, le Gris, prenez votre couteau et votre revolver et suivez-moi.

Ils se précipitèrent au-devant des gardiens, mais ceux-ci, après deux coups de feu, reculèrent, car deux nègres venaient de surgir devant eux.

— Au secours ! cria un des gardiens. Les ennemis sont dans notre camp. Ils courent, là, voyez-vous ? Ils se sauvent en emportant l'un des nôtres. O Allah ! Et j'en vois encore deux autres qui ont aussi un prisonnier.

Cependant Lenoir, arrivé à proximité, ne leur laissa plus de répit. Avec son poing redoutable il terrassa trois gardiens l'un après l'autre. Son ami s'était également jeté dans la mêlée ; il arracha l'arme de la main du quatrième qui essayait de porter secours à ses camarades en danger. Il en restait encore deux, mais ceux-ci, voyant que l'aventure tournait mal, se précipitèrent à toute vitesse vers le feu en abandonnant leurs camarades évanouis. A ce moment, un hurlement terrible déchira le silence.

— Ciel, c'est le cri de triomphe des esclaves, dit Lenoir. J'avais dit à Lobo qu'après le premier coup de feu les prisonniers devraient se précipiter vers la sortie. Le coup de feu a retenti, mais j'ai bien peur qu'on n'ait pas suivi mes instructions. Sans doute, les nègres se sont jetés sur leurs bourreaux et il doit se passer maintenant là-bas un terrible massacre. Allons vite rejoindre nos hommes pour savoir ce qu'il en est.

Ainsi fut fait et Lenoir n'allait pas tarder à comprendre ce qui s'était passé. En effet, le Slovaque était arrivé avec ses compagnons au campement juste au moment où Abd-el-Mot quittait la tente.

— Qui es-tu ? avait demandé l'imprudent Slovaque.

— Je suis Abd-el-Mot, avait répondu l'autre. Et vous autres, chiens noirs, que faites-vous ici ? Vous allez tout de suite...

Il ne put continuer car le Slovaque se rua sur lui, le terrassa et le maintint solidement avec sa poigne d'acier.

— Tenez-le bien, dit-il à ses camarades, je vais lui cogner un peu la tête contre le sol.

Naturellement, le tumulte avait éveillé l'attention des gardes qui se précipitèrent vers le milieu du camp, mais pas assez promptement cependant, car les faux nègres purent s'échapper sans encombre avec leur prisonnier.

C'étaient les gardiens lancés à leurs trousses que Lenoir et le Belge avaient rencontrés et dont ils avaient fait l'affaire de si magistrale façon.

— Alors, effendi, dit le Slovaque à Lenoir, vous revenir aussi du camping. Moi avec ami arrêter ennemi très gros.

— Qui donc ? demanda Lenoir.

— Le fripouille Abd-el-Mot, le voici, mais la tête de lui être un peu partie. Moi lui avoir pris sa crâne et la cogner doucement sur la terre.

— Tu es bien imprudent, grogna Lenoir, tout cela aurait pu. mal finir. Entendez-vous les hurlements féroces que nous apporte le vent ? Attisez le feu, vite, pour mieux voir ; il est fort possible que nous ayons à subir une attaque.

L'ordre fut immédiatement exécuté. La flamme se raviva et éclaira le visage d'Abd-el-Mot. Le regard du « Fils du Mystère » tomba sur lui et il eut un mouvement de recul.

— Ebrid ben lafsa el bagirni ! Je le reconnais. C'est celui que mon père a sauvé.

— Qui d'entre vous a prononcé ce mot maudit ? demanda une voix dans les ténèbres. Qui d'entre vous le connaît ?

C'était le chasseur d'éléphants, au comble de l'excitation.

— C'est moi, répondit le « Fils du Mystère ». Mais toi, qui es-tu ? Serais-tu Sejad Ifjal, le chasseur d'éléphants ? Serais-tu Barak el Kazy, l'émir de Kenadem ?

— Lui-même.

— Grâce soit rendue à Allah ! J'ai retrouvé mon père.

Et il se jeta au cou du chasseur étonné.

— Toi ? Serais-tu donc mon fils ? Serait-ce possible ? Un miracle d'Allah ! cria l'émir, la voix tremblante d'émotion.

— Oui, je suis ton fils, tu peux me croire; je t'expliquerai tout un peu plus tard.

— Je te crois bien volontiers, mon cher enfant. Hamdulillah ! Je ne suis plus Bal Ihn (le « père sans fils »), ma patrie n'est plus fermée devant moi. J'ai tenu mon serment ! Maintenant que nous nous sommes retrouvés, nous pourrons retourner à Kenadem et y vivre dans la joie.

Le père et le fils s'embrassèrent, en proie à la plus vive émotion.

Les frères Lenoir éprouvèrent au même moment des sentiments identiques. Ce n'est que maintenant qu'ils réalisaient leur bonheur et c'est en pleurant à chaudes larmes qu'ils s'embrassèrent tendrement.

Cependant, Abd-el-Mot, qui venait de recouvrer ses esprits, décida de mettre à profit cette occasion favorable pour s'enfuir.

Mal lui en prit, car l'émir se saisit de lui et lui asséna un tel coup en pleine figure qu'il s'écroula sur le sol.

— Fils de chien, cause de tous mes malheurs, attends un peu que je te caresse la carcasse ! hurla l'émir, et il s'acharna sur son adversaire que les Asaks s'empressèrent de ligoter.

— Attention à ces deux oiseaux, dit Lenoir, il ne faudra pas les quitter d'une semelle...

Il s'interrompit, car une clameur terrible s'éleva tout à coup.

— Qu'est-ce donc ? demanda le Belge. Serait-ce toujours les nègres aux prises avec leurs tortionnaires ?

Les cris, hurlements, jurons et râles se faisaient de plus en plus forts. Le Belge s'adressa à Lenoir :

— Ne pensez-vous pas qu'il faudrait aller voir là-bas et tâcher de mettre fin à ce carnage ?

— Ce serait inutile, répondit Joseph Lenoir. Une fois que les nègres sont débarrassés de leurs chaînes, rien ne saurait les arrêter. D'ailleurs, si on entrait dans la mêlée, il serait impossible de distinguer entre amis et ennemis.

Bientôt le bruit de la lutte s'affaiblit et un puissant cri de victoire s'éleva. L'instant d'après, Lobo surgit des ténèbres.

— Tous être morts !

— Comment, tous ?

— Tous les chasseurs d'esclaves. Tous crevés maintenant.

— Mais c'est terrible ! Comment cela est-il arrivé ?

— Tobo avec Lobo s'être glissés doucement chez bons nègres de Bélandas et leur couper les liens. Puis attendre. Au premier coup de feu, bons nègres se lever, jeter ficelles, tomber sur chasseurs d'esclaves et les tuer avec couteaux, fourches et poings nus. Tous maintenant muets par terre.

— Quel terrible carnage ! Je suis cependant étonné qu'ils n'aient pas essayé de se sauver et de venir de notre côté.

— Chose pas possible, bons nègres barrer le chemin.

— Avez-vous perdu beaucoup d'hommes, vous autres ?

— Oui, beaucoup, mais y a bonne vengeance sur méchants voleurs. Maintenant chasseurs d'esclaves plus oser chasser bons Bélandas. Moi venu ici pour remercier braves blancs amis.

— Et aurez-vous maintenant de quoi manger ?

— Avec Abou-el-Mot, beaucoup farine et beaucoup viande. Assez pour bons Bélandas.

Et après s'être encore confondu en remerciements, Lobo retourna auprès de ses camarades. Lenoir fit immédiatement le nécessaire pour confier Abou-el-Mot et Abd-el-Mot à bonne garde, afin, non seulement de les empêcher de s'échapper, mais encore de les protéger contre la fureur des nègres qui s'étaient emparés des armes d'Abou-el-Mot.

— Plus de cinq cents hommes ont dû périr dans ce carnage, dit Emile Lenoir d'un ton attristé. C'est vraiment déplorable. Ce qui me console un peu, c'est que de longtemps ces bandits n'oseront plus organiser d'expéditions contre ces malheureux noirs.

— Moi, je ne plains aucunement ces bandits, dit Joseph Lenoir. J'ai été leur prisonnier et j'ai pu amplement me rendre compte de toute leur férocité. Et dire que ce sont ces deux criminels qui sont la cause de tout ce mal.

— Attachez-les solidement chacun à un arbre, ordonna le Belge aux soldats. Nous ne voulons même pas les regarder.

Abou-el-Mot poussa un cri désespéré : il venait de comprendre que sa situation était sans

espoir.

Le lendemain matin, au lever du soleil, les Bélandas libérés, chargés de toutes les armes et d'une quantité d'objets précieux, reprirent le chemin d'Ombula, leur pays dévasté. Ils avaient pris congé de leurs libérateurs, à qui ils prodiguèrent toutes sortes de marques de reconnaissance et d'assurance de dévouement.

Quelques heures plus tard, les vainqueurs regagnèrent leurs embarcations en abandonnant aux oiseaux de proie et aux fauves les cadavres affreusement mutilés des chasseurs d'esclaves. Abou-el-Mot et Abd-el-Mot se trouvaient étroitement surveillés par une dizaine de gardiens qui ne les quittaient pas des yeux, de sorte qu'ils avaient dû perdre tout espoir d'évasion.

Les canots se dirigèrent d'abord vers Hussar el Bahr. Une fois arrivés à cet endroit, les vainqueurs firent un grand festin en l'honneur du roi des Niams-Niams avec les bêtes qu'ils y avaient laissées. Ils donnèrent le reste du bétail au cheik Abou-en-Nuhs, le « Père de la Moitié », qui, après avoir pris cordialement congé de ses alliés, reprit, le cœur léger, le chemin de son pays.

Les canots se dirigèrent ensuite en aval, vers la fameuse sériba d'Abou-el-Mot. Quand ils furent arrivés là, Lenoir chercha et retrouva les outres pleines de pièces d'argent et d'or dont il avait appris l'existence en surprenant une conversation des deux compères. Il distribua immédiatement toutes ces richesses parmi ses fidèles askaris qui ne se tenaient plus de joie. Bientôt le moment de la séparation arriva. Les frères Lenoir, en compagnie du Belge et des dévoués Niams-Niams, se dirigèrent vers le sud pour continuer leurs recherches scientifiques et visiter le pays d'Emin pacha. De là, par Zanzibar, ils devaient regagner l'Europe. Les autres prirent la direction du nord.

Abou-el-Mot et Abd-el-Mot furent confiés au chasseur d'éléphants qui se dirigeait vers Fachoda. Là il se proposait de remettre le premier au « Père des Cinq-Cents », mais il réservait un autre sort à son acolyte :

— J'emmène cette fripouille à Kenadem : c'est là qu'il m'a volé mon fils unique, c'est là que la punition d'Allah doit le frapper.

Avant le départ, Lenoir donna son adresse d'Europe au chasseur d'éléphants qu'il avait pris en affection et lui demanda de lui donner de ses nouvelles quand il pourrait.

Lorsque tout fut réglé, ils vidèrent la « Vadsa el Vidah », le verre des adieux. En portant un toast, Lenoir déclara qu'il gardait avec lui le Slovaque et le « Père du Rire ». Le moment le plus poignant fut celui où le « Fils du Mystère » et le « Fils de la Fidélité » se dirent adieu en s'assurant mutuellement de leur amitié éternelle.

Ainsi la caravane d'esclaves était complètement anéantie; les vainqueurs se dispersèrent dans toutes les directions de la Rose des vents, fiers à juste titre d'avoir aboli pour très longtemps dans la région le commerce des esclaves. Hasab-Murad lui-même renonça au trafic du bois d'ébène, les scènes auxquelles il avait assisté lui en ayant ôté toute envie...

*

* *

Celui qui consulte l'annuaire téléphonique d'une ville universitaire située non loin de la frontière suisse y trouvera ce nom pour le moins surprenant : Hadji Ali ben Hadji Iskak al Farési Ibn Hadji Otaïba Abou'l Asher ben Hadji Marwan Omar el Gandesi Mafid Iacoub Abd'Allah el Sandjaki, marchand d'antiquités orientales, 6, avenue de la République.

Tous les habitants de la ville qui ont l'intention d'acheter de l'essence de rose, des narghilehs ou d'autres objets de ce genre se rendent à cette maison de trois étages qui porte une enseigne où se lit en lettres d'or cette inscription déconcertante : Hadji Ali, orientaliste. La même maison porte encore une autre plaque, plus discrète celle-ci : Ouskar Istvan, philologue, professeur et écrivain

ornithologiste. Dans les appartements du premier, deuxième et troisième étage, logent respectivement comme locataires Emile, Joseph Lenoir et le Belge.

Tous les habitants de la maison sont occupés à rédiger leurs souvenirs de voyage en Orient. Le plus appliqué d'entre eux est sans doute 1'« écrivain ornithologiste », qui met et remet sur le métier un volumineux ouvrage de sept cents pages que plusieurs éditeurs de Paris lui ont déjà renvoyé sous prétexte que la pureté du style laisse encore à désirer.

Par une belle journée de printemps, l'écrivain ornithologiste est tiré de ses méditations par le facteur venu déposer le courrier des locataires de la maison. La plus curieuse de toutes les enveloppes est celle où se lit en caractères latins le nom du destinataire : Emile Lenoir, mais où celui de l'expéditeur est inscrit en caractères arabes : Barak-el-Kasi.

A la vue de cette missive, le Slovaque bondit de son siège et se précipite chez Hadji :

— Ces messieurs sont-ils déjà sortis ? demande-t-il en haletant.

— Pas encore, tu les trouveras tous les trois assis au fond du jardin.

— Viens avec moi, nous avons une lettre du chasseur d'éléphants.

Et il se précipite en compagnie d'Hadji dans le jardin où, sous une tonnelle, ils trouvent les frères Lenoir en grande conversation avec le Belge. Emile Lenoir lit la lettre à l'assistance qui écoute avec un grand intérêt :

Kenadem, le 12 Revi Ul Ahie.

A mon cher ami le célèbre M'ammim « Père des Quatre Yeux ».

Allah est grand et il donne la rosée à la nuit ! Fidèle à ma promesse, je t'adresse cette lettre. Je suis heureux d'avoir retrouvé mon fils chéri dans la Gorge des Suras. Il est la consolation de mes yeux et l'adoucissement de mon âme. Comment va ta santé ? Que fait ton frère bien-aimé et le « Père de la Cigogne » ? Nous avons fouetté Abou-el-Mot à mort : il l'avait bien mérité. Quant à l'adjudant et à ses hommes, nous les avons sérieusement corrigés, puis nous les avons jetés en prison où ils sont encore aujourd'hui. Qu'Allah soit loué, car mes richesses augmentent de jour en jour. Je dois t'apprendre également qu'Abd-el-Mot est mort en prison, ne me demande pas comment. Maintenant, j'attends ta réponse. A partir de vendredi prochain, je regarderai dans la direction du sud et de l'est en attendant ta missive. N'oublie pas d'enlever tes souliers avant de franchir le seuil de la mosquée, et de faire souvent l'aumône. Je reste ton fidèle

Barak-el-Kazi,
Emir de Kenadem.

14/07/2019

En mémoire de Filou

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE. — PARIS-Ve

Texte des rabats de la couverture

LA CHASSE AUX NEGRIERS

Ce volume captivant nous conte les nouvelles aventures de Lenoir, le héros de la Caravane d'Esclaves. Ce jeune et intrépide Européen a engagé une lutte sans merci contre les deux redoutables marchands d'esclaves de la région, le « Père de la Mort » et le « Fils de la Mort ». Secondé par un ornithologiste belge, personnage à la fois grotesque et sympathique, à qui la longueur de son nez a valu le surnom de « Père de la Cigogne », ainsi que par le « Fils du Mystère », un jeune indigène enlevé en bas âge à ses parents, il se livre à une poursuite effrénée des bandits, sur le Nil et dans ses chenaux. On assiste à une bataille dramatique au milieu du fleuve, au cours de laquelle les deux brigands parviennent cependant à prendre la fuite.

Mais ce premier échec ne décourage pas les Européens, d'autant plus ardents au combat que le frère de Lenoir et le père du « Fils du Mystère » se trouvent depuis quelque temps entre les mains des négriers. Joignant la ruse au courage, ils finissent par triompher de l'ennemi et par libérer, avec leurs proches, les malheureux indigènes tombés victimes du trafic du « bois d'ébène ».

Le volume : 8 francs

DANS LA MEME COLLECTION

LA CARAVANE D'ESCLAVES

Sans doute, le commerce des esclaves est interdit dans le monde civilisé. Pourtant, dans les régions lointaines du Soudan, au fond de la brousse ou du désert, de véritables requins humains organisés en bandes redoutables, au mépris de toute juridiction et de toute loi humaine, continuent à trafiquer du « bois d'ébène ».

Un blanc, Européen et Français, parti à la recherche de l'aventure, tombe au milieu de ces bandes et décide de combattre par tous ses moyens l'horrible trafic de chair humaine. Nous le suivons à travers les péripéties de cette lutte passionnante dans les régions inhospitalières du continent noir. Va-t-il triompher dans ce combat inégal et sans merci, alors qu'il ne peut opposer à la brutalité barbare et organisée que la seule force d'une conscience droite et d'une intelligence éclairée ?

LE JUSTICIER

Le héros et narrateur de ces passionnants récits d'aventures nous conduit de la Laponie, où il apprend aux superstitieux indigènes à se fier à la raison plutôt qu'aux amulettes, jusqu'en Afrique du Sud, où il prend part, aux côtés des Boërs, a la lutte contre les tribus cafres, et au Sahara, où il défend victorieusement une caravane contre des pillards touareg. Partout, les sentiments de justice et de générosité qui l'animent et motivent ses actes finissent par avoir raison des instincts primitifs et sanguinaires de ses adversaires. Nous assistons à une véritable épopée moderne de cape et d'épée dans des mondes inconnus.

LE TRESOR DES MONTAGNES ROCHEUSES

Ce livre continue la série des aventures de Old Shatterhand tombé entre les mains des Apaches. Ceux-ci ignorant que le Blanc leur avait voué une profonde amitié, décident de le faire périr en même temps que les autres captifs. Au cours de l'épreuve très périlleuse qui doit décider de son sort, Old Shatterhand sauve sa propre vie et celle de ses compagnons. Il scelle alors un pacte d'amitié avec les chefs de la tribu des Apaches. Pendant son séjour chez les Peaux-Rouges, le héros blanc inspire un amour secret mais passionné à la sœur de Winnetou, la belle Nso-Tsi.

Bientôt un malheur cruel frappe Winnetou par la faute d'un brigand blanc de la Prairie, allié de la tribu des Kiowas. Old Shatterhand assiste alors son ami rouge et lui témoigne un noble dévouement. Une lutte acharnée se livre autour du trésor des Montagnes Rocheuses, que convoitent à la fois les Blancs et les Rouges. Afin de ne pas laisser les brigands s'en emparer et de tirer vengeance du criminel, Old Shatterhand — après avoir libéré son vieil ami Sam fait prisonnier par les Kiowas — s'élance avec Winnetou dans une poursuite dont le volume suivant relatera les péripéties.

Chaque volume : 8 francs

CHARLES MAY

OUVRAGES DÉJA PARUS :

WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE

LA CARAVANE D'ESCLAVES

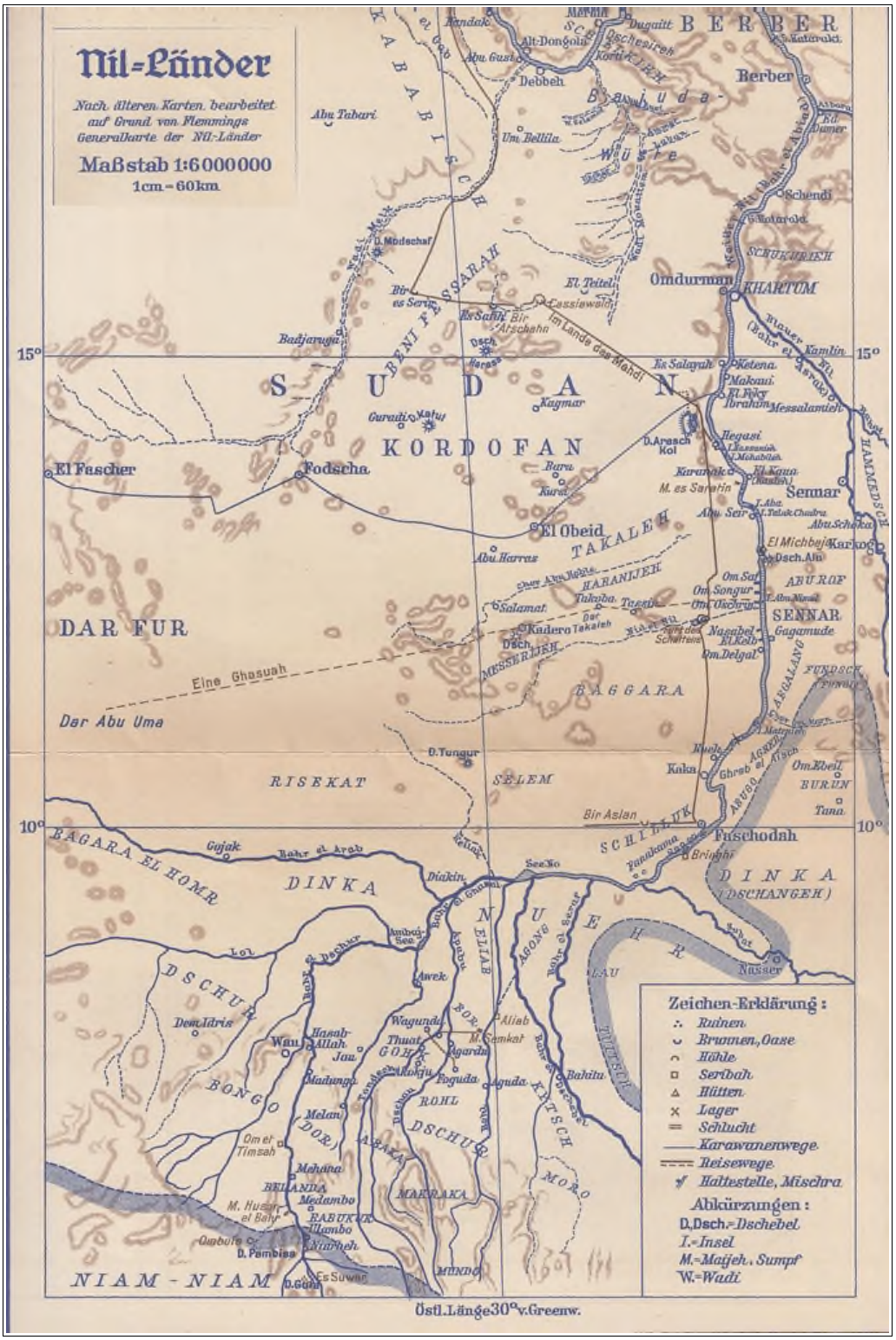
LE JUSTICIER

LE TRÉSOR DES MONTAGNES ROCHEUSES

LA CHASSE AUX NÉGRIERS

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE. — PARIS-Ve (FRANCE)

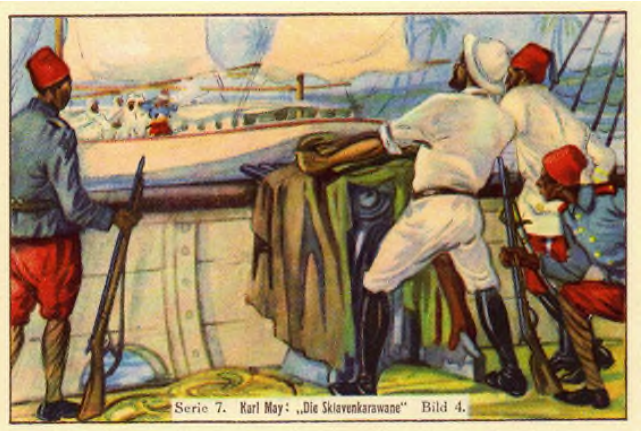
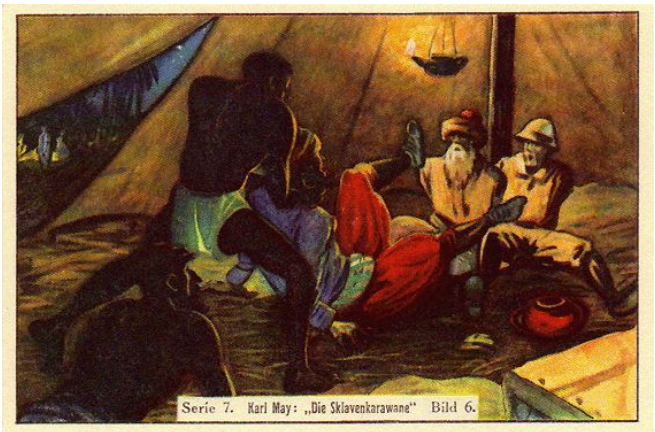
Carte de la zone d'action



Source : Lankarten mit Reisewegen zu Karl May's Erzählungen – 2. Der Orient- Karl-May-Verlag.

Winnetou.fr a effectué la correction des erreurs typographiques les plus flagrantes.

Le roman traduit en français a été très raccourci et de nombreux passages descriptifs ont été supprimés ou résumés.La trame générale est bien conservée.

Pour la version française, le roman a été coupé en deux. La première partie, « *La caravane des esclaves* », est la traduction des chapitres 1 à 10. La fin du roman, chapitres 11 à 18 a été publiée sous le titre « *La chasse au négriers* ».

Quelques autres illustrations